This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

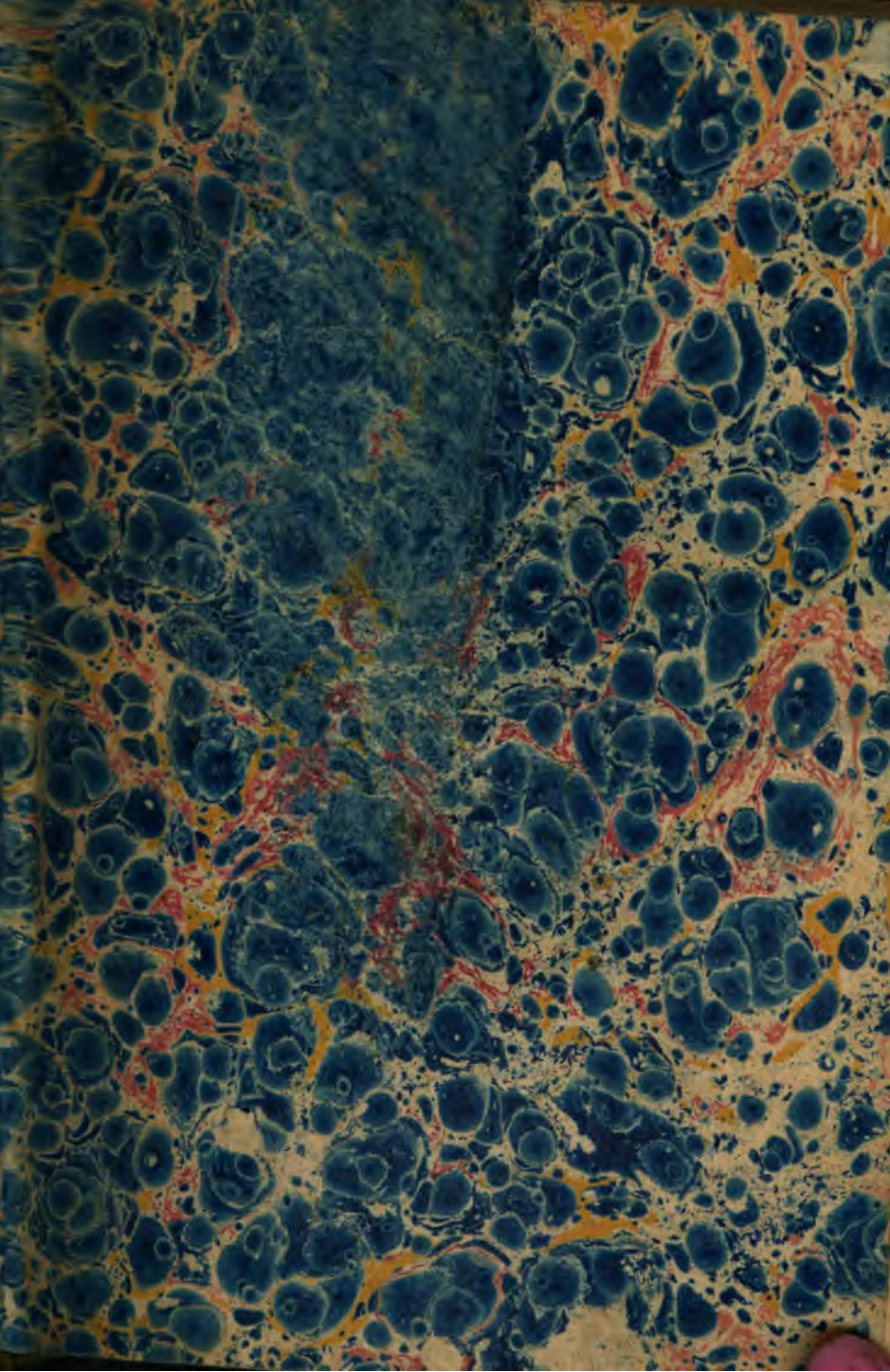
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

The Library

of the

University of Wisconsin



A
11,256

TABLEAU GÉNÉRAL

DE LA

RUSSIE MODERNE.

On trouve chez les mêmes Libraires, l'ouvrage ci-après :

TABLEAU DES ÉTATS DANOIS, considérés sous les rapports du mécanisme social, par J.-P. CATTEAU, (Auteur du *Tableau général de la Suède*), 3 vol. *in*-8°. — Paris, an X, (1802).

TABLEAU GÉNÉRAL

DE LA

RUSSIE MODERNE,

ET

SITUATION POLITIQUE DE CET EMPIRE

AU COMMENCEMENT DU XIXe. SIÈCLE;

Par V. C**** Continuateur de l'ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

St-Pétersbourg est la fenêtre par laquelle la Russie regarde continuellement l'Europe.

ALGAROTTI, *Lettres sur la Russie.*

TOME II.

A PARIS,

CHEZ TREUTTEL ET WURTZ, LIBRAIRES, quai Voltaire, n°. 2;

Et à *STRASBOURG*, Grande-Rue, n°. 15.

DE L'IMPRIMERIE DE GOUJON FILS.

AN X. — 1802.

A
11,256
715700

TABLEAU GÉNÉRAL

DE LA

RUSSIE MODERNE,

ET

SITUATION POLITIQUE DE CET EMPIRE

AU COMMENCEMENT DU XIX.e SIÈCLE.

SECTION TROISIÈME.

DU COMMERCE DE LA RUSSIE.

§. Ier.

Commerce par terre.

La Russie est une des contrées qui, tout à la fois, sont le plus heureusement situées pour le commerce, et ont le plus de moyens de le faire. Catherine II avoit senti l'importance de lui ouvrir une route qui servit dorénavant aux grands échanges du nord et du midi, et qui pût considé-

rablement accroître l'industrie et les richesses de l'Asie. Mais ce commerce est encore loin de ce qu'il doit probablement devenir. Il se divise naturellement en extérieur et intérieur ; il se subdivise ensuite en commerce maritime, sur la Baltique et la mer Blanche, le pont Euxin et la mer Caspienne, la mer Glaciale et le golfe de Kamtschaka ; et en commerce par terre, avec la Pologne et la Perse, les Kalmouks, les Kirghis, les Boukarskis et la Chine.

Les Russes ont long-temps fait le commerce avec les Chinois par des caravanes qu'ils envoyoient jusqu'à Pétersbourg. Ce commerce, souvent interrompu et repris, a été enfin transporté sur les frontières des deux empires, à Kiakta, et à Tzourou-Kaitou. On a construit dans la première de ces villes deux grands magasins, l'un pour les Russes, l'autre pour les Chinois. A la proximité de ce double entrepôt, les Chinois ont bâti une ville nommée Maimatchin. Les négocians qui s'y rendent viennent des provinces septentrionales, et principalement de Pekin, Nankin,

Sand-Chouen et des autres villes principales. Ils n'amènent point avec eux leurs épouses ni leurs familles, et l'on ne trouve jamais une femme à Maimatchin; c'est un effet de la politique du gouvernement chinois, qui interdit au sexe la plus legère communication avec les étrangers.

Comme le produit de la douane de Kiakta monte quelquefois jusqu'à 400,000 roubles, et que la couronne exige un droit de 25 pour cent sur la valeur de toutes les marchandises, il en résulte que le commerce de la Russie avec la Chine s'élève au moins à 1,600,000 roubles.

Voici la route que suivent les marchandises qu'on transporte de Pétersbourg à Kiatka.

De Pétersbourg, on remonte la Neva;

On entre, de la Neva, dans le canal de Ladoga;

De celui-ci, on passe dans le Wolkoff, qu'on remonte jusqu'au lac Ilmen;

On cotoie le lac Ilmen jusqu'à l'embouchure de la Msta;

On remonte la Msta jusqu'à l'embouchure du canal de Wischnei-Volodsok ;

On suit ce canal, jusqu'à son embouchure dans la Twertza ;

On descend la Twertza jusqu'à son embouchure dans le Volga ;

On remonte le Volga jusqu'à l'embouchure de la Kama, au-dessous de Kasan ;

On remonte la Kama jusqu'à l'embouchure de deux ou trois rivières qui descendent des monts Ourals ;

Enfin, on remonte ces petites rivières selon les différents points où l'on veut se rendre ; communément on remonte la *Tschous-sovaya.*

Les marchandises sont déchargées au pied des monts Ourals ; on les transporte au côté opposé, soit sur des charrettes, soit sur des traîneaux : ce portage varie de 50 à 70 verstes.

Les marchandises sont rechargées au pied de la chaîne Ouralique, sur des rivières qui en descendent pour se jeter dans le Tobol. Ces rivières sont la Tanda, l'Isset, etc.

On arrive dans le Tobol, qu'on descend jusqu'à Tobolsk ; par le Tobol on peut, si l'on veut, remonter jusques tout près d'Orenbourg ;

On entre dans l'Irtisch, jusqu'à son embouchure dans l'Oby ;

On remonte l'Oby jusqu'à la *Kett ;*

On remonte la Kett jusqu'à 60 verstes de la ville de *Yenisseisk* : là on décharge les marchandises, qui sont transportées par terre jusques dans cette ville, où elles sont rembarquées sur l'Yenissei ;

On descend l'Yenissei jusqu'à l'embouchure de la Tongouska ;

On remonte la Tongouska, qui prend, en approchant d'Irkoutsk, le nom d'Angara. Cette rivière traverse la grande ville d'Irkoutsk, et sort du lac Baikal ;

On remonte l'Angara jusqu'au Baikal, lac très-orageux et fécond en naufrages ;

On entre dans la Selenga ;

On remonte la Selenga, qui vient de la Mangoulie, et de celle-ci par une autre petite rivière jusques tout près de Kiakta.

Tout négociant russe qui fait le com-

merce de la Chine a un associé, et ils se relayent mutuellement à Kiakta. Leur séjour ordinaire est d'une année. Lorsque l'un des deux amène une nouvelle pacotille, l'autre s'en retourne en emportant avec lui des marchandises chinoises.

La plupart des négocians chinois entendent la langue mongale, qui est la langue d'usage dans les affaires de commerce : quelques-uns même savent un peu de russe; mais leur prononciation est si molle et si délicate, qu'il est difficile de les comprendre. Ils ne peuvent pas prononcer R, ils en forment une L. Et lorsque deux consonnes se rencontrent, ils les divisent en interposant une voyelle.

Le commerce entre les Russes et les Chinois ne se fait que par échange. Il est défendu aux Russes d'exporter de l'argent de leur pays : cette prohibition est absolument inutile pour ce commerce; les Chinois ne reçoivent point d'argent monnoyé, mais seulement des lingots : pour en déterminer le poids et la valeur, les marchands portent toujours leur balance.

Comme l'or est très-rare parmi eux ; l'argent est la mesure la plus commune du commerce. La Russie ne reçoit que peu d'argent des Chinois. L'argent importé à Kiakta vient sur-tout des négocians de la Boukarie, qui, après avoir donné aux Chinois des bestiaux en échange du métal, le passent en paiement aux Russes en échange des marchandises d'Europe. Les *Boukarski* apportent quelquefois de la poudre d'or à Kiakta ; mais elle est si peu considérable, qu'à peine mérite-t-elle qu'on en fasse mention.

Les Russes trouvent plus d'avantage à recevoir des marchandises en échange, qu'à prendre des lingots au taux des Chinois. Voici comment se font les opérations de ce commerce : le négociant chinois se rend à Kiakta, examine dans les magasins russes ce qu'il veut acheter ; après cet examen, il se rend dans la maison du propriétaire : là ils conviennent du prix de chaque objet en buvant une tasse de thé. L'acheteur et le vendeur retournent ensuite aux magasins, et les marchandises

achetées sont scellées en présence du négociant chinois. Cela fait, ils partent pour Maimatchin, où le russe choisit les marchandises qui lui conviennent. Lorsqu'il a fini, ils laissent dans le magasin des Chinois une personne de confiance qui surveille les marchandises jusqu'à ce qu'elles soient rendues à Kiakta. Il faut qu'il règne beaucoup de défiance entre les marchands des deux empires, car de part et d'autre, on n'oublie jamais de se prémunir contre la fraude par un examen très rigoureux, et par les précautions les plus recherchées.

Les principaux articles que la Russie expose à la Chine, consistent en fourrures et en pelleteries; les plus précieuses sont celles de loutres de mer, de castors, de renards, de loups, d'ours, d'agneaux de Boukarie, de moutons d'Astrakhan, de martres, de zibelines, d'hermines et d'écureils gris. La plus grande partie de ces pelleteries vient de la Sibérie et des îles nouvellement découvertes; mais elles ne suffiroient pas à l'approvisionnement du matché de Kiakta. Aussi en exporte-t-on

des pays étrangers, à Pétersbourg, d'où on les envoie sur les frontières. L'Angleterre fournit une quantité considérable de peaux de castors et d'autres peaux, qu'elle tire de la baie d'Hudson et du Canada.

Le second article d'exportation de la Russie en Chine consiste en étoffes grossières, manufacturées dans le pays ; les étoffes fines viennent des fabriques étrangères, et principalement de France, d'Angleterre et de Prusse.

Les autres articles sont : des étoffes riches, des velours, des toiles grossières, presque toutes fabriquées en Russie, du cuir de Russie, des peaux tannées, des ouvrages de verre et des miroirs, de la clincaillerie, des couteaux, des ciseaux, des serrures, de l'étain, du talc, des bêtes à corne, des chameaux, des chevaux.

Les Chinois payent encore fort cher les chiens ordinaires, les levrettes, les barbets ; ils recherchent sur-tout, à l'égard des chiens, ceux dressés à la chasse du sanglier.

Les marchandises les plus précieuses qu'on tire de la Chine, sont :

1°. *La soie crue et travaillée :* il est défendu, sous peine de mort, à la Chine, d'exporter de la soie crue. Cependant, il en vient tous les ans par contrebande une grande quantité à Kiakta ; mais elle ne suffit pas pour remplir toutes les demandes des négocians russes. Un poud de soie de la meilleure qualité est évalué 150 roubles. Celui de la dernière qualité, 75.

2°. Le *coton cru et travaillé :* les Russes importent beaucoup de coton cru. Comme il sert à envelopper les autres marchandises de la Chine, on le conduit dans l'intérieur de la Russie, presque sans frais.

Il se fait un débit prodigieux de *coton travaillé*, auquel les Russes donnent le nom de *kitaika*, et les Anglais celui de *nankin :* c'est la plus durable et la moins chère de toutes les étoffes de la Chine, relativement à sa qualité ; elle est teinte en roux, brun, gris et noir.

3°. Les *thés :* ceux qu'on apporte en Russie ont une saveur et une qualité bien supérieures à ceux qu'on envoie de Kouang-Tcheou-Fou (Canton), en Europe. Il est

probable que ce sont les mêmes espèces de thés; mais on conjecture que le transport par mer en diminue beaucoup le parfum. Les négocians russes regardent comme l'article d'importation le plus avantageux cette production, devenue d'une consommation si générale parmi les peuples d'Europe.

4°. Les *porcelaines de toute espèce* : depuis quelques années, les Chinois en apportent à Kiakta, qui représentent en peinture des figures européennes, ou des sujets tirés de la mythologie grecque et romaine.

Les autres articles d'importation sont les suivans : des boîtes du Japon, des tables et des chaises vernissées, d'autres boîtes incrustées de nacre de perle ; des peaux de tigre et de panthère ; des rubis : mais les Chinois n'en vendent pas beaucoup, et ces pierres ne sont pas d'une grande valeur ; les rubis sont de contrebande. Les Russes vendent aussi aux Chinois, à très-haut prix, des perles qui sont défendues : les Chinois les enlèvent avec empresse-

ment: on pourroit en faire une branche de commerce très-utile.

Il en est de même du blanc de plomb, du vermillon, et d'autres couleurs.

L'empereur de la Chine a défendu, sous les peines les plus sévères, l'exportation de la *rhubarbe* de la meilleure qualité. Mais il en arrive une assez grande provision en Europe, parce qu'on la mêle secrètement avec les racines, moins bonnes, et qu'on la fait ensuite entrer en contrebande sans aucun mélange.

La couronne de Russie s'est réservé le privilège exclusif d'acheter et de vendre la rhubarbe. Elle entretient pour cela un commissaire et un apothicaire à Kiakta. Ils l'achètent des Boukarski et des Chinois. On la choisit avec beaucoup de soin, et on l'examine scrupuleusement. Toutes les racines mangées de vers sont rejetées; celles qui paroissent bonnes sont percées, afin de voir si l'intérieur n'a rien de gâté; et on coupe en petits morceaux toutes celles qui ont l'air d'être un peu endommagées.

La Russie tire de grands avantages de son commerce avec les Chinois : elle y trouve un débit avantageux de l'excédent de ses productions, et en particulier de ses fourrures et de ses pelleteries, dont elle ne pourroit se défaire ailleurs, et surtout de celles qui viennent de la partie orientale de la Sibérie. Les fourrures précieuses que les marchands russes vendent très-cher aux Chinois, ne trouveroient pas des acheteurs dans leur empire. D'un autre côté, la Russie se procure par échange plusieurs articles importans, qu'elle seroit obligée de payer en argent aux puissances de l'Europe, ce qui diminueroit l'avantage que lui donne sur elles la balance de son commerce.

Ces faits se trouvent en opposition avec les réflexions d'un écrivain politique, qui croit que le commerce des caravanes ne peut être profitable aux Russes, par les raisons suivantes : 1°. parce que le trajet de Moscow à Pekin est immense ; 2°. parce que les marchands russes sont obligés de traverser des déserts, et des pays qui ne sont

habités que par des peuples barbares; 3o. parce qu'il n'est point de négoce assez lucratif pour fournir aux dépenses des caravanes qui sont pendant trois ans en route.

Voilà les objections, et voici les réponses.

Indépendamment de ce que les fourrures de Sibérie sont le principal fonds de ce commerce, les caravanes russes se nourrissent de peu, et les traîneaux dont elles se servent pour voiturer les marchandises sont une voie rapide, très-peu dispendieuse.

Quant à la traversée des pays immenses, les Russes ont l'avantage de se rendre à la rivière d'Argoun, sans sortir de la Sibérie. D'ailleurs, quand ils passeroient par le pays des Kalmoucks, ils n'auroient rien à en redouter : ces peuples, humains et hospitaliers, pourroient même être utiles aux caravanes par des échanges. Mais la raison décisive en faveur des caravanes, c'est qu'elles ont fait souvent de grands profits, et qu'elles n'auroient jamais fait de pertes si la couronne s'étoit bornée,

comme elle le devoit, à protéger un commerce qui lui est si avantageux.

Les Russes trafiquent avec les Kalmouks et les Kirguis. Ce commerce est peu de chose, en comparaison de celui qu'elle fait avec les Boukarkis. Sur la fin du règne de l'impératrice Anne, on établit à Orenbourg le centre du commerce des Russes avec ces derniers.

Orenbourg, eu égard à sa position, semble destinée par la nature pour être ce point central. Mais pour obtenir les avantages qu'elle lui offre, et rendre cette ville florissante, il faudroit commencer par y établir des manufactures pour les objets qui manquent aux nations asiatiques, et dont elles font une grande consommation; il faudroit encore peupler cette capitale de marchands habiles et assez riches, pour établir et diriger de pareilles manufactures. La plus grande partie des affaires qui s'y font actuellement, se négocient par des marchands forains qui s'y rendent, et qui s'en retournent dès qu'ils ont fait leurs échanges. Les principaux objets d'exportation sont des

draps de différentes qualités, teints en rouge ordinaire et en écarlate, des petits velours, des toiles blanches et des toiles bleues, toutes sortes de plaques en fer-blanc pour la parure des femmes, des aiguilles, de la verroterie, des grains de corail, et d'autres objets frivoles qui servent à orner les habillemens des Kirguis, et les équipemens de leurs chevaux. Le sucre, quelques articles de pelleteries, et particulièrement des peaux de castors et de loutres, entrent dans les échanges que font les Russes avec les Boukarskis.

Les marchands asiatiques qui arrivent par caravanes donnent de l'or et de l'argent, monnoyés au coin de Perse; ils apportent encore du sable d'or, quelque peu de lapis-lazuli, rarement pur, et presque toujours marbré, des rubis-balais, et d'autres pierres précieuses, des toiles fines des Indes, des peaux d'agneaux de Boukarie, dont la laine est frisée, de couleur noire et grise; (d'autres sont moirées blanches et noires) des peaux de tigres et de chats tigrés.

Indépendamment de ces branches de

commerce, qui pourroient devenir plus florissantes, il se fait un grand trafic de bétail par échange, avec les Kalmoucks et les Kirguis. Ces derniers, qui errent dans les déserts, échangent annuellement de quarante à cinquante mille moutons, et de huit à dix mille chevaux, dans la seule ville d'Orenbourg. Une chose remarquable, c'est qu'une seule queue de ces moutons pèse au-delà d'un poud ou trente-trois livres, et fournit communément près de trente livres de suif. C'est un fait certain.

Une autre branche singulière de commerce, c'est celle des aigles. Ces animaux sont fort recherchés par les Kirguis, qui les dressent pour la chasse du loup, du renard et de la gazelle. D'après certaines marques particulières, et certains mouvemens de cet oiseau de proie, les Kirguis jugent de sa bonté et de ses dispositions à être dressés pour la chasse. Ils ne sont pas tous susceptibles d'instruction ; un Kirguis donne quelquefois un bon cheval en échange de tel de ces aigles, tandis qu'il ne donneroit pas un mouton pour tel autre.

Le commerce est considérable par terre avec les Polonois, les Prussiens et tous leurs voisins. La Russie en tire des marchandises pour environ 2,000,000 de roubles, et leur en porte à peine pour 500,000. Les principaux objets d'importation sont des faulx, des draps, des toiles, du chanvre, du lin, etc. ; ces deux derniers articles sont réexportés par Riga.

Le commerce avec la Perse passe par Kislar et Mosdok ; la Russie reçoit principalement des soies par la même voie. Les exportations montent environ à 100,000 roubles, et les importations à 200,000. Il entre dans ce négoce un peu d'or et d'argent, non pas comme monnoie, mais comme articles de commerce. A Semipatalanska, par exemple, il fut importé en 1777, pour 72,015 roubles de lingots d'argent. Dans la même année il entra, par Kislar seulement, pour 125,104 roubles de soie.

Les Sibériaques de Tobolsk, Tomsk, Yenisseisk, Irkoutsk, Yakoutsk et Okotsk, font le commerce par terre avec les tribus

de chasseurs et de nomades qui errent dans leurs contrées. Ils trafiquent également depuis Okhotsk avec le Kamtschaka, et avec les habitans des îles Aleoutes, des Kouriles, et de la côte nord-ouest de l'Amérique.

§. II.

COMMERCE PAR MER.

1°. *Par la mer Baltique.*

LE génie brut mais sublime de Pierre I, enfanta le projet, inconnu à ses prédécesseurs, de prendre son rang parmi les grandes puissances de l'Europe; et par l'effet toujours certain d'une volonté forte et décidée, quand les moyens ne manquent pas, et qu'on sait les mettre à profit, il parvint à remplir ce grand et glorieux objet.

A peine échappé de l'obscurité et de la barbarie, il avoit vu que pour se donner une existence en Europe, il falloit d'abord s'ouvrir un débouché dans la mer Baltique,

pour les immenses productions de son vaste empire; que le commerce, en attirant les étrangers, feroit connoître ses ressources et sa puissance réelle, fondées sur cet excédent de richesses naturelles, propres à l'exportation; que dès lors son crédit et sa considération s'établiroient par la renommée; qu'il les soutiendroit et les augmenteroit par l'établissement d'une marine redoutable; qu'enfin il donneroit la loi au nord, et se feroit bientôt rechercher de tout le reste de l'Europe.

Le Tzar avoit deviné, ou peut-être avoit-il appris du général Lefort, ce qu'on a depuis érigé en système dogmatique, revêtu d'un jargon mystérieux et publié avec l'emphase de la plus rare découverte; c'est que la supériorité en population et en productions du sol, fait la solide puissance et la véritable richesse. La France étoit alors le seul état qui pût égaler ou surpasser la Russie à ces deux égards, et sans contredit elle l'est encore. Infiniment moins étendue que les états du Tzar, elle fournissoit depuis

soixante ans, un aliment inépuisable à la grandeur et à l'ambition de Louis XIV ; cet exemple étoit plus frappant, plus démonstratif que tous les calculs si vantés de la science économique.

La ligue du nord contre Charles XII fournit à Pierre I l'occasion desirée de s'établir sur la Baltique, et le prétexte heureux de se mêler des affaires de la Pologne.

Les malheurs d'Auguste II le jetèrent entre les bras d'un voisin terrible. Pendant que le Tzar soufflоit en Pologne le feu de la guerre intestine, le roi de Suède, enivré de gloire et de vengeance, ravageoit le royaume pour faire reconnoître Stanislas, et laissoit la Livonie en proie aux armées russes, toujours battues et toujours renaissantes; leurs progrès étoient lents, mais sûrs. Le Tzar, en trois campagnes, avoit rempli son premier objet, et l'année 1703 vit sortir Pétersbourg des marais de la Neva, pour dominer bientôt sur la mer Baltique.

On ne parcourra point ici cette chaîne d'évènemens, qui, en écrasant la Suède

et bouleversant la Pologne, élevèrent si rapidement la Russie au point de grandeur et d'éclat dont elle brille aujourd'hui.

Le commerce le plus grand, le plus varié et le plus riche de cet empire, est celui qui se fait par la mer Baltique. Ce commerce attire les vaisseaux de toutes les nations de l'Europe dans les ports russes. Ils se rendent par la Baltique à Riga, à Arensbourg, à Habsal, à Pernau, à Revel, à Narwa, à Pétersbourg, à Cronstadt, à Wibourg, à Friderisham : ils vont dans la mer du Nord à Kola, et dans la mer Blanche à Arkhangel.

Vers le milieu du seizième siècle, la navigation et le commerce étoient restreints dans la Baltique aux seuls ports de Finlande et de Livonie, qui appartiennent maintenant à la Russie; mais bientôt après, le Tzar Ivan II fit construire le port de l'Archange-St-Michel; il accorda plusieurs priviléges aux négocians, et delà s'est formé, dans la suite, le port d'Arkhangel, devenu depuis d'une si grande importance. Le commerce fit de rapides

progrès; mais sous le règne de Pierre I, il s'opéra une grande révolution dans cette partie, car ayant construit Pétersbourg, il y attira celui d'Arkhangel; et cette nouvelle ville est devenue, depuis, le principal marché de l'empire.

Le commerce de Riga est aussi très-considérable, si on y comprend celui d'Arensbourg et de Pernau, qui font partie du même gouvernement. Il forme, tant pour l'exportation que pour l'importation, un objet de 6 à 700,000 roubles.

Revel et Habsal exportent ensemble annuellement pour 600,000 roubles, et importent pour 800,000.

Narva exporte annuellement pour plus de 500,000 roubles, en bois, chanvre, lin, etc. et importe en toute espèce de marchandises, pour environ 50,000 roub.

Wibourg et Friderikshamm commercent principalement en planches; l'exportation monte annuellement à près de 100,000 r. et l'importation à 200,000.

Le commerce de Russie dans tous ces ports, qu'on peut appeler en général le

commerce de la Baltique, monte, suivant une évaluation faite dans les dernières années du XVIIIe. siècle, à une somme de 35,750,000 roubles, dont l'importation emploie 14,550,000 roubles, et l'exportation 21,250,000.

Il n'est pas moins vrai de dire que ce commerce est encore en quelque sorte dans son enfance. Quoique les Russes en général y soient assez propres, ils n'en ont qu'une idée incomplette; leur malhabileté actuelle et le succès malheureux de plusieurs tentatives qu'ils ont faites autrefois dans l'art de la navigation, ont fait dire et répéter qu'ils n'y pourroient jamais réussir: mais ici l'on a pris l'institution sociale pour la nature. Le commerce et la navigation demandent de l'intelligence pour les spéculations, de la droiture dans les marchés, de l'audace pour les entreprises, de la fermeté pour l'exécution, et plus que tout cela, l'ardeur d'acquérir, fondée sur la certitude de conserver. Or ces qualités ne sont que le produit ou l'expression de la liberté, des mœurs et des lumières. Voilà pour-

quoi les Russes se sont avancés si lentement dans l'art de commercer et de naviguer.

La marine marchande russe consiste, pour les grands trajets maritimes, en 12 ou 15 vaisseaux, dont les trois quarts vont à Bordeaux et en Hollande. Ces bâtimens sont du port de 200 tonneaux. Les deux tiers des matelots doivent être Russes, suivant les réglemens ; mais on peut choisir le capitaine et le pilote parmi les étrangers, et ils le sont communément.

La Russie n'a aucune compagnie d'assurance; tout s'assure dans les pays étrangers, principalement à Londres et à Amsterdam. C'est dans les lieux où ces assurances se font que se discutent et que sont jugées toutes les contestations qui y sont relatives.

Nous avons dit que la marine marchande russe n'avoit que 15 ou 20 vaisseaux pour les grands voyages ; mais le cabotage, entre Pétersbourg et les autres ports de la Russie sur la mer Baltique, en occupe un plus grand nombre. On en a compté quelquefois jusqu'à cent, quand il s'agissoit d'ap-

provisionner les garnisons et les troupes réparties dans les provinces maritimes. Ces bâtimens de transport sont d'un usage indispensable entre Pétersbourg et Cronstadt. Il en faut au-delà de 200 pour servir d'alléges aux vaisseaux étrangers, lesquels tirent plus d'eau qu'il n'y en a sur ce passage. Le port de ces galiottes est de 20 à 30 tonneaux; elles ont 3 à 5 hommes d'équipage, dont on paye le salaire à raison de 5 roubles par mois.

Tel est l'état de la marine marchande; il est aisé d'en conclure que presque tout le commerce maritime de la Russie est entre les mains des étrangers: les Anglais, les Hollandais, les Français, les Suédois, Dantzick, Hambourg, Lubeck, les Danois se le partagent en des lots inégaux.

L'Angleterre, après les progrés dont nous avons parlé, vint à bout de s'en approprier la plus grande partie, malgré la concurrence, de jour en jour plus considérable, des autres nations. Sa faveur s'accrut successivement, et Pierre I parut la fortifier par l'opinion qu'il conçut, dans ses voyages,

de la supériorité de sa marine et de sa forme savante de construction. Sous le règne de ce prince, la fondation de Pétersbourg et l'acquisition de Riga, Revel, Narva, Vibourg, multiplièrent les communications de la Russie, et aggrandirent les liaisons des Anglais, qui eurent dans cette proportion une navigation plus étendue dans la Baltique. L'habitude qui gouverne la plus grande partie des hommes, et sur-tout les gouvernemens, a persuadé depuis aux successeurs de Pierre, que les Anglais étoient les plus fermes soutiens du commerce en Russie, et qu'eux seuls pouvoient faire circuler des richesses dans l'empire. Cette prévention a pris racine dans les esprits, et même de nos jours les Anglais conservent la prééminence sur leurs concurrens. A la vérité, les lumières qui percent lentement à la cour des Tzars, ont tempéré le despotisme des insulaires ; les remises de la couronne ne se font plus par eux, et à cet égard, la plupart de leurs avantages sont devenus communs aux autres peuples. Mais leur

crédit n'en a pas moins une force d'autant plus imposante, qu'elle est appuyée sur des raisons de politique, vraies ou fausses, qu'ils ne manquent pas de fortifier par des préjugés de commerce, par l'activité de leurs intrigues, par le ressort plus puissant de l'argent, et par leur vigilance à s'emparer de tous les évènemens qui peuvent les favoriser. Ils sont le seul peuple de l'Europe qui ait un traité particulier de commerce avec la Russie : ce traité fut signé, pour la première fois, sous le règne d'Élisabeth d'Angleterre; depuis, il a été renouvellé régulièrement à chaque expiration de terme, et le plus récemment en 1785, entre Catherine II et Georges III, pour l'espace de vingt ans.

Les Anglais ne sont pas obligés de payer, comme les autres nations, les droits d'entrée et de sortie en rixdalhers de Hollande; ils ont le privilége de les acquitter en monnoie courante de Russie. Ils y ont au moins quinze maisons bien soutenues par le gouvernement, et qui sont en possession du plus grand commerce. Tous leurs

efforts tendent à faire baisser le cours du change et le prix des denrées d'exportation. Ils sont, quant au change, les régulateurs de la hausse et de la baisse, et ils usent de cet avantage au détriment des autres nations commerçantes.

C'est par les opérations dont nous venons de parler, que les Anglais sont les seuls qui s'enrichissent en Russie, pendant que les autres négocians s'y ruinent. Qu'est-il arrivé en effet? Maîtres des changes et des prix, ils ont asservi le commerce russe à leur métropole. Quelle est la ressource à ce mal politique? la concurrence. L'Angleterre ne reçoit pas un seul vaisseau russe, tandis qu'elle en envoie plus de cinq cents, chaque année, dans les ports de l'empire. L'égalité de traitement stipulé pour les sujets des deux puissances est un mot, mais ce mot n'est pas la chose. Les sujets Russes, pour participer à des priviléges réciproques, sont obligés de recourir à la voie de naturalisation en Angleterre: mais la religion d'une part, de l'autre un grand nombre d'obstacles

politiques, les empêchent de profiter de ce prétendu privilège, et dès-lors la clause du traité est illusoire. Quel parti doit prendre la Russie dans une position pareille? Il est simple, conforme à la justice et aux intérêts réciproques de chacun: elle doit rétablir le tarif de 1766, concernant le paiement du droit de ses douanes; elle doit renoncer à un traité ruineux, qui la force à des concessions aussi ruineuses pour elles que révoltantes pour les autres, sans lui procurer le moindre bénéfice réel, et rien tout au plus qu'un bénéfice précaire.

Après les Anglais, les Hollandais sont ceux qui font le plus d'affaires en Russie; mais comme les fonds de leur importation sont pris des différens états de l'Europe, c'est un commerce de la seconde, de la troisième ou quatrième main, qui n'est avantageux qu'à ceux qui revendent.

Dantzick, Hambourg, Lubeck, ont avec la Russie des liaisons considérables; les autres états du nord y font un commerce plus ou moins grand, en raison de leurs ressources et de leurs besoins.

2°. *Commerce par la mer Noire.*

La liberté de naviguer et de commercer dans la mer Noire et la Méditerranée, étoit un des objets dont Pierre I ambitionnoit le plus la jouissance ; mais la journée de *Prouth* lui ôta tout espoir de l'obtenir. La paix de *Kainardji* l'assura à Catherine II, en renversant les barrières qui séparoient deux grands empires.

Le traité de Kainardji, qui assure à la Russie un commerce illimité dans toutes les mers turques, avec les privilèges et franchises dont jouissent les puissances les plus favorisées, lui a cédé trois forteresses, *Kintourg*, *Kertch* et *Jenissal* : elles en sont les entrepôts et les boulevards. Catherine a donc r'ouvert l'ancienne route du commerce, destiné à devenir pour la Russie, le plus étendu et le plus riche qui se soit fait sur la terre, si la Russie vient à bout des obstacles et des lenteurs inséparables d'un projet si vaste.

Avant d'entrer dans de plus grands dé-

tails, les lecteurs nous sauront peut-être gré de leur rappeler ici que le commerce des Indes passa d'Alexandrie à Constantinople par les guerres des Sarrazins, et par deux canaux dont l'un étoit le Pont-Euxin.

On s'embarquoit sur cette mer pour remonter le Phase, d'abord sur de grands bâtimens, ensuite sur de plus petits jusqu'à *Serapana*. De là partoient des voitures qui conduisoient par terre, en quatre ou cinq jours, les négocians avec leurs marchandises au fleuve Cyrus, qui a son embouchure dans la mer Caspienne. A travers cette mer orageuse, on gagnoit l'embouchure de l'Oxus, qu'on remontoit jusqu'auprès des sources de l'Indus, d'où l'on revenoit par le même chemin, chargé des trésors de l'Asie. Telle étoit une des sources de communication entre ce grand continent, toujours riche de sa nature, et celui d'Europe, alors pauvre et ravagé par ses propres habitans.

L'autre voie étoit moins compliquée : des bâtimens indiens, partis de différentes côtes, traversoient le golfe Persique jus-

qu'aux bords de l'Euphrate, où ils déposoient leurs cargaisons. Il ne falloit qu'un jour pour les transporter par terre, de ce fleuve à Palmyre; cette ville faisoit passer les marchandises par les déserts aux côtes de Syrie. Lorsqu'elle fut détruite, les caravanes se fixèrent à la route d'Alep, qui par le port d'Alexandrie poussa le cours et la pente des richesses jusqu'à Constantinople, devenue enfin le marché général des productions de l'Inde.

Au milieu des trésors qu'un commerce vaste et exclusif assuroit aux Grecs, presque sans efforts et sans vigilance, ils s'abandonnèrent à cette vie oisive et molle qui amène le luxe, et aux frivoles jouissances des arts brillans et voluptueux. Les Grecs devoient leur gloire antique à des mœurs frugales, à des vertus citoyennes, aux succès de leurs armes; à l'époque dont il s'agit, tout ce qui contribue au maintien de la prospérité leur manquoit.

Les Italiens, adroits, toujours habiles à succéder, s'étoient insensiblement emparé de la navigation de transport que les Grecs

avoient long-temps retenue dans leurs mains. Mais Mahomet II les chassa de Caffa, où, dans les derniers temps, ils avoient attiré la plus grande partie du commerce de l'Asie.

Dès que la mer Noire eût perdu sa communication avec les deux presqu'îles de l'Inde, ses ports et ses rivages restèrent comme abandonnés. Des vainqueurs enthousiastes et fanatiques ne pouvoient allier les idées de commerce avec l'esprit de conquête et de conversion. Les vaincus devinrent donc les facteurs du commerce ottoman : ils recueillirent les débris de leur ancienne navigation; ils se répandirent peu à peu sur les côtes, dans les ports de la mer Noire et de la Crimée ; ils fréquentèrent dans la suite les embouchures du Dniester, du Dnepre et du Don : des Arméniens se joignirent à eux, et enfin un petit nombre de Turcs s'associa au commerce. Ce sont encore ces trois peuples qui entretiennent la communication entre la Turquie et la Russie. La ville de *Tcherkask*, capitale des Kosaques du Don,

et celle de *Nejin* en Ukraine, sont les deux cantons de réunion. Les marchands Grecs et Turcs arrivent par la mer Noire; de-là ils passent à *Temernik*, où se perçoivent les droits de péage, et ils se rendent enfin à Tcherkask.

La paix conclue à Kainardji le 21 juillet 1774, peut rendre les ports de Russie dans la mer d'Azof et sur la mer Noire, le centre de tous les échanges du Nord et du Midi. Les provinces méridionales de cet empire ont un débouché avantageux et facile dont elles avoient manqué jusqu'ici pour l'écoulement de leurs productions. Les provinces les plus voisines de la mer Noire, et les plus intéressées à ce commerce, sont d'une part le gouvernement de Kiof et une partie de l'Ukraine; de l'autre les gouvernemens de Woronetz, de Belgorod, et la province de Bakmont. Les premières, situées le long du Dnepre, peuvent former leurs magasins à *Kimbourn;* les vaisseaux remonteroient jusqu'à *Siez*, sur la rivière de *Padpolna:* cette navigation, de trente-cinq à quarante lieues,

se fait par les vaisseaux turcs et grecs ; comme elles interrompent la navigation du Dnepre, il paroît indispensable de creuser un canal dans la longueur du terrein qu'elles embrassent.

Tout en admettant les possibilités et les facilités consignées dans le rapport de M. *Guldenstaedt* pour le commerce de la mer Noire, on ne disconviendra pas du grand nombre d'obstacles à surmonter, et de la nécessité des dépenses à faire pour rendre un jour ce commerce avantageux à la Russie. Ici tout est à créer : c'est un commerce tout neuf pour les Russes qui n'ont jamais fréquenté cette mer, ni celle du levant, et pour qui ces parages sont inconnus. Une telle entreprise exige donc une école de matelots à former successivement dans le service marchand et militaire ; cette éducation est l'ouvrage du temps et de l'expérience : il faut creuser des canaux, faire des changemens coûteux et des établissemens qui paroissent indispensables : on a besoin d'une flotte assez forte pour tenir

la mer contre les Turcs en cas d'évènemens imprévus.

Ce ne seroit point assez d'avoir des vaisseaux, des matelots, des forteresses et des entrepôts pour l'objet dont il s'agit. La navigation n'est que le véhicule du commerce, dont les moteurs sont les négocians, et des communications au-dehors : il faut donc nécessairement des maisons nationales, versées dans cette partie, pourvues de fonds suffisans, accréditées d'ailleurs par la bonne foi et par la fidélité à s'acquitter de leurs engagemens. Sans la confiance et le crédit public, il ne peut y avoir de liaisons solides, ni de commerce étendu. Dans les états encore soumis au pouvoir arbitraire, il n'existe point, il ne peut exister de crédit public, parce qu'il n'y a point d'engagemens sûrs avec des négocians qui peuvent être opprimés et ruinés.

Catherine II a formé une grande partie des établissemens dont nous avons parlé, depuis que la Crimée, d'abord envahie, a été définitivement cédée à l'empire de

Russie. Cette acquisition lève la plupart des obstacles qui s'opposoient à ce que les ports de Russie dans la mer d'Azof et sur la mer Noire, devinssent le centre des échanges du Nord et du Midi; c'est actuellement *Aktiar* qui est devenu le principal entrepôt de ces échanges. C'est au temps à décider des avantages de ce nouveau commerce. Rien ne pouvoit mieux en hâter l'acquisition pour la Russie, que l'oukas du 22 février 1784, portant permission à tous étrangers, de tout pays et de toute nation, d'un commerce libre et illimité, tant par mer que par terre, dans les différentes contrées de la mer Noire, qui venoient d'être, à cette époque, annexées à l'empire Russe, leur assurant spécialement les ports de *Kerson*, *Katharinoslof*, *Sebastopolis*, autrefois appelé *Aktiar*, et *Théodosie* (Caffa), tous deux dans la province Taurique, où ils pourroient résider, et jouir des mêmes immunités et privilèges civils et religieux qui leur sont accordés à Pétersbourg et à Archangel.

Il est probable que la Russie tirera de

la Crimée le plus grand parti, attendu qu'elle est susceptible d'une heureuse fertilité. C'est un débouché pour les riches productions des gouvernemens d'Astrakhan et d'Orembourg. La France en tire déjà beaucoup de cuivre.

Les Russes ont fait sauter en 1784 les rochers qui embarrassoient le Dnepre ou Boristhènes, de sorte qu'actuellement des vaisseaux de grandeur moyenne peuvent descendre ce fleuve en sûreté pour entrer dans la mer Noire.

Le commerce de la Crimée étoit autrefois autrement étendu et lucratif; dans le onzième siècle, Caffa s'éleva à un point de grandeur qu'elle a conservé jusqu'à nos jours, et qui, spécialement dans le treizième, la faisoit distinguer comme la première ville de ces régions. Mais peu à peu les Génois furent chassés de la Crimée, et le commerce s'enfuit avec eux. La restauration de ce commerce étoit réservée à l'époque brillante du règne de Catherine II. Il commença à renaître en 1774, mais il ne s'est relevé tout-à-fait qu'en

1782, par l'obtention de toute la Crimée. Cette cession a donné au commerce une base solide et durable, en lui offrant les plus grandes espérances pour l'avenir : il ne pourra cependant pas acquérir d'importance considérable, tant que la navigation de l'Euxin ne sera pas entièrement pour la Russie, et que la Tauride, ainsi que les régions voisines, ne seront pas beaucoup mieux peuplées. Mais alors, le commerce des Russes, par la mer Noire, deviendra d'une extrême conséquence. C'est alors, en effet, que les provinces méridionales de la Russie auront la faculté d'exporter une grande partie de leurs productions superflues, de faire un commerce considérable avec les provinces Polonoises et Autrichiennes, de fournir Constantinople d'objets de première nécessité, de trafiquer avec les Grecs dans le Levant, et d'exporter une partie des fers, chanvres, toiles et lins de la Sibérie, par le détroit des Dardanelles, directement dans la Méditerranée, de fournir enfin la France, l'Espagne, etc. de bois de construction,

plus promptement et à meilleur marché que par la Baltique et la mer d'Allemagne. Le commerce des Russes sur la mer Noire, qui depuis quelque temps a successivement diminué, ou qui du moins a toujours été dans un état d'incertitude, paroît être à présent dans une stagnation totale, et il y a apparence qu'il n'atteindra jamais une grande importance, à moins que, d'une manière ou d'autre, la Russie n'obtienne sur les Turcs une supériorité de puissance sur cette mer.

Cependant nous pouvons estimer l'exportation de tous les ports qui appartiennent à la Russie, environ à 1,000,000 de roubles, et l'exportation à 1,000,000 un quart. Les principaux articles qui en sortent sont des canons, des fourrures, du bœuf salé, du beurre, des cordages, de la toile à voile, du caviar, et une infinité d'objets manufacturés en Russie. Ceux qui entrent sont du vin, des fruits, du café, des soies, du riz, et toutes les espèces de marchandises de la Turquie.

Dans les temps où Constantinople étoit le centre du commerce de l'Europe avec

l'Asie, les Génois possédèrent Azof, à l'embouchure du Tanaïs, et Caffa sur la mer Noire : c'est dans ces deux places qu'ils entretenoient des liaisons très-étendues, d'un côté avec les contrées méridionales de la Russie, de l'autre avec l'Empire Grec et les différens peuples de l'Europe. Lorsque Tamerlan leur enleva Azof, à la fin du quatorzième siècle, ils se dédommagèrent de cette perte en concentrant dans la ville de Caffa toutes les ressources de leur industrie, et la multiplicité de leur correspondance. Cette nation, intelligente, active et économe, avoit profité insensiblement de la mollesse des Grecs, énervés par l'abus des richesses, pour s'emparer de la plus grande partie de leur navigation. Tout le commerce de Constantinople alloit tomber entre leurs mains, lorsque l'invasion des Turcs changea encore une fois la face des affaires. La prise de cette capitale par Mahomet II, décida du sort de l'empire d'Orient ; et les Génois, chassés de Caffa, perdirent l'espoir de reparoître dans des lieux où ils avoient embrassé la perspective de la plus

brillante fortune. D'ailleurs, les découvertes et les succès des Portugais, venoient d'ouvrir au commerce de l'Asie une route nouvelle, qui devoit anéantir l'industrie italienne.

Il y a lieu de présumer que les nouvelles acquisitions de la Russie sur la mer Noire, lui seront d'une grande utilité pour ses vues de conquêtes : elle y construira aisément des flottes capables de tenir sans cesse les Turcs dans la crainte, et de former avec succès contre eux, tant qu'on la laissera faire, les entreprises les plus hardies. Elle fera vraisemblablement de Baliklava le port principal de son commerce; c'est le meilleur, le plus heureusement situé, celui où l'on peut aborder avec le plus de facilité du détroit de Constantinople, et de toutes les côtes de la mer Noire. Il est probable que les bâtimens étrangers, qui n'auroient pas une destination déterminée pour quelqu'autre port, iront de préférence dans celui-là, où ils pourront séjourner avec la plus grande sûreté dans toutes les saisons de l'année.

Les Russes feront sans doute à Baliklava

ce qu'ils avoient fait à Kerch; ils y transportèrent par la mer d'Azof, par le bosphere Cimmérieu et par la mer Noire, les marchandises des provinces de la Russie orientale: ils feront descendre ces marchandises par le Don, en suivant les rivières de Couper et Donetz, qui se jettent dans ce fleuve; ils se serviront pour cela de bâtimens construits exprès, qui ne tireront que cinq à six pieds d'eau, parce que le port de Taganrok n'en a que huit à neuf de profondeur.

Il sera également facile aux Russes d'apporter à Baliklava, par le Boristhènes et la mer Noire, les marchandises de l'Ukraine, du district de Kiovie, et de la partie occidentale de leur empire; mais ce ne sera qu'en creusant un canal pour éviter les cataractes de ce fleuve, qui ont quinze à seize lieues d'étendue, et forment un obstacle invincible à cette navigation. On doit naturellement présumer que les négocians étrangers aimeront beaucoup mieux trouver ces marchandises à Baliklava, où ils peuvent aborder en tout temps, que d'aller les chercher beaucoup plus loin à Kerson,

dans le Boristhène, où les glaces retiennent presque tous les ans les navires, depuis le mois de novembre jusqu'au mois d'avril.

3°. *Commerce par la mer Caspienne.*

Dès le quatorzième siècle, les Vénitiens et les Génois transportoient par la mer Caspienne et par Astrakhan, dans leurs magasins d'Azof et de Caffa, les marchandises des Indes, de Perse et d'Arabie, dont ils fournissoient les parties méridionales de l'Europe. D'Astrakhan, ces marchandises remontoient le Volga, alloient ensuite par terre jusqu'au Don, et elles étoient portées par ce fleuve jusqu'à Azof. Les parties septentrionales de l'Europe se trouvoient ainsi fournies des mêmes objets par les marchands Russes, qui les tiroient également d'Asie par Astrakhan, et dont le principal magasin étoit à Visbey, ville anséatique sur l'île de Gothland. Les dévastations occasionnées par les guerres de Timour vers la fin du quatorzième siècle, furent la cause de la translation de ce commerce d'Astrakhan, à Smyrne et à Alep,

et le commerce de l'Arabie, pour lequel ces villes étoient en outre plus commodes, n'est jamais revenu à Astrakhan; mais une partie de celui de la Perse reprit, au bout de quelque tems, son ancien cours.

Depuis le milieu du seizième siècle, le commerce de la Perse par la mer Caspienne a fixé les regards du nord de l'Europe. Aussitôt que les Anglais eurent découvert le port d'Archangel, en 1552, et lié un commerce avec la Russie, ils jettèrent les yeux sur cette mer, située entre elle et la Perse, et formèrent le dessein de s'ouvrir une route beaucoup plus facile et plus courte que celle des Portugais, alors maîtres des Indes, obligés de faire le tour de l'Afrique et d'une partie de l'Asie, pour se rendre à Ormutz, dans le golfe Persique. Ils y étoient d'autant plus encouragés, que la partie septentrionale de la Perse, que baigne la mer Caspienne, est plus importante pour le commerce que la méridionale. Les soies des provinces de Schirsan, de Mazanderan, et principalement celles du Ghilan, sont les meilleures et les plus estimées

de tout l'Orient ; les Anglais auroient voulu en fabriquer des étoffes dans leur île ; différentes tentatives furent la suite de ce projet ; mais en ce temps-là, le commerce des Anglais n'étoit pas assez formé, pour pouvoir espérer de conduire à une heureuse fin une entreprise aussi vaste, aussi compliquée.

Quelques années après, le duc *Frédéric de Holstein* ayant établi dans ses états des fabriques de soie, pensa à la tirer immédiatement de Perse, par la voie de Russie. En conséquence, il envoya au Sophi une ambassade solennelle, dont Olearius étoit le secrétaire : cette ambassade ne périt point sur la mer Caspienne, comme l'ont écrit le comte Algarotti et l'abbé Raynal ; mais elle n'eut d'autre suite qu'une bonne relation de leur voyage, en deux volumes *in*-4°.

Les Français, qui commençoient à sentir l'importance du commerce, et qui déjà s'y livroient avec ardeur, eurent aussi la pensée de s'ouvrir une route en Perse par la Russie, pour se procurer des soies, lorsque sur la fin du règne de Louis XIV,

il y avoit à Paris un Ambassadeur Persan; mais différentes considérations les en détournèrent.

Jusques-là, la Russie étoit demeurée spectatrice indifférente de ces spéculations étrangères; elle avoit même consenti à ce qu'on passât sur les terres de sa domination pour aller recueillir des trésors qu'elle avoit sous sa main: il étoit réservé à Alexis Mikaelowitz, de la faire sortir de son apathie. Sous son règne, Astrakhan devint une foire générale des marchandises européennes et asiatiques; Pierre I perfectionna l'établissement, en donnant à cette ville un port, avec la forme et les privilèges d'une place de commerce.

Aucun prince n'enfanta à la fois d'aussi nombreux, d'aussi vastes projets de commerce: il méditoit en même-temps celui des Indes, par la Tartarie indépendante et la Sibérie; celui de la Perse par la mer Caspienne; celui de la mer Noire et de la Baltique; enfin, des expéditions au Kamtchatka, qui tendoient à remplir le même objet: mais avant tout, ce prince extraordinaire s'occupa des moyens pro-

pres à préparer les voies qui pouvoient faciliter l'écoulement des productions et des marchandises de la Perse, dans toute les parties de son Empire.

La communication du Don et du Volga, lui parut le point de réunion du commerce de la mer Caspienne et de celui de la mer Noire. Pierre confia l'exécution de ce grand projet à l'ingénieur *Perry:* des vues militaires entroient aussi pour beaucoup dans la communication du Don et du Volga. Cet ingénieur travailla pendant trois étés consécutifs au canal de communication ; mais il ne fut pas secondé par le gouverneur d'Astrakhan, et le défaut de travailleurs en retarda l'exécution. Le besoin que le Tzar eut de *Perry*, pour d'autres ouvrages sur le Don, l'obligea d'interrompre celui-ci.

Ce ne fut qu'après la guerre qu'il eut à soutenir contre la Suède, que ce prince se livra entièrement à son projet de commerce avec la Perse. Il débuta par une ambassade qu'il y envoya en 1717 : la réputation dont ce prince jouissoit, influa

beaucoup sur la négociation : il fut permis aux marchands Russes de trafiquer sur quelques côtes occidentales de la mer Caspienne, et *Niezabad* devint leur entrepôt.

Le fameux projet de jonction fut négligé après la mort de Pierre I, jusqu'au règne de Catherine II : en 1768, elle envoya MM. *Samuel*, *George Gmelin*, dans les provinces septentrionales de la Perse, et le professeur *Lowitz*, pour prendre le niveau des terreins situés entre le Don et le Volga, et pour sonder exactement les profondeurs de ces fleuves.

Après deux ans de travaux, l'infortuné *Lowitz* fut pris à Dobrinka, au mois d'août 1774, par un détachement de rebelles commandés par Pougatchef; ils le traînèrent jusques vers la rivière Laula, où il fut empalé : les adjoints de *Lowitz*, qui eurent le bonheur d'échapper, sauvèrent tous ses papiers.

De son côté, M. *Gmelin* fut presque continuellement en butte à des événemens fâcheux ; il parcourut, depuis le mois de juin 1770, dans le courant de

1771 et partie de 1772, le nord de la Perse, visita Derbent, Bakou, le Ghilan, le Mazanderan, et reprit, en avril 1772, la route d'Astrakhan; mais en traversant ces provinces, il eut à lutter et contre les maladies et contre les obstacles renaissans que lui opposoient les khans de ce royaume. Il fut arrêté à 80 verstes de Derbent, et mourut dans les prisons.

Les mémoires que M. *Gmelin* avoit adressés à l'académie de Pétersbourg, renferment un grand nombre d'observations relatives au commerce de la Perse; ils ont été imprimés en trois volumes. C'est sans doute d'après ces rapports, et les observations particulières de M. *Gmelin*, que Catherine II fit rédiger en 1773, le plan d'établissement d'une compagnie de Perse: cette Souveraine invitoit les marchands de son empire à remplir au plutôt cette société; mais peu de temps après la publication de ce nouvel établissement, elle abandonna son plan, sur les représentations de son collège de commerce, qui avoit jugé nécessaire de laisser celui de la Perse

libre, et ouvert aux nationaux et aux étrangers : le collège du commerce voyoit sagement ; liberté et concurrence, voilà les bases fondamentales du commerce le plus avantageux à toutes les nations.

Le commerce de la Russie avec la Perse doit prospérer plus que jamais, depuis le traité qu'elle a conclu avec le Souverain de cet Empire. La Russie a acquis par-là quelques possessions dans le Ghilan, le Mazanderan et l'île d'Enzelli, située dans la mer Caspienne, près de Racocht. On a fait construire dans le Mazanderan deux places fortes, et une troisième à Enzelli. C'est par ce moyen que la Russie a obtenu le commerce exclusif des provinces septentrionales de la Perse, et la navigation de la mer Caspienne. Il est probable qu'elle tirera le plus grand parti de ses petites possessions.

Les villes de commerce et les ports les plus considérables de la mer Caspienne, situés sur le territoire russe, sont :

1°. *Astrakhan*, le principal marché du commerce de cette mer ;

2°. *Gourief*, à l'embouchure de l'Oural; mais il n'y réside qu'un petit nombre de négocians qui font le commerce avec les Kirghis;

3°. *Kizliar*, à l'embouchure du Terek.

La Russie, qui se trouve à la plus grande distance de l'Inde par mer, en est la plus voisine par terre: située en plus grande partie dans un climat froid et stérile, c'est elle qui a le plus grand besoin de faire le commerce de l'Inde pour en tirer les aromates, si nécessaires aux habitans des pays froids. Un établissement formé sur les bords sud-est de la mer Caspienne, rempliroit parfaitement cet objet.

Quoique le grand commerce de ce pays ne puisse pas se faire par cette route, on s'en serviroit utilement pour faire venir de la Perse et des contrées situées à l'ouest de Delhi, plusieurs objets dont on manque en Russie, et à bien meilleur marché que par toute autre voie. On pourroit faciliter le transport de ces articles par un canal pratiqué entre le Don et le Volga; canal que Pierre-le-Grand avoit commencé. Ce

moyen de navigation sera exécuté tôt ou tard; car il est le meilleur et le plus facile pour mette en valeur la partie la plus centrale de l'ancien continent. Le commerce a eu des variations extraordinaires depuis un siècle; mais la grande époqne, la plus importante pour lui depuis la découverte du passage de l'Inde par le Cap de Bonne-espérance, est réservée au monarque russe qui unira le Volga au Don.

Quand un vaisseau pourra faire voile du golfe de Finlande jusqu'à la mer Caspienne, de-là par le Bosphore jusqu'à la mer Noire, et retourner dans la Baltique par les Dardanelles et le détroit de Gibraltar, alors le monde prendra une face nouvelle.

Il est bien remarquable que cet utile projet, d'une si grande importance pour le genre humain, a été commencé trois fois et jamais achevé. Il fut tenté à des époques très-éloignées les unes des autres, par *Seleucus-Nicanor*, par *Selim II*, et par *Pierre-le-Grand*.

Ce magnifique ouvrage exciteroit forte-

ment l'industrie et le commerce du dix-neuvième siècle, dans lequel les spéculations commerciales paroissent devoir occuper entièrement l'attention de tous les peuples, par suite des progrès sensibles qu'a faits l'économie sociale vers la fin de celui auquel il succède. L'empire de Russie, en particulier, administré par des lois sages et salutaires, gouverné par une dynastie de princes éclairés, feroit, selon toutes les apparences, une grande partie du commerce de l'Inde.

L'ambition des empereurs de Russie est manifeste, depuis le règne de Pierre-le-Grand; et c'est en la dirigeant avec sagesse qu'ils ont donné un grand accroissement à leur puissance. Le partage de la Pologne et la conquête de la Crimée, prouvent que cette même ambition, qui jusqu'ici a été principalement tournée vers des améliorations intérieures, s'est dirigée, selon les circonstances, vers des aggrandissemens au-dehors; et si l'esprit martial, réuni à la passion de la gloire militaire, devenoit le grand objet de ses souverains, on ne peut

pas dire jusqu'où ce peuple porteroit sa puissance.

Comme la prospérité et la civilisation des nations dépendent de l'établissement du commerce, ainsi que des manufactures et de l'importation de tout ce qui peut alimenter l'industrie, il s'ensuit qu'une communication plus rapprochée et plus directe avec l'Inde, ouvriroit une nouvelle source de prospérité. C'est par les Dardanelles, et par le canal de Constantinople, que ses productions et celles de la Chine pourroient être envoyées aux innombrables habitans des provinces du sud de la Russie, d'où elles seroient répandues dans tout le reste de l'empire, par les moyens nombreux de transport qu'y trouve le commerce. On pourroit fournir plus abondamment, et à meilleur marché, le thé, dont l'usage, en se répandant, a si fort contribué à diminuer celui des liqueurs spiritueuses. On pourroit aussi importer de l'Inde le sucre, le coton brut et le coton fabriqué, l'indigo, les épiceries et le café de l'Arabie, en un mot, un grand nombre

d'articles propres à alimenter les manufactures en retour. Les exportations de la Russie seroient composées de ses diverses productions, dont on trouveroit le débit dans les marchés de l'Inde.

4°. *Commerce de la Russie avec la France.*

CET empire immense et désert, dont une grande partie est inhabitée et inhabitable, dont la surface de deux mille lieues de longueur et de huit cent de largeur, n'a que trente-six millions d'hommes de population; cet empire, tributaire des empereurs tatars de la race de Gengiskhan jusqu'à la fin du dix-septième siècle, n'avoit eu, jusqu'à la fin du dix-huitième que quelques rapports de commerce avec les villes libres d'Allemagne; le génie de Pierre I commença à lui donner une influence dans les affaires de l'Europe, et finit par l'élever au niveau des grandes puissances du continent.

Dans le voyage que ce prince fit à Paris en 1717, la multiplicité d'objets qui l'in-

vitoient à se lier avec la France, sous les rapports du commerce et même de la politique, frappèrent son œil attentif et pénétrant; il minuta de sa propre main, de concert avec le Régent, un traité de commerce, qu'il remit à ses ministres en Hollande, dès qu'il y fut de retour. Ce traité, qui étoit aussi relatif à la paix du Nord, fut signé à la Haie par l'ambassadeur de France, le 15 août 1717. Le cabinet de Versailles, et l'électeur de Brandebourg, acceptèrent la médiation dont le Tzar les pria de se charger.

Cet événement réveilla la jalousie et l'animosité des Anglais, qui, depuis cette époque, n'ont cessé d'agiter les plus grands ressorts, de faire les plus grands sacrifices pour acheter la prédilection de la Russie, et pour l'éloigner de la France; ensorte que nos liaisons avec la Russie ne purent jamais avoir aucune suite, ni prendre aucune consistance.

Telle fut à peu-près, depuis la mort de Pierre I, la position respective de la France et de la Russie, relativement au com-

merce, jusqu'à l'époque du traité conclu entre elles le 11 janvier 1787.

Depuis quarante ans, le cabinet de Versailles voyoit avec chagrin le commerce du nord exclusivement livré aux Anglais, qui couvroient la Baltique de leurs vaisseaux, et qui inondoient l'empire russe des productions de leur industrie. Toutes les marchandises de France étoient portées dans le nord sur des bâtimens anglais ou hollandais ; les vins de France assujétis à des droits exhorbitans, et les marchands français obligés d'acquitter tous les droits en rixdallers, tandis que les Anglais les payoient en monnoie du pays, ce qui faisoit une différence de douze pour cent à l'avantage de ces derniers. De pareilles entraves éloignoient tous nos bâtimens de la Baltique, et comme la Russie fournissoit seule aux puissances maritimes le chanvre et les matières nécessaires à leur marine, la France étoit encore forcée de ne recevoir ces indispensables fournitures que par les mains trompeuses et avides de ses ennemis naturels. Tous les ambassadeurs français

avoient consécutivement tenté, sans succès, de sortir d'une position si désavantageuse. Ségur, ministre de France, fut plus heureux dans ses démarches. Il profita de l'aigreur naissante qu'excitoient contre les Anglais l'accession du roi Georges, comme électeur d'Hanovre, à la ligue germanique, le rapprochement de ce prince avec la Prusse et l'obstination du cabinet britannique à ne pas reconnoître les principes de la neutralité armée ; et il signa, les premiers jours de l'année 1787, avec les ministres russes, un traité de commerce, qui assuroit à la France tous les avantages dont jusqu'alors les Anglais avoient exclusivement joui.

Le commerce des deux états est fondé sur leurs intérêts respectifs. Les Français et les Russes sont les deux nations de l'Europe qui possèdent le plus d'objets d'échange, qui ont le plus de besoins mutuels, et qui tirent plus l'une de l'autre : les Français et les Russes sont cependant les deux nations de l'Europe qui font ensemble le commerce direct le plus mo-

dique et le plus borné. Il est bien étrange que notre importation et notre exportation directes s'élèvent à peine à la valeur de 350,000 roubles, et qu'à peine vingt de nos bâtimens se montrent annuellement dans les ports de Russie; tandis que notre commerce indirect est si considérable, que les Hollandais seuls envoient tous les ans en Russie quatre cents gros navires, dont les cargaisons sont composées en grande partie de marchandises de France ou de ses colonies. Il est bien étrange, je le répète, que les deux nations aient souffert que les Anglais et les Hollandais fussent les entremetteurs de l'immense commerce qu'elles font ensemble; qu'ils vinssent acheter à bon marché de l'une pour vendre bien cher à l'autre, et qu'ils fissent encore tourner ce trafic intermédiaire à l'avantage de leur navigation, à laquelle il donne la plus grande activité.

Les obstacles que ce commerce direct a éprouvés par la Baltique sont venus principalement des machinations, et des intrigues des Anglais, de la méfiance des

négocians, de l'inexpérience des navigateurs, et sur-tout du défaut d'encouragement. Il auroit fallu, de notre côté, depuis la mort de Pierre I, plus de nerf et de fermeté, plus de lumières, de vigilance et d'activité dans notre gouvernement; du côté des Russes, moins de facilité chez les souverains à se livrer aux attraits de la séduction, moins de penchant à sacrifier l'intérêt public aux passions et aux affections personnelles; chez les ministres moins de corruption, pour que les deux nations pussent rentrer dans leurs propriétés, et reconquérir, sur les Anglais et les Hollandais, leur propre commerce, que ceux-ci font encore malgré elles presqu'exclusivement.

La paix de Kainardji, en 1774, avoit donné aux Russes des ports dans la mer Noire. L'établissement de Kerson, quelque mal conçu, quelque mal placé, quelqu'incomplet qu'il pût être, pouvoit devenir le centre et le foyer d'un commerce immense entre la France et la Russie, dans lequel les deux nations auroient trouvé les plus

importans et les plus solides avantages. La France auroit pu fournir directement et à meilleur marché, à la Russie, ses marchandises, que celle-ci achète très-cher de la seconde main, par l'entremise des Anglais et des Hollandais. La Russie, de son côté, auroit obtenu à bien meilleur marché les objets d'échange de la France, et auroit ouvert aux siens un énorme débouché : l'une et l'autre auroient profité d'une voie plus courte, plus prompte et plus commode que celle de la mer Baltique, pour donner à un commerce direct, également fructueux aux deux nations, toute l'extension dont il est susceptible : l'une et l'autre auroient arraché ce commerce des mains des Anglais et des Hollandais, de ces entremetteurs inofficieux qui en absorbent le plus réel et le plus solide bénéfice.

Il falloit, pour cela, cimenter avec la Russie un traité qui encourageât nos négocians, effrayés par l'énormité des douanes et les privilèges exclusifs accordés aux Anglais, et qui obtînt la modé-

ration des unes et l'abolition des autres ; il falloit une négociation habile à Constantinople, qui nous ouvrit l'entrée de la mer Noire; il falloit que Catherine II, couverte de gloire, eût voulu enfin se reposer sur ses lauriers, et croire à cette grande vérité, que le fléau de la guerre, redoutable à tous les états, ne fait nulle part des ravages plus terribles que là où il est nécessaire de multiplier et d'éclairer l'espèce humaine, au lieu de perpétuer ses ténèbres et sa destruction ; il falloit que des écrivains moins mercenaires ou moins enthousiastes, au lieu d'irriter sans cesse cette soif inextinguible de célébrité qui devoroit l'ame de cette Princesse ; au lieu d'appeler encore au secours des calculs hypothétiques de son ambition, les élans impétueux de son amour-propre, en lui présentant sans cesse la brillante perspective du trône d'Orient, qui peut n'être qu'illusoire ; il falloit, dis-je, qu'au lieu de tout cela, ces écrivains représentassent à la souveraine de Russie, qu'il eût été bien plus glorieux pour elle de se contenter de

ses immenses domaines et de ses importantes acquisitions, d'abolir dans ses états la servitude, de faire fleurir dans son empire l'agriculture, l'industrie et le commerce, ces bases éternelles du bonheur des peuples, et de la solide gloire des souverains.

Mais il est arrivé précisément le contraire de toutes ces choses : la négociation qui devoit faire ouvrir à la France la libre navigation de la mer Noire, échoua complètement ; le traité entre les cours de Pétersbourg et de Versailles, signé en 1787 par le ministre Ségur, est demeuré sans effet, et notre commerce direct avec la Russie, par la mer Baltique, n'en a pas acquis plus d'activité.

Cependant, l'Impératrice fière, en quelque sorte, de l'acquisition de nouveaux domaines commerciaux et maritimes, sembla vouloir se débarrasser du monopole que les Anglais exerçoient en Russie.

Le traité de commerce de 1766, non-seulement assuroit à la Grande-Bretagne d'anciens privilèges ; mais il lui accordoit

encore de nouveaux avantages pour vingt années. Le moment de son expiration fut saisi par Catherine, pour établir une concurrence nouvelle dans ses états : elle refusa constamment de renouveler son traité avec l'Angleterre, aux termes de celui de 1766, et elle en fit un particulier avec la France, basé sur l'intérêt réciproque des deux nations, qui, depuis près de deux siècles, recherchoient des liaisons directes sans pouvoir se réunir, empêchées par les obstacles qu'y apportoit la cour de Londres, l'ennemi commun ; mais la révolution française fit dévier la Russie de ces sages et politiques mesures, et l'Angleterre obtint, en 1793, le renouvellement du traité de 1766, tandis que la France vit prohiber tout son commerce dans cet Empire.

Quant aux étrangers, ils reclamèrent en 1774 contre les privilèges exclusifs dont jouissoient les Anglais dans leur commerce en Russie, et principalement, dans le mode de paiement des droits de douane ; mais ils n'obtinrent alors aucune satisfaction. Cependant, depuis la pacification

de 1783, la Russie a adopté des principes de concurrence plus conformes à ses intérêts, soit en refusant de renouveller avec l'Angleterre son traité sur le même pied que celui de 1766, soit enfin en établissant des relations directes avec les principales puissances maritimes de l'Europe.

Ce nouvel ordre de choses paroît avoir été favorable à la Russie, considérée comme puissance commerçante; car, on estimoit, en 1784, à 81 bâtimens le nombre des navires appartenant à des négocians Russes; d'après un relevé fait à la douane de Cronstadt et de Pétersbourg, il résulte qu'en 1785, il est entré 639 navires, savoir: 349 anglais, 44 russes, et 246 bâtimens de toutes nations, dont seulement 4 français et 9 espagnols.

Les désavantages de la Russie sont immenses et presqu'insurmontables, dans la carrière du commerce et de la navigation. Le territoire de cet empire est presque sans bornes: séparé par des forêts considérables, divisé par de vastes déserts, coupé par des rivières, des fleuves, des canaux glacés six à sept mois, baigné par

quatre mers, non compris celle du Kamtchatka, où la marine russe reste prisonnière presque la moitié de l'année; sans pêche, sans cabotage intérieur ni extérieur; sans matelots, puisque les transports les plus actifs se font par traîneaux durant les longs hivers: tels sont les principaux obstacles qui naissent de sa position géographique.

Le climat, la nature du pays et l'état même des personnes, en forment d'autres non moins puissans, qu'une politique extraordinaire et soutenue par la persévérance d'un siècle entier, a entrepris de surmonter. Dans cette vue, les étrangers ont été constamment appelés comme auxiliaires pour l'exécution du plan de marine conçu par Pierre I, et suivi par ses successeurs: le gouvernement russe ne pouvoit pas espérer des nationaux toute l'ardeur qu'il desiroit d'exciter pour la navigation, puisqu'indépendamment qu'il n'existoit pas pour le peuple de véritable école navale, ce peuple, courbé sous la servitude, ne pouvoit élever ses idées au-dessus de la glèbe à laquelle il étoit perpétuellement attaché.

Catherine II s'est servi habilement, pour atteindre ce but, de tous les moyens qui lui avoient été légués par ses prédécesseurs, et elle en a créé de nouveaux, tant par la supériorité de ses négociations et de ses alliances, que par l'adoption et l'application à son empire, des lois modernes et économiques. L'esprit d'imitation est venu à son secours, comme il avoit dominé dans les institutions de Pierre I. Il étoit naturel que le Gouvernement russe, qui cherchoit à s'aider des leçons de l'expérience, en poursuivant le plan vaste qu'il avoit conçu du commerce et de la marine, prît pour modèle les Hollandais et les Anglais, ses heureux devanciers dans la carrière commerciale et nautique.

Dans tous les temps, les espèces ont été rares en Russie ; on peut en donner plusieurs raisons. Les naturels du pays sont dans l'usage d'enterrer secrètement l'argent qu'ils amassent, pour le soustraire à l'avidité de leurs maîtres; les mines d'or et d'argent sont d'un produit trop foible pour suffire à la fabrication nécessaire aux besoins de la circulation; enfin, tous les

étrangers, qui ne passent dans cet empire que dans l'espoir d'y acquérir une certaine fortune, se retirent aussitôt qu'ils ont atteint leur but, et la transportent dans leur patrie. Cet objet n'est pas de peu de considération pour qui connoît la Russie.

Le gouvernement Russe s'est constamment occupé des moyens de corriger cet inconvénient de la rareté des espèces, très-grand sans doute dans un état commerçant: il a défendu leur sortie sous des peines très-rigoureuses; il a obligé les marchands étrangers, excepté les Anglais, à payer les droits de douane en monnoie de Hollande; d'ailleurs on laisse dans la circulation celle au coin de tous les princes, depuis Pierre I inclusivement.

5°. *Commerce intérieur de la Russie.*

Quoique, depuis le règne de Pierre I, la nation russe soit devenue bien plus nombreuse qu'elle n'étoit, elle s'occupe plus de multiplier les productions de son sol, que des moyens d'augmenter ou d'améliorer ses fabriques. D'après la marche natu-

relle de toute société qui s'avance vers la civilisation, la Russie doit continuer à trafiquer de ses marchandises brutes jusqu'à ce qu'elle ait assez de population et d'industrie pour les manufacturer, époque qui probablement est encore éloignée.

L'achat des marchandises qu'elle vend à l'étranger et leur transport jusqu'au lieu où elles sortent de l'empire, forment une importante branche du commerce intérieur. La plus grande partie de ces objets viennent des fertiles bords du Volga. Ce fleuve précieux qui, dans son cours, sert de communication entre les provinces les plus éloignées, favorise en même-temps beaucoup le travail et l'industrie. Par-tout où ses ondes baignent de riches et fertiles plaines, on voit plus d'activité : son cours marque les progrès de la civilisation russe.

Pétersbourg remplit tous les ans ses grands magasins de marchandises, dont une partie vient du centre de la Sibérie, province riche en métaux. La majeure partie, au moins les plus précieuses, sont presqu'entièrement apportées des régions orientales de la Si-

bérie, et charriées presqu'entièrement par eau jusqu'à Pétersbourg. Du Selenga, elles passent dans le lac Baikal, d'où l'Angara les conduit dans l'Yenissei. Du Yenissei, on les fait passer sur l'Oby, et de l'Oby sur le Tobol; ensuite on leur fait faire par terre un trajet de 400 verstes, pour les conduire à Tschoussowaya. De-là on les embarque sur la Kama, puis sur le Volga, puis sur le canal de Wischenei-Wolodzok, sur le Wolkof, sur le lac Ladoga, et sur la Neva, qui les conduit à Pétersbourg: elles font en partie l'inverse de la route que suivent les marchandises qu'on transporte de Pétersbourg à Kiachta.

Un si long transport paroît d'autant plus surprenant, que ces productions, qui viennent du voisinage de l'Océan septentrional, ne restent que quelques semaines à Pétersbourg, après quoi on leur fait faire un second voyage, plus long que le premier, et souvent elles repartent des pays étrangers pour revenir à Pétersbourg sous une autre forme, et pour être ramenées par

une pénible navigation jusques dans les contrées qui les ont produites. Combien de faucilles ont fait cette route, avant d'armer la main des moissonneurs sibériens!

La province de Kasan, province très-fertile en fruits, fournit aussi à l'empire et à l'étranger une grande quantité de caviar; cette espèce de denrée n'est qu'une préparation des œufs de Belonga, de Citera, et d'Esturgeon, poissons de différentes grandeurs, qu'on pêche dans le Volga au printemps et dans l'automne, quand ils montent ou descendent ce fleuve.

Autrefois le gouvernement russe se réservoit le commerce exclusif du Caviar, ou plutôt en vendoit le privilège. Sous le règne de Pierre I, le privilège fut cédé pour 80,000 roubles. A présent ce commerce est libre.

Les suifs, autre branche importante du commerce de Russie, se transportent de Kasan, ainsi que de Kalumna et de Toula, petites villes du gouvernement de Moscow : mais la plus grande partie vient d'Orenbourg. Cette ville est limitrophe de

plusieurs peuples errans qui tiennent d'immenses troupeaux, dont ils négligent la chair, ne s'attachant qu'à leur peau, à leur queue et à leur graisse. Orenbourg est environné de halles, où se fondent les graisses dans de grandes chaudières, et où on les réduit en pâte. Les Baskirs, l'un de ces peuples pasteurs, profitent de la saison des neiges pour les transporter à Archangel et à Moscow, d'où les suifs passent à Pétersbourg.

Les Russes blanchissent le suif à chandelle, à la gelée. La manière de le verser dans les tonneaux constitue sa blancheur et sa beauté. Celui qu'on a versé après la fonte à plusieurs reprises et en petite quantité chaque fois, est plus pur et plus blanc que le suif qui a été versé tout d'une fois : ce dernier est jaunâtre, mais il n'en est que meilleur, parce qu'il a moins perdu de sa substance ; et lorsqu'on le refond dans les pays étrangers où il a été transporté, il fait des chandelles plus belles et plus blanches que le premier. Cette différence de qualité n'é-

chappe pas aux Anglais ni aux Hollandais, qui achètent toujours le jaunâtre de préférence. Mais dans beaucoup de pays, le préjugé de l'apparence l'emporte sur l'expérience et le témoignage des connoisseurs; il n'a pas encore été possible, par exemple, de persuader aux chandeliers de Paris, que l'usage ou l'emploi du suif jaunâtre forme des chandelles plus blanches et plus durables que celles du suif blanc.

La plus grande partie des échanges des marchandises européennes contre les fourrures de la Sibérie et les marchandises de la Chine, se font dans la ville d'Erbit, du gouvernement de Perm, où il se tient tous les ans une fameuse foire dans les mois de janvier et de février.

Une grande partie de ces objets est consommée à Pétersbourg, le reste passe dans les différentes parties de l'empire, où on les transporte presque toujours par terre, parce qu'il est très-long et très-coûteux de remonter les rivières. Les charriots, ou les traîneaux, dont on se sert

pour ce transport, sont ordinairement attelés d'un seul cheval, conduit par un mongik. Ils forment des caravanes depuis vingt-cinq jusqu'à cent voitures, et dans les longs voyages, trois de ces voitures sont quelquefois conduites par un seul homme.

Il se tient en différentes villes de l'empire des foires considérables, qui contribuent infiniment à faciliter les opérations du commerce et à lui donner de l'activité. La plus célèbre est celle de Makarief, ville et monastère du gouvernement de Nijei-Novogorod, où se rassemblent les marchands de toutes les parties de la Russie et de la Sibérie.

Parmi les villes de commerce les plus renommées, on compte Pétersbourg, Riga et Moscow. Cette dernière est le point central, où viennent se réunir tout les affaires du commerce intérieur de l'empire. Il y a un corps de marchands nombreux et opulent ; en 1764, il étoit composé de 9,682 têtes.

La plus grande partie des marchandises destinées pour les ports de mer y sont

transportées par eau. Le Volga, le roi des fleuves de la Russie, qui joint la Baltique avec la mer Caspienne, joue un rôle principal dans ces communications. La multitude de rivières considérables qui abondent dans tout l'empire favorise extrêmement le commerce intérieur, aussi bien que l'étranger.

Les Russes sont très-hardis dans le commerce, sur-tout pour les grandes entreprises qui ne sortent pas de leur pays, car, dès qu'il s'agit de longs trajets de mer, leur courage les abandonne : ils craignent cet élément. De long-temps encore, le russe ne sera au pair des autres nations de l'Europe pour la marine, ni pour le commerce.

Cependant, quel empire a plus de débouchés pour exporter ses productions ? La Russie est environnée de quatre mers, sans compter celle du Kamtschatka, et traversée par une quantité prodigieuse de rivières que la nature semble avoir destinées à faire circuler l'abondance dans ses provinces, et à les rapprocher par la com-

munication. Pendant six à sept mois que dure l'hiver dans ces climats, le traînage supplée à la navigation, et facilite aux marchandises un transport commode, rapide et peu dispendieux. Ces avantages en supposent d'autres plus importans, et sans lesquels ils perdroient une grande partie de leur prix, je veux dire la fertilité et les productions du sol. De ce côté, la Russie n'a rien à desirer: chacune de ses provinces lui en fournit d'une espèce différente, et presque toutes dans une quantité surabondante à ses besoins, sans que cependant la nature y soit aussi libérale qu'elle pourroit le devenir par une culture plus générale et mieux entendue.

La Sibérie a ses mines, ses pelleteries communes, ses fourures de prix, ses sapins et une quantité immense de bois de chauffage; Archangel ses goudrons, sa colle de poisson, ses suifs, ses bestiaux; Kasan son caviar, ses cuirs, sa cire, son miel, ses fruits, ses bois de construction; Astrakhan ses moutons et ses fruits délicieux; les gouvernemens de

Moscow, de la petite Russie, de Belgorod, de NéjéiGorod, de Livonie, des blés, du tabac, du chanvre, du lin, etc. L'Ukraine, sur-tout, par sa fertilité et par la température de son ciel, peut être regardée comme le grenier de l'empire: en un mot, la Russie trouve dans son sein tout ce qui peut être nécessaire ou utile à la vie de ses habitans. Indépendamment de ces ressources, elle pêche dans ses fleuves plus de poissons et d'aussi excellens qu'en aucune autre partie de la terre; elle possède du bétail et une grande quantité de chevaux, qui, quoique petits, sont les plus vigoureux et les meilleurs que l'on connoisse: que de richesses, que de ressources, si la bienfaisante nature étoit secondée par les propriétaires! Si les lois de la liberté animoient ou créoient l'industrie dans ces immenses contrées! Si le bonheur y multiplioit les hommes qui manquent à l'agriculture!

Dans tous les états commerçans, gouvernés par des principes modérés et raisonnables, le commerce intérieur est l'aliment

du commerce extérieur, et la mesure des richesses nationales. Plus l'agriculture et les arts utiles sont en vigueur, plus les consommations et les objets de commerce s'accroissent et s'étendent, et plus aussi on a du superflu à fournir à l'étranger; alors l'excédent de ce qu'une nation peut donner à une autre, devient le thermomètre de ce qu'elle peut recevoir d'elle. Cette liaison intime des deux commerces, qui se prêtent des forces mutuelles, est la cause infaillible de sa prospérité; elle porte l'industrie au plus haut point d'activité, et par une suite nécessaire elle multiplie les hommes et les substances qui les nourrissent, en faisant naître les objets auxquels l'industrie peut être employée.

Mais malgré l'abondance des productions de la Russie, et la facilité de les faire circuler, le commerce intérieur y est très-peu florissant. Trois causes puissantes s'y opposent: le défaut de consommation, le défaut d'industrie et celui de population.

Comment le peuple Russe auroit-il l'industrie dont il est capable, dans un Gou-

vernement qui brise les ressorts de l'ame, et qui étouffe les germes de l'émulation? Pourquoi seroit-il industrieux? tout ce qu'il peut acquérir n'appartient-il pas à son maître? Les terres de Russie manquent de bras pour les cultiver, parce que la servitude dévore les hommes; et qu'elle repousse du cœur de tout être sensible le desir de se perpétuer dans une race d'infortunés.

Une autre cause du foible commerce intérieur de l'empire, c'est que ses provinces forment, pour ainsi dire, autant d'états séparés par des déserts ou par les mœurs et le caractère des habitans.

Les douanes y sont encore un obstacle au commerce, sur-tout à Pétersbourg; elles sont trop chères: l'expédition n'est pas assez prompte, et les commis pas assez surveillés. Les marchandises y restent souvent plusieurs semaines; les abus de tous les genres y sont portés plus loin que par-tout ailleurs. L'obligation de payer la moitié des droits en rixdalers de Hollande, les rend encore plus exhorbitans, parce qu'il faut acheter cette monnoie fort cher, à proportion du

taux du change. C'est par le change seul qu'on peut connoître l'accroissement du commerce : il ne suffit pas que le montant général en roubles soit au-dessus du montant de l'année précédente ; il faut que la quantité des marchandises exportées le soit aussi.

6°. *Manufactures et métiers.*

Les manufactures, en général, sont encore en Russie dans un état médiocre ; mais parmi elles, les établissemens impériaux se distinguent par leur grandeur et par la richesse, autant que par la perfection des ouvrages qu'on y fabrique : aussi peuvent-elles être comparées à tout ce que les autres pays offrent de plus beau dans le même genre.

La manufacture de Pétersbourg, dans laquelle on fabrique à-la-fois des tapisseries et des tapis, égale les fameuses manufactures des Gobelins et de la Savonnerie de Paris ; et comme à présent on n'y emploie d'autres ouvriers que ceux qui sont nés en Russie, elle est encore plus

remarquable. C'est véritablement dans les vastes atteliers de cet établissement qu'on peut le mieux juger des progrès que la nation Russe a faits dans les arts.

La manufacture de porcelaine n'est pas moins à distinguer. Elle occupe 400 ouvriers, excepté ceux qui ont le secret de la composition et les modeleurs, tous les autres sont également Russes. On y fait des ouvrages qui, pour le goût et la finesse, approchent de ceux qui sortent des manufactures étrangères.

Cette manufacture est entièrement aux frais du Gouvernement, auquel elle coûte annuellement 15,000 roubles pour les gages des ouvriers; mais en revanche le prix de la porcelaine est très-haut : cependant, en général on la croit fort cassante.

La manufacture de fayence de Pétersbourg n'a pu, jusqu'à présent, faire renoncer à la fayance Anglaise ; mais les poêles qu'on y fait sont élégans et rendent cet établissement d'une grande utilité. Presque toutes les maisons nouvellement bâties ont des poêles, et il s'en fait beaucoup de demandes pour les provinces.

Une manufacture d'ouvrages en bronze, qui fut établie lorsqu'on voulut construire l'église d'Isaac, travaille aujourd'hui pour la cour et les particuliers. Elle mérite beaucoup d'éloges par rapport au goût et à la propreté des ouvrages qu'elle fournit.

Ce qui est encore plus digne d'attention, c'est la belle machine établie à Petershof, pour tailler les pierres. Les scies, les polissoirs et tout ce qui sert à donner aux pierres la forme qu'on desire, est mû par l'eau, et le mécanisme est au-dessous du plancher. Cinquante ouvriers sont employés à la manœuvre. On y travaille des pierres étrangères, mais principalement toutes les espèces de pierre et de marbre qu'on trouve en Russie. On en fait des tables, des vases, des urnes, des colonnes et des ornemens de toute sorte de grandeur.

Il y a dans diverses provinces de la Russie, beaucoup d'autres manufactures impériales; mais il seroit trop long de les décrire ici.

Les manufactures particulières établies

A Pétersbourg, sont au nombre d'une centaine. On y prépare des cuirs et du tabac; on y fait du papier, de la bougie, des étoffes de soie, de laine, de coton, et des ouvrages d'or et d'argent. On y rafine du sucre; on y distille de l'eau-de-vie.

Il ne faut pas oublier la grande manufacture de verreries et de glaces, établie par le prince Potenkin. On y trouve tout ce qui peut servir, en ce genre, à l'utilité et à l'agrément; mais sur-tout des glaces d'une grandeur et d'une beauté supérieures à celles des célèbres manufactures de Paris et de Venise.

Une chose également digne de remarque, c'est que Pétersbourg a cinq fonderies de caractères, et une fabrique de montres et de pendules.

Presque tous les métiers utiles, et une partie de ceux qui servent au luxe, sont exercés dans cette capitale par des Allemands et par des Russes. Il y a aussi plusieurs ouvriers Suédois, quelques Français et quelques Anglais: ces derniers ont établi des brasseries.

Les Russes exercent presqu'exclusivement les métiers de maçon et de charpentiers. Indépendamment des maçons et des tailleurs de pierre, qui demeurent constamment à Pétersbourg, il en vient tous les ans plus de 6,000 qui, lorsque les travaux de l'été sont finis, s'en retournent dans leurs provinces. La plupart de ces ouvriers, et sur-tout les maçons, sont serfs.

Il est impossible de ne point admirer le talent d'imitation qui forme le trait le plus caractéristique de la nation Russe. Le paysan le plus grossier et le plus étranger à toute espèce d'art, parvient rapidement à exécuter des ouvrages de maçonnerie extrêmement délicats. Les charpentiers sont aussi très-adroits: ils se servent d'une simple hache; elle leur tient lieu de marteau, de scie, de rabot et de ciseau. Avec ce seul outil, ils construisent des maisons, font des tables, des chaises, des charriots, en un mot, toutes les choses les plus nécessaires, qu'on peut faire avec le bois.

Les Russes sont aussi les seuls potiers,

tuiliers, bouchers et jardiniers de leur pays. Ils ont, en jardinage, tout ce que le sol et le climat permettent de cultiver. Comme le plus grand avantage des jardiniers est d'avoir des primeurs et des choses extraordinaires pour la saison, ils ne négligent rien pour y parvenir: aussi n'est-il peut-être point de lieu sous la même latitude, où l'on ait des légumes aussi précoces qu'à Pétersbourg. La plupart de ceux qui y font ce genre de commerce sont des paysans de Rostoff et des environs, qui, après avoir gagné beaucoup d'argent, retournent dans leur pays et y portent le fruit de leur industrie.

Excepté le petit nombre de métiers dont on vient de faire mention, tous les autres sont exercés à Pétersbourg par autant d'Allemands que de Russes, et quelquefois les premiers sont plus nombreux que les autres; c'est sur-tout ce qui a lieu pour les métiers qui dépendent de la mode, parce que le préjugé à cet égard est en faveur des étrangers. Ces sortes de gens s'élèvent au-

dessus de leur état ; ils se regardent non comme des ouvriers, mais comme des artistes, et ils se font moins payer leur travail que la mode qui les met en réputation. Ils entretiennent souvent maison en ville et à la campagne ; ils ont équipage, et leurs femmes portent beaucoup de diamans ; ils ont même chez eux des concerts et des fêtes chaque semaine ; et quand ils donnent à dîner, ils dépensent aisément 100 à 150 roubles en bonne chère.

A Pétersbourg, le métier de forgeron est un des plus lucratifs, parce que ceux qui l'exercent emploient aux gros ouvrages des paysans, qui, en sortant de leurs provinces, ne gagnent que très-peu de gages. La plupart de ces forgerons sont Allemands. Le travail du maître consiste à surveiller ses ouvriers, à régler ce qu'ils doivent faire dans la journée, à prendre les ordres de ceux qui l'emploient, et à recevoir son paiement : à midi, il a une table bien fournie, et le soir, il passe agréablement son temps dans quelqu'un

des nombreux clubs répandus dans la ville.

La plupart des articles de luxe se font à Pétersbourg en si grande quantité et avec tant de perfection, qu'il est inutile d'en exporter de l'étranger, du moins pour la consommation de la ville même. Les principaux de ces articles sont ceux qu'on fait en métaux précieux : on compte dans la résidence 183 orfèvres, dont 44 sont Russes et 139 étrangers; en outre, il y a plusieurs doreurs et argenteurs. Quand on compare le nombre de ces ouvriers avec ceux qui exercent des métiers utiles et indispensables, on trouve qu'il y a entre eux une énorme disproportion. Le faste de la cour et le luxe des grands et des riches, ont rendu si commun dans cette capitale le goût des superfluités, qu'on y trouve les choses les plus rares.

Quoique les brodeuses en or et en argent ne forment pas un corps particulier à Pétersbourg, elles y sont cependant en assez grand nombre : leurs ouvrages sont si bien travaillés, et d'un goût si parfait,

que les marchands les vendent souvent comme s'ils les tiroient de France ou d'Angleterre. Peut-être n'est-il pas inutile de remarquer qu'à Pétersbourg on ne peut porter ni faux galons, ni fausse broderie, même sur le théâtre.

Après les brodeuses, on peut placer les marchandes de modes, qui, pour la plupart, sont étrangères, et qui, à Pétersbourg comme à Londres et à Paris, ont souvent plus d'un talent agréable et lucratif. Leur nombre s'accroît chaque jour, et, chose surprenante ! plus elles se multiplient, plus elles semblent prospérer. Ce qu'elles font est d'un très-bon goût, mais elles le vendent excessivement cher. Aussi, celles qui savent travailler sont sûres de faire fortune. Lorsqu'elles ont rempli leur but, elles retournent ordinairement dans leur pays natal.

Les Russes ont réussi à faire eux-mêmes la plus grande partie des choses qu'il faut pour une voiture : ils font supérieurement le vernis; leurs carrosses sont d'une forme très à la mode et très-élégante ; mais ils

passent pour durer moins que les carrosses anglais, et même moins que ceux que font les ouvriers Allemands. Ceci peut s'appliquer à tous les ouvrages des Russes; ils paroissent sans défaut; mais ils ne valent pas ceux qu'on fait ailleurs: on peut dire, pour l'excuse de leurs ouvriers, qu'ils ont à combattre un obstacle qui les empêche d'employer le temps, le travail et la dépense nécessaires pour perfectionner leurs ouvrages, et qui, tant qu'il existera, ne pourra qu'arrêter les progrès de l'industrie nationale: cet obstacle est le préjugé qu'on a en faveur des manufactures anglaises, préjugé qui, dans les autres pays règne plus ou moins, mais nulle part aussi exclusivement qu'à Pétersbourg.

A Pétersbourg, les Allemands et les Russes exercent concurremment la menuiserie; mais quant à l'ébénisterie, dans laquelle on paie bien plus le talent de l'ouvrier que les matières qu'il emploie, elle n'est pratiquée que par des étrangers, parmi lesquels les Allemands se distinguent par leur habileté: les ouvriers de

cette nation font souvent des chefs-d'œuvres dans lesquels brillent le génie et le goût, et qu'ils vendent aisément dans la résidence d'une cour où l'on aime beaucoup le luxe et la magnificence.

On conserve à l'académie des sciences de Pétersbourg un monument de l'industrie allemande, particulièrement digne d'être cité; c'est le modèle d'un pont, d'après le plan du conseiller *Gerhard*. Ce pont qui, s'il étoit possible de l'exécuter en grand, seroit de la plus imposante architecture, consiste en 11 arches, un pont levis pour laisser passer les vaisseaux, des trottoirs élevés et des endroits pour débarquer. Le modèle est de la plus grande beauté; son auteur reçut de Catherine II une récompense de 4,000 roubles, et ne travailla plus que pour la cour.

Ce sont ordinairement des marchands tenant boutique, qui font tout le commerce intérieur, et le principal transport par terre de ces marchandises se fait par caravanes; il est très-important, parce qu'il occupe beaucoup de bras, fournit la subsistance à

beaucoup de monde, procure la vente d'une grande quantité de productions de la nature et des arts, conserve le numéraire dans le pays et le fait circuler promptement.

Les petits marchands commercent de place en place; c'est pourquoi, dans toute les occasions, ils font circuler promptement et fréquemment leur argent. Leur frugalité, et l'hospitalité qu'exercent partout les paysans, diminuent beaucoup les frais de leurs grands voyages. Il arrive fréquemment qu'un commerce qui paroît insignifiant, soutient et enrichit même un grand nombre de familles.

Le commerce étoit borné autrefois aux foires annuelles: les négocians s'y rendoient avec leurs marchandises; ils les vendoient ou les échangeoient contre celles du pays. Depuis long-tems chaque cité, chaque ville, chaque bourg et plusieurs grands villages, a ses marchés réguliers: tous conservent en même-temps leurs foires annuelles.

Les lieux où se tiennent les marchés, sont, partout l'empire, construits sur le même plan: ils consistent dans un carré

de charpente ou de briques, divisé en boutiques, avec un portique sur le devant pour la commodité des marchands. Ce sont, fréquemment, de beaux et vastes édifices; les marchandises ne peuvent être vendues et échangées que là, et non dans les maisons particulières. Ces bâtimens sont ordinairement construits par le gouvernement ou par les magistrats du lieu.

Les foires annuelles d'Irbit en Sibérie, d'Ékatarinbourg, et sur-tout celle de Makarief sur le Volga, près de Nijé-Novogorod, peuvent le disputer aux foires les plus célèbres de l'Europe, pour la quantité de marchandises qui s'y vendent ou s'échangent.

Avant de quitter ce sujet, on ne sauroit se dispenser de parler d'un artiste Allemand qui s'est singulièrement distingué par ses industrieux ouvrages. Cet homme, nommé *Roentgen*, est né à Newied; il est de la secte des Moraves.

Les palais de l'Empereur et ceux de plusieurs Grands sont ornés de différens chefs-d'œuvres sortis de ses mains: on voit, sur-tout à l'hermitage, beaucoup

de meubles, et même de pendules de son invention : ces ouvrages sont faits de divers bois que l'artiste, par une préparation particulière, a extrêmement durcis et rendu propres à durer long-temps ; il a sçu en même-temps leur donner un poli tel, qu'on n'a pas besoin de les frotter pour les conserver.

La manière dont ces ouvrages sont exécutés est non moins admirable que leur invention : on n'y distingue pas le moindre assemblage ; on croiroit qu'ils ont été fondus d'un seul jet. Quelques-uns sont garnis en bronze, d'un travail élégant, et supérieurement dorés ; d'autres ont des bas-reliefs, ornés de pierres précieuses et d'antiques. Le plus parfait, peut-être, de ces chefs-d'œuvres, est un pupitre, dont Catherine II a fait présent au muséum de l'académie des sciences de Pétersbourg ; le génie de l'artiste a déployé dans cet ouvrage toute son invention et sa fécondité : en l'ouvrant, on voit sur le devant un grouppe en bronze superbement doré, qui, dès qu'on presse légèrement un res-

sort, disparoit, et se trouve remplacé par une superbe écritoire, dans laquelle sont incrustées des pierres précieuses : l'espace qui se trouve au-dessus de l'écritoire, est destiné à renfermer des papiers de conséquence, ou de l'argent : la main téméraire qui voudroit se porter en cet endroit, se trahiroit bientôt elle-même, car il suffit d'y toucher pour faire entendre la musique douce et plaintive d'une orgue cachée au-dessous du pupitre. Il y a plusieurs tiroirs à secret, disposés pour recevoir les diverses choses dont on a besoin pour écrire. Si l'on veut changer la table à écrire en pupitre pour lire, il y a en haut une planche qui sort, et à l'instant, le pupitre s'arrange de la manière la plus commode. Mais il faut voir ce bureau, pour avoir une juste idée de son mécanisme et de ses ornemens extérieurs ; il est trop difficile de les décrire. L'artiste n'en demandoit que 20,000 roubles ; mais Catherine II crut que ce prix suffisoit à peine pour payer le travail, et elle y ajouta généreusement un présent de 5,000 roubles en récompense de l'invention.

7°. *Commerce des fourrures.*

Le commerce qui a pour objet les fourrures, étant le plus important pour le trafic à l'étranger, nous en ferons un article à part. Peut-être ne sera-t-on pas fâché de trouver ici un apperçu des diverses pelleteries que fournissent non-seulement les forêts de la Sibérie, mais les îles russes de l'archipel du nord, et quelques autres parties de l'Empire.

Les principaux marchés de pelleteries se tiennent à Orenbourg et à Archangel; de ces villes on les exporte, pour la Chine, à Krachta et à Zourou-Khaïtan; pour la Turquie à Tagaurok et à Kerson; pour la Perse à Astrakhan; pour l'Europe à Pétersbourg et à Moscow.

Les Bulgares apportent à Orenbourg des castors et des loutres; les Kirghis des loups, des renards, des chats sauvages, des agneaux morts-nés; les caravanes d'Asie la pelleterie grise, des agneaux gris et noirs, des tigres et des chats-tigrés. Après Orenbourg, le meilleur entrepôt de ce côté-là, est la

ville d'Irbit : le commerce de cette ville a beaucoup gagné depuis 1763, époque de la suppression des droits de douane inférieure ; des endroits les plus éloignés de la Sibérie, on y apporte des martres, des zibelines, des hermines, de la pelleterie grise, des renards, des loups, des loutres, des castors, des gloutons, des élans et des rennes.

Voici la nomenclature des diverses espèces de pelleteries, avec leurs prix.

1°. *Ours :* les ours noirs viennent du nord de Berezoff, et les ours blancs des caps les plus septentrionaux de l'océan ; les plus gros viennent du côté d'Yenisséisk. Une peau d'ours, noir ou blanc, vaut à Orenbourg depuis 3 jusqu'à 8 roubles ; une peau d'ours gris, depuis un rouble jusqu'à 3 ; à Kcachta, depuis 2 roubles jusqu'à 4.

2°. *Castors :* les noirs sont les meilleurs et les plus beaux. Les déserts inhabités du Canada et de la Sibérie, sont les seules régions où les castors soient nombreux aujourd'hui ; et là même, ils se réunissent

aux environs des rivières solitaires et non fréquentées : par conséquent, on les trouve le plus souvent isolés sur les rives boisées. L'utilité de cet animal aiguillonne l'esprit persécuteur de l'homme, des embûches duquel il n'est jamais à l'abri, même dans les retraites les plus cachées. Les castors sont peut-être le seul exemple qui subsiste, dit le plus savant naturaliste de notre siècle, de cette espèce d'intelligence des brutes, qui, quoique infiniment inférieure par son principe à celle de l'homme, suppose cependant des projets communs et des vues relatives ; projets qui ayant pour base la société, et pour objet une digue à construire, une bourgade à élever, une espèce de république à fonder, supposent aussi une manière de s'entendre et d'agir de concert. A Orenbourg, les grands castors se vendent un rouble 50 kopecks pièce, et les petits un rouble.

3o. *Rats civettes*, ou *musqués :* on les trouve dans les lacs, le long du Volga. Cette pelleterie sert à faire des bordures ;

on l'emploie aussi pour feutre ; le prix en est, à Orenbourg, à 20 kopecks la pièce, et à Kiachta, depuis 28 jusqu'à 34 kopecks.

4°. *Ecureuils gris :* les plus beaux viennent des environs de Samais et de Stawropold. En 1786, on en a exporté d'Archangel 66,990 peaux, et 116,766 de Pétersbourg. A Archangel, 1000 peaux d'écureil coûtent de 90 à 100 roubles ; à Pétersbourg, le paquet de 100 peaux vaut deux roubles.

5°. *Loutres :* les plus belles et les plus précieuses sont celles du Kamtchatka et des îles Aleoutes : à Pétersbourg, la peau d'une demi aune de long sur une demi aune de large, première qualité, vaut 150 roubles ; seconde qualité, 50 ; troisième qualité, 25 roubles. Les loutres des rivières sont moins chères ; on les paie, à Kiachta, depuis deux jusqu'à 11 roubles la pièce.

6°. *Renards :* on en compte en Russie quatre espèces distinctes ; le renard commun comprend le rouge, le fauve, le rayé de noir, et ceux qui sont entiè-

rement blancs, les plus rares et les plus chers. Tous ces renards sont achetés pour le compte de la cour de Pétersbourg, et il est défendu aux marchands d'en faire le commerce. Ceux qui y passent viennent des îles des Renards, et sont apportés par les Kirghis à Orenbourg, d'où les négocians russes les envoient en Pologne et en Turquie. Le renard noir qui est à présent le plus estimé dans le commerce, ne se trouve que dans la Sibérie orientale et le Kamtschatka. Les renards noirs, en général, ne sont pas communs; leur valeur dans le commerce est telle qu'une seule peau coûte quelquefois de 100 à 500 roubles, et même jusqu'à 1000. Ces animaux sont naturellement l'objet auquel s'attachent de préférence les chasseurs, puisque fréquemment une seule peau suffit pour acquitter le tribut de tout un village. Le soin avec lequel ils élèvent les jeunes renards qu'ils peuvent attraper, est poussé à un tel point, que les femmes des Ostiaks les nourrissent de leur lait. En été, lorsqu'ils trouvent de jeunes renards de cette espèce, ils les nourrissent

bien d'abord ; mais quelque temps avant de les tuer, ils leur cassent une patte, afin qu'ils mangent moins, parce que la peau des renards maigres est meilleure. A Pétersbourg, un renard noir de seconde qualité vaut 80 roubles ; de troisième qualité, 15 roubles.

7°. *Lièvres* gris et blancs : En 1786, on en a exporté d'Archangel 37,713 peaux, et de Pétersbourg, 279,822. A Archangel, 1,000 peaux de blancs coûtent de 140 à 150 roubles, et 1,000 peaux de gris 38 roubles.

8°. *Hermines :* les meilleures se trouvent dans le gouvernement de Kazan. En 1786, on en a exporté d'Archangel 2,800 peaux, et de Pétersbourg, 1,480. A Pétersbourg, une hermine préparée, de la meilleure espèce, coûte 13 roubles, et non préparée, 8. Les autres valent 6 roubles.

9°. *Putois :* les plus beaux sont de la Sibérie. La pièce se paye à Kiackta 11 à 15 kopecks ; la queue 2 à 3 kopecks.

10°. *Lapins gris, blancs* et *noirs :* A Pétersbourg, les noirs de la première qua-

lité valent 8 roubles le paquet de 100 pièces, les gris 5, et les blancs 6 roubles.

11°. *Peaux d'agneaux :* la plupart de ces peaux viennent de Semara dans le gouvernement d'Oufa, où les tatares les apportent pendant l'hiver. Voici la classification de ces peaux ; 1°. de Russie, noires ou blanches ; 2°. de Circassie, noires ; 3°. d'Ukraine, du plus beau noir ; 4°. des Kalmouks, blanches mélangées brunes ; 5°. des Boukhares, grises et noires frisées ; 6°. de Perse, grises. — Les Kerghis apportent à Orenbourg un grand nombre de peaux d'agneaux non nés. A Pétersbourg, les peaux noires de Russie valent 10 roubles les 100 pièces, et les plus fines 7 roubles la fourrure, pour un surtout ou une touloupe.

12°. *Lynx :* il s'en trouve beaucoup dans le gouvernement de Berezoff. A Orenbourg, ceux de la première qualité coûtent 4 roubles la pièce, et à Pétersbourg 12 roubles.

13°. *Chats cerviers :* on en trouve beaucoup aux environs du lac Oral et de la

rivière *Syr-daria ;* il y en a de blancs, de noirs, de gris, de jaunes et de tigrées. Les peaux noires de première qualité se vendent à Pétersbourg 85 roubles le paquet de mille pièces, et 35 roubles les grises, jaunes et tigrées.

14°. *Martres :* les martres de Russie ne se trouvent que dans les montagnes qui la séparent de la Sibérie. Les plus belles viennent du district habité par les Tatars Baschkirs dans le gouvernement de Kazan. A Orenbourg, elles coûtent 40 à 50 kopechks la pièce; la queue, 20 kopecks.

15°. *Tigres :* les marchands persans les portent à Orenbourg. La peau se vend à Kiachta 7 roubles.

16°. *Belettes :* ce sont des espèces de petites hermines. On les prend aux environs des grandes rivières. La belette rougeâtre se trouve dans les forêts de la Sibérie. A Pétersbourg, 100 peaux de belette préparées se vendent 15 à 18 roubles.

17°. *Loups :* ils viennent de la Bukarie, dans le gouvernement de Kazan. Les

plus beaux sont blancs, et pris aux environs du fleuve Yenissey. La plupart de ces peaux sont portées à Orenbourg. Le prix de la première qualité va à 600 roubles la fourrure; le prix de la seconde à 200.

18°. *Zibelines :* le plus estimé de tous les animaux recherchés pour leur peau, est la *zibeline*, à laquelle, d'un consentement genéral, toutes les nations de l'Europe et de l'Asie ont attaché un prix si grand et si déterminé, que sa peau sert encore d'étalon pour régler le tribut que payent à la couronne toutes les races de chasseurs Sibériens. Les plus belles zibelines viennent du gouvernement d'Irkoutsk, et quelquefois, mais rarement, il s'en trouve de jaunes, et encore plus rarement de blanches. Les zibelines du Kamtschatka sont les plus grosses de toutes; elles ont la peau épaisse et le poil long, mais ne sont pas très-noires; en conséquence la plupart vont en Chine, où l'on sait les colorer.

La *zibeline* devenant de plus en plus rare depuis long-temps, la couronne prend

en remplacement, des habitans de la Sibérie, des peaux de renards, de fouines, d'écureuils et de loutres. Le prix de la Zibeline varie généralement beaucoup. Il y a des peaux qui, en Sibérie, sur le lieu même, coûtent 50 roubles et davantage. Les plus grands amateurs de cette belle et délicate fourrure, sont les Chinois, les Perses et les Turcs. On prétend que c'est à Constantinople qu'il s'en consomme le plus.

Parmi les animaux dont nous venons de faire l'énumération, le *glouton* est remarquable par la beauté de sa peau. Ces animaux, sur le compte desquels des voyageurs crédules ont répandu tant de faussetés et d'absurdités, se trouvent dans la Sibérie méridionale et septentrionale, principalement aux environs de l'Anadyr, où ils sont fameux pour l'ingénieux artifice qu'ils mettent en usage pour tuer les rennes. Du haut des arbres, ils guêtent ces innocentes créatures, et ont l'instinct de répandre de la mousse tout autour pour les amorcer. Dès qu'attirée par cet appât, la renne vient sous l'arbre,

le glouton s'élance sur son cou, s'y cramponne, lui arrache les yeux, et lui cause des douleurs si vives que, pour se débarrasser de son cruel ennemi, le pauvre animal va se frapper la tête contre les arbres, jusqu'à ce qu'il se soit tué. Le *glouton* ensevelit ensuite soigneusement sa proie en différens endroits, ne cédant jamais aux impulsions de son appétit vorace, ne se permettant pas même d'en goûter un morceau, avant d'avoir mis toute sa provision en sûreté, en la cachant dans la terre. Mais lorsqu'il est apprivoisé, il perd son naturel sauvage, et devient, par ses tours amusans, un divertissant compagnon de son maître.

L'importance de la chasse dont l'objet est d'obtenir des fourrures est prouvée, non-seulement par l'immense consommation qu'on en fait en Russie, mais aussi par les grandes demandes faites par l'étranger, demandes qui se renouvellent sans cesse. Dans un pays où la plupart des provinces peuvent calculer sur un hiver de six mois, se garantir du froid devient un objet de nécessité indispensable. Un

auteur instruit qui connoît à fond la richesse naturelle de la Russie, et l'industrie de ses habitans, a entrepris d'évaluer les produits dont la chasse des fourrures augmente annuellement le trésor national de cet empire. Il croit que le montant de toutes les peaux qu'on se procure de la sorte en un an, doit être estimé pour le moins à cinq millions de roubles. En 1793, il fut exporté des fourrures pour la valeur de 396,900 roubles, de tous les ports de mer, à l'exception de ceux de la mer Caspienne; mais l'exportation par terre n'est point comprise ici, et suivant la plus grande probabilité, on peut l'estimer beaucoup plus haut. Les états de la douane ne donnent qu'imparfaitement l'exportation des fourrures, qui, à raison de leur petit volume et de leur légèreté, sont très-facilement transportées par terre. On ne connoît pas le produit des fourrures envoyées en Allemagne, en Pologne, en Chine, en Perse, etc. mais probablement il excède de beaucoup celui de l'exportation par mer.

Indépendamment des animaux qui fournissent les fourrures dont on fait le commerce, les bêtes fauves et le gibier de toute espèce abondent dans les forêts et dans les plaines de la Russie. Parmi les animaux qui sont recherchés autant pour leur chair que pour leur peau, on distingue le chevreuil qui vague par troupeaux dans les environs de l'Irtichs, de l'Yenissei, et dans la Daourie. On le trouve également autour de la Samara, de la Soka, et dans les régions du Caucase. Le daim se voit fréquemment en Tauride; l'élan erre dans toute la Sibérie jusqu'au 65e. degré de latitude: il se trouve aussi en Russie même, auprès du lac Ladoga, et en Livonie.

On tue chaque année un grand nombre de ces animaux. La saison ordinaire de la chasse est aux environs du mois de mars. Vers cette époque, le soleil a fondu la surface de la neige, de manière à permettre au chasseur de suivre aisément son gibier, à l'aide des espèces de raquettes de bois dont il se sert pour marcher sur

la neige, tandis que ces animaux, dont le pied étroit perce au travers de cette croute, sont gênés et ralentis dans leur course. La peau du chevreuil se vend à très-bas prix, et comme elle est fort légère, et que l'eau coule aisément dessus, les paysans l'emploient fréquemment à couvrir leurs cabanes. Les Tatars payent une grande partie de leurs tributs en peaux d'élans et de grands cerfs. La couronne les accepte, pour l'usage de la cavalerie, à raison de 60 à 120 kopecks la pièce.

La renne se trouve en très-grand nombre dans les parties orientales et septentrionales de la Sibérie, mais rarement dans le nord de la Russie européenne. Les rennes ont coutume d'aller par troupeaux de dix à cent, et quelquefois même on en voit jusqu'à deux cents ensemble. Cet animal, extrêmement utile, est domestique chez beaucoup de nations des climats septentrionaux.

Le chamois et le pasan sont un objet de chasse pour les nations qui habitent les montagnes du Caucase, où ils abondent. Les

gazelles parcourent en troupes les plaines des environs du Don, du Volga, de l'Oural et l'Irtichs. Elles craignent les forêts : dès qu'on les chasse dans un bois, elles sont tellement effarées parmi les arbres, qu'elles ne peuvent faire cent pas en fuyant; mais se donnant la tête contre chaque arbre, elles tombent bientôt sans mouvement.

Le sanglier se trouve dans les plaines de la Samora et du Volga, en Daoure et aux environs de l'Oural et de l'Irtich. Ces animaux, qui ne vivent que de racines, de plantes marines, et d'herbes marécageuses, deviennent d'une grosseur si extraordinaire, qu'ils pèsent fréquemment 660 livres.

Les oiseaux sauvages sont également par-tout en grande abondance. Parmi les espèces les plus savoureuses et les plus communes, on compte les canards et les oies sauvages, les cignes, les bécasses, les outardes, les oiseaux de neige, les faisans, les perdrix. Les oiseaux de passage sont remarquables : ils viennent par troupes des climats du nord dans les contrés mé-

ridionales, où ils trouvent un agréable séjour et une abondance de nourriture sur les lacs innombrables qui y sont parsemés.

Les oiseaux aquatiques, et les différentes espèces de gallinacées sont en telle abondance, même dans les gouvernemens dépourvus de bêtes fauves, que c'est un mets très-ordinaire et peu coûteux. Dans le gouvernement de Pétersbourg, où les forêts sont déjà clair-semées, et la consommation prodigieuse à raison des besoins de la résidence, les perdrix, les faisans, les bécasses, les bécassines, les oiseaux de neige et les coqs de bruyères, sont le gibier dont on mange le plus communément; mais la plus grande partie de ces oiseaux viennent en hiver des forêts éloignées, et arrivent gelés dans les grandes villes, empaquetés dans de la neige, et préservés de la putréfaction par le froid. On les apporte souvent de plusieurs mille verstes de distance, et cependant leur prix est très-modéré.

Avant de terminer cet article, nous devons parler d'un oiseau dont la chasse est intéressante, tant par rapport à l'industrie

que pour le luxe qui en a fait un article de commerce important ; c'est l'*édredon* ou *canard à duvet*, qui habite sur les côtes de la mer Blanche et de la mer du Nord : cet oiseau fournit l'édredon si généralement estimé. Afin de l'obtenir il faut s'exposer aux plus grands dangers ; car ce canard fait ordinairement son nid dans les fentes des rochers escarpés, et dans des places inaccessibles ; et il ne s'éloigne jamais des îles ou des côtes de la mer. Chaque nid contient cinq ou six œufs ; soigneusement couverts de plumes, que ces oiseaux s'arrachent eux-mêmes de dessus l'estomac ; étant chassés d'un nid, ils en construisent un autre qu'ils remplissent d'un nouveau duvet ; et lorsque celui-ci devient la proie de leur avide persécuteur, ils en font encore un troisième et dernier, mieux garni de duvet qu'aucun des précédens.

Ce duvet et les espèces de plumes communes qu'on obtient des autres oiseaux, forment un article assez considérable d'exportation. La plus grande partie de l'édre-

don apporté au marché d'Archangel, vient de la nouvelle Zemble et du Spitzberg, où ceux qui vont à la pêche des animaux marins le récoltent en même-temps. Les plumes de hérons blancs, grandes et petites, font une partie des ornemens des dames de l'Europe, et servent également au théâtre à décorer les turbans turcs, etc.

Les mers de Russie, ainsi que ses lacs, ses fleuves et ses rivières, ont beaucoup d'excellens poissons, parmi lesquels on distingue le sterlet, qui est une espèce d'esturgeon, le soudak et le kossa, qui est le rouget de la mer Caspienne.

Il est des poissons dont on ne mange pas, mais qui sont pour le commerce un article avantageux. Les Russes pêchent dans les mers du nord des baleines et des veaux marins pour faire de l'huile. Ils prennent dans la mer Caspienne des chiens de mer, dont ils vendent les peaux aux Anglais et aux Hollandais, et dont la graisse leur sert à faire du savon.

La pêche fournit donc en Russie beaucoup d'occupation de différens genres,

et cependant elle n'est pas proportionnée au produit des eaux qui baignent cet empire. C'est en vain que la nature offre des trésors, s'il manque de bras pour les recueillir, ou si les préjugés et l'indolence réprimentl'industrie. Ces eaux qui par tout abondent, produisent une foule de poissons frais qu'on néglige, tandis que la Russie importe annuellement de l'étranger une quantité considérable de poissons salés; dépense inutile, puisqu'elle pourroit aisément y suppléer par ses propres productions.

Si l'on en croit le calcul d'un auteur instruit, la valeur totale du produit de la pêche peut être estimé pour tout l'empire à quinze millions de roubles par an. Sans garantir l'exactitude de cette estimation, nous pouvons admettre, avec beaucoup de probabilité, qu'elle n'est pas fort exagérée, si nous considérons l'étendue de cette branche d'industrie, la diversité des articles dont elle se compose, et la consommation que doit occasionner un prodigieux nombre de jeûnes, parmi trente-six millions d'habitans. Pour une grande partie des paysans

russes, le poisson est un objet de première nécessité, et la consommation en est, dans beaucoup d'endroits, plus considérable que celle de la viande. Celle-ci, tant par goût, que par une suite des rites de l'église, est peu recherchée de la nation en général, en comparaison des autres pays.

Commerce de Pétersbourg en particulier; manière dont il se fait dans cette ville.

Il seroit difficile de connoître l'état exact de la valeur, de la qualité et de la nature des marchandises exportées, sans les registres des douanes; mais le gouvernement russe leur donne une assez grande publicité pour que les curieux puissent en prendre des extraits. Dans l'espace de dix ans, c'est-à-dire depuis 1780 jusqu'à 1790, il a été exporté annuellement de Pétersbourg.

2,655,038 pouds de fer.
19,528 pouds de salpêtre.
2,498,950 pouds de chanvre.
792,932 pouds de lin.
2,907,876 archines de linge de table et et de toile blanche.

214,704 pièces de toile à voile et de pavillon.
106,763 pouds de cordage.
167,432 pouds d'huile de chenevis et de graine de lin.
192,328 pouds de graine de lin pour semence.
52,643 de tabac.
129 de rhubarbe.
105,136 de froment.
271,976 de seigle.
35,864 d'orge.
200,000 d'avoine.
1,456 mâts.
1,193,125 planches ordinaires.
85,647 grandes planches pour le bordage des vaisseaux.
7,487 pouds de résine.
9,720 de poix.
37,336 de goudron.
81,386 d'huile de baleine.
10,467 de cire.
943,618 de suif et de chandelle.
31,712 de potasse.
5,516 de colle de poisson.

8,958 pouds de caviar.
5,635 pouds de crin.
69,722 queues de cheval.
29,110 pouds de soies de cochon.
106,045 nattes.
292,016 peaux de chèvres.
144,876 pouds de semelles de souliers et d'autres cuirs.
621,327 fourrures.
9,982 langues de bœuf.
73,350 os de bœuf.

Cette liste, dans laquelle on n'a omis qu'un petit nombre d'articles de très-peu de conséquence, ne contient d'autres marchandises manufacturées que le linge de table, la toile blanche, la toile à voile, le cordage, la chandelle, la colle de poisson, le caviar, les pelleteries et les cuirs; encore quelques-uns de ces objets n'ont-ils reçu que la préparation nécessaire pour qu'on puisse les transporter et les conserver.

D'après une estimation faite, de 1774 à 1784, il se rend annuellement à Pétersbourg, par le canal de Ladoga,

2,861 grandes barques.
797 demi-barques.
508 vaisseaux à un mât.
1,113 chaloupes.
6,739 radeaux de bois de charpente.

Quelque considérable que soit la valeur des marchandises que Pétersbourg vend aux étrangers, le besoin qu'a la Russie d'objets manufacturés, et son luxe toujours croissant, font que la balance ne s'élève en sa faveur qu'à très-peu de chose; l'état des articles de commerce que Pétersbourg fournit annuellement à une partie de l'Empire, doit intéresser ceux qui aiment à s'occuper d'économie politique; d'après une estimation de dix années, c'est-à-dire, depuis 1780 jusqu'à 1790, on importe annuellement à Pétersbourg:

Pour 2,500,000 roubles de soieries.

2,000,000	de drap.
2,200,000	d'autres étoffes de laine.
534,000	d'étoffes de coton.
700,000	de colifichets.

10,000 douzaines de paires de bas de soie ou de coton.
2,000 montres.
Pour 50,000 roubles de clincailleries.
50,000 de miroirs.
43,000 de faïence anglaise.
250 chevaux anglais.
26,300 pouds de café.
372,000 de sucre.
5,000 de tabac.
Pour 101,500 roubles d'oranges et de citrons.
65,000 de fruits frais.
14,250 tonneaux de harengs.
Pour 20,000 roubles d'huile d'olive.
262,000 de porter et d'autre bière anglaise.
50,000 ancres d'eau-de vie de France.
4,000 pipes de vin de Champagne et de Bourgogne.
250,000 barriques d'autres vins.
Pour 12,000 roubles d'eaux minérales.
42,750 de papiers de différentes sortes.
50,150 de livres.
60,200 de gravures.

25,500 pouds d'alun.
3,830 d'indigo.
1,335 de cochenille.
Pour 54,600 roubles de verreries.
335,000 de faucilles.

J'ai déjà dit qu'on avoit tiré des registres de la douane les états des marchandises exportées et importées : pour juger de la confiance que méritent ces états, il est nécessaire de savoir que tous les vaisseaux étrangers qui arrivent à Cronstadt et à Pétersbourg, sont rigoureusement visités, et ensuite obligés de décharger à la douane. Les employés examinent les marchandises portées sur la facture, où les négocians sont tenus de spécifier, non-seulement la nature des marchandises, mais aussi les prix de celles dont les droits doivent être payés proportionnellement à leur valeur. Si, d'après cet examen, il paroît que quelques articles sont portés au-dessous de ce qu'ils valent, les employés de la douane ont le droit de les retenir, en payant le prix mentionné sur la facture, avec 20 pour 100 d'augmentation.

Il faut observer que les diamans, les livres, les instrumens, et quelques autres objets, entrent en Russie sans payer de droits, et que, bien que la valeur en soit très-considérable, on ne peut statuer rien de certain à cet égard.

D'après ce qu'on a vu plus haut, on est en état d'évaluer les marchandises exportées, et celles qui sont importées, pour établir la balance du commerce de Pétersbourg. Le calcul le plus probable, en examinant les états d'entrée et de sortie depuis 1780 jusqu'à 1790, donne, pour chaque année, le résultat suivant:

Exportation.....	13,261,942 roubles.
Importation.....	12,238,319
Profit.. ..	1,023,623 roubles.

Dans les trois dernières années, il est entré annuellement, en or et en argent monnoyé, 337,069 roubles.

Le montant du commerce de Pétersbourg, depuis 1780 jusqu'à 1790, s'éléve donc annuellement à 25,837,325 roubles.

La progression de ce commerce est étonnante, en voici l'apperçu :

	Importation.	*Exportation.*
En 1780. —	8,600,000 roubles.	10,900,000 roubles.
1785. —	10,000,000	13,400,000
1789. —	15,300,000	18,700,000

Si, d'après une estimation qui paroît assez juste, nous admettons que tout le commerce de l'Empire s'élève à 50,000,000 de roubles, il s'ensuivra que Pétersbourg en fait plus de la moitié. La ville la plus commerçante de la Russie, après la capitale, est Riga; le commerce de Riga doit être estimé à environ 6,000,000 de roubles; et l'on peut croire que si ce commerce est si inférieur au commerce de Pétersbourg, celui des autres villes l'est bien davantage.

Le commerce de Pétersbourg se fait par commission; les facteurs, presque tous étrangers, composent la classe la plus nombreuse et la plus estimable des négocians de cette ville: en 1790, on y comptoit 28 maisons de commerce anglaises, 7 allemandes, 2 suisses, 4 danoises, plusieurs prussiennes,

6 hollandaises, 4 françaises, 2 portugaises, une espagnole et une italienne ; il y avoit en outre 12 négocians, désignés sous le nom de bourgeois, 106 membres du premier corps de métiers, 46 marchands étrangers, et 17 appartenant à d'autres villes, dont plusieurs se font comprendre dans les corps de métiers qui ne sont pas proprement marchands.

Je vais donner une idée de la manière dont le commerce se fait à Pétersbourg : à une certaine époque, les marchands de l'Empire se rendent dans cette ville, où ils traitent avec les négocians commissionnaires pour les objets qu'ils ont à vendre ; en même-temps, ils reçoivent d'avance la moitié du prix de ces objets, et ils passent un contrat par lequel ils s'engagent à les délivrer le printemps ou l'été suivant, temps où les barques viennent à Pétersbourg par le canal Ladoga ; à l'arrivée des marchandises, leur qualité est examinée par des courtiers-jurés, qui vérifient si elle est conforme à ce qui est spécifié dans le contrat.

Les négocians vendent les articles d'importation à des marchands russes, ou bien ils les envoient vendre dans d'autres villes; dans l'un et l'autre cas, le Russe qui s'en charge, ne s'oblige à les payer que dans 6 ou 12 mois, et souvent plus tard.

Il s'ensuit que le marchand Russe est payé d'avance de ce qu'on exporte de chez lui, et qu'il achète à crédit ce qui y est importé. A l'abri des dangers de la mer, il reste aussi exempt des difficultés de la douane, de même que du soin de charger et de décharger les vaisseaux.

La visite des vaisseaux, le transport des marchandises dans les magasins du gouvernement, leur emballage, leur désemballage, leur déchargement, leur expédition, en un mot tous les embarras qui accompagnent le commerce dans une ville maritime, ont lieu principalement à Cronstadt, et dans le quartier de Pétersbourg qu'on appelle *Wassili-Ostroff:* là sont la bourse et la douane; et sur une petite île située entre Wassili-Ostroff et l'île de St.-Pétersbourg, on voit les grands magasins

pour le chanvre, et ceux où l'on dépose les richesses de plusieurs pays.

Il y a si peu de mouvement dans les autres quartiers de Pétersbourg, qu'un étranger qu'on y transporteroit tout-à-coup, ne pourroit jamais s'imaginer qu'il est dans la principale ville de commerce de l'empire Russe.

Les plus riches négocians de cette capitale ont leurs demeures et leurs comptoirs dans le plus beau quartier; leurs maisons, leurs portes d'entrée, leurs cours ne sont pas, comme à Hambourg, encombrées par des balles, des marchandises et des monceaux de bois. Là, excepté le comptoir, rien n'offre la moindre trace d'affaires mercantiles; chaque négociant a un de ses commis qui est particulièrement chargé des affaires de la douane, et ce commis est aidé par des hommes qu'on appelle des expéditeurs; le travail se fait par des portefaix qui appartiennent à un certain corps d'artisans.

Le négociant livre les marchandises importées au marchand Russe, qui les fait

passer, comme je l'ai déjà dit, dans l'intérieur de l'Empire, ou les vend sur les lieux, dans les magasins et dans les boutiques de détail.

Peut-être seroit-on fondé à affirmer qu'il n'est point de nation qui ait plus l'esprit de commerce et de trafic que les Russes : c'est l'occupation qu'ils préfèrent. Le plus simple particulier qui peut ramasser un peu d'argent, ce qui est aisé parce qu'ils vivent tous avec très-peu de chose, essaie de devenir marchand ; il commence par se mettre colporteur ; les petits profits qu'il fait en vendant des bagatelles dans les rues, et son extrême économie, le mettent bientôt en état de louer une boutique ; puis, en prêtant de petites sommes à gros intérêts, en profitant avec adresse des variations du change, et en détaillant de petits articles, il ne tarde pas à devenir un homme de conséquence. Alors, il achète et bâtit des maisons et des boutiques qu'il loue à d'autres, ou bien il les garnit de marchandises qu'il fait vendre par des gens à ses gages : une fois lancé

dans un grand commerce, il entreprend des fournitures pour le gouvernement, et fait de *grandes affaires.*

Les nombreux exemples de ces fortunes rapides sont presqu'incroyables. Il n'y a pas long-temps qu'il est mort à Pétersbourg un de ces marchands nommés *Yakouleff*, qui avoit commencé par vendre du poisson dans les rues, et étoit devenu possesseur de plusieurs millions de roubles.

Plusieurs, parmi les hommes qui s'enrichissent, sont des mongiks ou serfs, à qui leurs maîtres donnent la permission de pendre un état plus avantageux que celui de mener la charrue; ils travaillent dans les villes, et souvent ils apprennent quelque métier: il y en a qui, après avoir acquis beaucoup de bien, restent encore esclaves, et paient à leur maître une rétribution annuelle proportionnée à leurs moyens. Le comte *Scheremetoff*, le plus riche propriétaire de la Russie, a dans Pétersbourg beaucoup de ces mongiks, qui lui paient chacun, tous les ans, mille roubles et plus.

Souvent ces marchands, quoique deve-

nus très-opulens, portent l'habit national et la longue barbe, et on les voit, ainsi costumés, se promener dans des voitures élégantes.

Le commerce de Russie ne ressemble point à celui des autres états. Ailleurs, un négociant n'a besoin que de connoître ses facultés, les principes et le terme de ses opérations; la bonne-foi fait le reste. En Russie, il faut s'assurer de tout avant que de rien entreprendre; il faut juger les hommes et les productions; connoître le temps et la façon de contracter, l'usage des paiemens, les différens incidens, les routes de la fourberie; il faut être familiarisé avec les formalités de la justice, la pratique de la douane, l'esprit des tarifs plus encore qu'avec la lettre, les privilèges de la couronne, les défenses particulières d'entrée ou de sortie, toutes entraves dont le commerce est embarrassé; tout cela forme une étude si nécessaire, qu'on pourroit presque assurer que le négociant étranger doit faire en Russie un cours de politique et de morale expérimentale.

La navigation pour les ports de Russie n'est ouverte que pendant quatre mois de l'année, depuis la mi-mai jusqu'à la mi-septembre. Il faut avoir songé long-temps d'avance à rassembler les cargaisons de retour, sans quoi les vaisseaux se voient exposés à s'en retourner à vide, ou obligés d'hiverner en Russie. L'usage est de contracter en janvier et février, pour recevoir les livraisons quatre ou cinq mois après, ou même plus tard, selon les arrangemens de l'acheteur. Nous avons déjà dit que les marchands russes ont le droit exclusif de fournir les productions du pays. Ainsi ce sont eux qui s'engagent avec les étrangers, et qui vont faire les emplettes dans les provinces, pour les livrer au terme convenu. On est obligé de les payer comptant d'avance, à la passation du contrat, ou à celui de la livraison, ou moitié à l'un et à l'autre de ces termes.

Quant aux marchandises d'importation, c'est le contraire, mais toujours à l'avantage des nationaux. Le négociant étranger ne peut vendre en détail ses marchandises,

à moins qu'il n'achète le droit de bourgeoisie, qui ne le tente pas. Il les vend donc en gros aux marchands russes et à crédit : savoir, à un an, dix-huit mois, et quelquefois deux ans de terme. Cependant, malgré le désavantage qui paroît résulter de cette pratique pour les étrangers, ceux qui ont des fonds considérables trouvent le moyen de compenser ces avances et ces crédits, par la fixation du prix de leurs ventes et de leurs achats. Il n'y a de perte réelle que pour ceux qui ont un cercle d'affaires peu considérable. Tout négociant en Russie doit donc être pourvu de fonds suffisans. Les variations du change lui en font sentir encore l'utilité.

Toutes ces opérations étant concertées et conduites avec intelligence, il semble que le commerce devroit marcher d'un pas libre et ferme; mais il est souvent arrêté par des obstacles ruineux. Les douanes de Russie sont une source d'entraves pour le commerce, non-seulement par l'étendue des droits, par les vexations qu'ils entraînent, mais encore par les dif-

ficultés qu'on y fait naître, et par les formalités qu'on y exige. Ce sont autant de causes qui obstruent les canaux du commerce, arrêtent son activité et resserrent son étendue. Il faut essuyer, tant à l'entrée qu'à la sortie, des visites lentes et multipliées, des déclarations méthodiques, et de longs retards.

Les droits sont excessifs; ils n'ont aucune proportion avec les besoins de l'empire, ni avec la valeur et la qualité des différentes marchandises. En Turquie, à la Chine, chez les princes Tatars, les droits sur les marchandises sont modiques, les fausses déclarations n'emportent point la peine de confiscation: sans cela, comment le commerçant pourroit-il se garantir de l'oppression? En Russie, où les inconvéniens sont à-peu-près les mêmes, les marchandises sont confisquées; pour empêcher la fraude on favorise la délation. Le dénonciateur y est récompensé de la moitié de la marchandise confisquée; l'autre moitié appartient à la douane. Cette barriere, et tant d'autres de différens genres, qu'on

emploie sur les côtes et la frontière, ne sont pas capables d'arrêter la contrebande. Règle infaillible : *à des droits excessifs, fraudes excessives.* L'audace augmente avec l'espoir d'un gain plus considérable, et la violence de la peine ne fait que faciliter la route du crime. Les commis de la douane sont les premiers à trahir leur devoir. Aussi la contrebande y est-elle prodigieuse ; elle répand un esprit mercantile dans tous les métiers; valets, tailleur, perruquier, tout fraude, tout commerce. Comment un marchand pourroit-il y être honnête, et exercer sa profession avec succès? S'il acquitte les droits, ses marchandises deviennent plus chères, et il ne peut soutenir la concurrence du marchand frauduleux. Comment le gouvernement de Russie ne voit-il pas qu'en modérant les droits, il augmenteroit ses finances par la fidélité de la perception?

Outre l'énormité des droits, les négocians étrangers, à l'exception des anglais, sont assujétis à la loi rigoureuse de les payer en monnoie étrangère, et ils l'a-

chètent à un taux plus haut que la douane ne la prend. Ils font donc sur cet objet une perte, dont l'effet est de renchérir leurs marchandises. Un nouveau désavantage, c'est la nécessité où on les tient d'avoir des magasins à la douane, magasins appartenans à la couronne, qui sont un surcroît de frais et d'embarras.

On sait que les affaires de commerce demandent une instruction sommaire et une justice prompte. Ce sont des actions de chaque jour, et que chaque jour doit décider. Elles ne sont pas susceptibles de formalités. Aussi la jurisdiction consulaire de France est-elle une institution admirable. En Russie, les jugemens de commerce n'ont guères plus de faveur que ceux des affaires civiles ordinaires. Ils éprouvent la même lenteur, et ces retards occasionnent beaucoup de frais et de dépenses aux négocians.

Les négocians de Pétersbourg sont pour la plupart étrangers, anglais, français, hollandais, allemands, danois, suédois, italiens. Ils forment deux factoreries,

l'une composée d'anglais seulement, l'autre des négocians de toutes les autres nations, et principalement de hollandais et d'allemands. Ces factoreries sont des associations ou espèces de communautés, qui s'assemblent une fois l'année régulièrement, et plus souvent quand le besoin le demande : elles ont un président à leur tête ; ou des consuls, comme chefs des négocians de leur nation, président à leurs assemblées respectives. L'objet de l'établissement de ces factoreries est fondé sur la nécessité où l'on est de soutenir les droits du commerce auprès des tribunaux du gouvernement. Les moyens qu'il faut employer pour cela, étant de nature à coûter des frais, la factorerie s'impose les sommes nécessaires et les répartit sur ses membres : on les évalue ordinairement à un huitième pour cent sur le total des affaires.

SECTION QUATRIÈME.

GOUVERNEMENT ET ADMINISTRATION.

§. Ier.

Forme du Gouvernement propre à la Russie.

LA forme du Gouvernement en Russie étoit anciennement la même que dans tous les autres royaumes de l'Europe ; elle réunissoit tous les élémens du système féodal. Cette ressemblance étonnante de constitution et de lois, prouve démonstrativement que les nations qui renversèrent l'Empire Romain, et qui fondèrent ces royaumes, quoique partagées en différentes colonies et distinguées par des noms différens, étoient originairement le même peuple. Mais long-temps avant le commencement du quatorzième siècle, le système féodal avoit subi plusieurs changemens en Russie. Le principal étoit que le

souverain y avoit acquis une autorité illimitée. La forme de ce gouvernement est encore aujourd'hui une monarchie absolue. Il n'y a sans doute qu'un pouvoir unique qui puisse convenir à l'étendue d'un Empire aussi vaste; mais nous ne devons pas en conclure que le peuple en général, ou ses différentes classes en particulier, ne jouissent pas de droits fondés sur une coutume immémoriale, ou graduellement introduite.

Ce pouvoir illimité ne consiste pas dans la privation de la liberté naturelle des sujets, mais en ce que les pouvoirs inférieurs sont subordonnés au souverain et dans sa dépendance. Ainsi rien, dans l'Empire de Russie, ne peut s'opposer à l'émission d'un décret impérial; il n'existe ni diète, ni assemblée nationale, ni états de l'Empire, ni parlement, ni collège, ni aucun autre corps de ce genre, autorisé par le peuple, ou ayant par lui-même le droit de juger la conduite du souverain, ou de son ministre agissant d'après ses ordres, ni de contrôler en aucune manière ses oukazs avant d'être mis à exécution, ou de prendre

aucune part au pouvoir législatif et aux autres prérogatives du monarque. Il est vrai qu'aux termes d'une ordonnance de Pierre I, le sénat, ainsi que les autres collèges de l'Empire, peuvent, lors de la réception d'un oukaz dont ils croiroient que le sujet a été représenté sous un faux jour au monarque, en différer l'exécution, à la charge d'expliquer leurs motifs dans une remontrance. Mais si l'oukaz est sanctionné de nouveau, ils sont tenus de s'y conformer sans délai.

En vertu de son pouvoir illimité, le souverain, sans être assujéti à rendre aucun compte, ni à aucun contrôle quelconque, peut donner de nouvelles lois toutes les fois qu'il le juge convenable, ou changer celles qui existent, suivant les besoins de l'empire; il peut faire la guerre ou la paix, imposer des taxes, lever des recrues, accorder des privilèges et des exemptions, conférer des titres et des dignités, établir des droits impériaux ou les abroger, céder ou vendre ses domaines ou les accroître par des conquêtes, des négociations ou des acquêts.

Il existe en Russie des lois fondamentales rédigées par écrit. On doit remarquer principalement, parmi les plus modernes, les ordonnances pour l'administration des gouvernemens et les lettres de grace en faveur des nobles et des villes. Celles-ci ont donné une constitution nouvelle et extrêmement importante à tout l'empire, à plusieurs de ses principaux membres, ou de ses classes les plus distinguées. Elles ont été acceptées avec reconnoissance, et ratifiées par des députations solennelles : ces actes ont une plus grande validité que le simple consentement de la coopération du peuple.

Cependant, au centre d'un état absolu et sous l'autorité la plus illimitée du monarque, rien de plus libre, on peut même dire rien de plus républicain que la ville de Moscow. Les seigneurs, il est vrai, sont les seuls qui jouissent de cette liberté excessive qui leur donne les dehors des satrapes de l'Asie : le peuple ne participe point à leur prérogative. Mais ce n'est pas le pouvoir du souverain qu'il ne connoît

pas, qui l'écrase ; c'est le despotisme des nobles ; et voilà ce qui constitue le vice affreux de ce gouvernement. Si aujourd'hui le paysan Russe devenoit libre, tous seroient heureux dans ce vaste pays; la constitution de l'état resteroit pourtant la même.

Il est naturel que dans un pays où le peuple est accoutumé au joug, il change de maître sans s'en appercevoir ; et c'est ce qui rend les révolutions si faciles. 50,000 roubles distribuées au régiment des gardes, et une nuit, suffisent à un usurpateur pour devenir souverain du plus vaste empire du monde. La capitale donne l'exemple aux provinces : les provinces le suivent toujours. Les gouverneurs, éloignés les uns des autres, ignorant, par la distance où ils se trouvent, à quel point sont poussées les choses, n'osant tenter une résistance dont ils peuvent être les victimes, suivent l'impulsion de la capitale, aimant mieux se faire un mérite de la nécessité, et garder leurs emplois. Depuis Pierre I, les gardes ont placé sur le trône trois impératrices qui n'y étoient

point appelées. Remarquons encore que ces révolutions n'ont eu pour but que le changement du souverain, et jamais celui des lois ni de la constitution. Quelles précautions ne doit donc pas prendre celui qui occupe le trône, pour s'y maintenir contre des efforts qui, pour n'être pas toujours cachés, n'en sont pas moins redoutables? L'indolence et une foiblesse impardonnable perdirent Pierre III; c'est un exemple à ajouter à tant d'autres qui prouvent qu'un souverain doit, comme un soldat, savoir braver la mort dans l'occasion, ou qu'il est indigne de régner: la lâcheté a quelquefois sauvé la vie, mais elle a toujours déshonoré.

Sous le règne de Catherine II, et jusqu'à présent, l'administration générale de l'empire a été confiée à divers collèges ou tribunaux suprêmes, dont quelques-uns ont été créés par cette princesse, et les autres datent du temps de ses prédécesseurs. Voici quels sont ces tribunaux.

Suprêmes collèges impériaux.

Depuis la suppression de la dignité de patriarche par Pierre-le-Grand, les empereurs russes réunissent au pouvoir temporel, la puissance ecclésiastique; et c'est encore une des causes de cette vénération profonde des Russes pour leur souverain. Ils le regardent comme l'image de Dieu sur la terre, et quand il a parlé, ils obéissent aveuglément, parce que Dieu et le Tzar le veulent.

Quoiqu'on distingue deux colléges suprêmes, dans l'acception commune il n'y en a qu'un, savoir : le *sénat dirigeant.* Celui-ci adresse ses ordres à tous les autres collèges ou conseils; mais il n'en reçoit de personne, excepté du souverain. Il jouit, en réalité, d'une grande autorité et d'une haute considération. Cependant, à quelques égards, le *saint synode,* autre collège également suprême dont nous parlerons tout-à-l'heure, doit être considéré comme allant de pair avec le sénat, puisqu'il n'est su-

bordonné à aucun autre collège, et ne reçoit également d'ordres que du souverain seul.

Le *sénat dirigeant* fut créé par Pierre I, qui l'éleva au rang de cour suprême du premier collége de l'empire. En 1764, l'impératrice lui donna une forme nouvelle. Elle régla qu'il seroit désormais composé de six départemens, ayant chacun sa partie distincte. Quatre de ces départemens sont établis à Pétersbourg, et les deux autres à Moscow. Chacun d'eux publie ses ordres et les adresse aux cours inférieures. La nomination et le nombre des membres dépendent absolument du monarque. Comme il n'y a jamais de président ni de vice-président en titre, les membres siégent suivant l'ordre d'ancienneté ; ce sont toujours des hommes d'un rang élevé, des généraux distingués, des conseillers privés, des princes, des comtes, etc. Par différens édits, chaque gouverneur est, en vertu de sa charge, membre du sénat.

Ce collège impérial suprême peut donner des ordres à tous les autres collèges impériaux, et recevoir leurs rapports ; il publie les lois et les édits qu'il reçoit du monarque ; il est chargé de veiller à leur exécution. C'est enfin le tribunal en dernier ressort, car personne ne peut appeler de ses décrets, ni s'en plaindre. Quiconque est mécontent de sa sentence, n'a plus d'autre ressource que de présenter sa pétition au *cabinet*.

Les testamens et d'autres actes solennels, quoique d'un intérêt privé, peuvent être soumis à l'approbation du sénat ; s'ils sont approuvés, le sénat en devient dépositaire, et ils demeurent irrévocables. Ces formalités sont fréquemment mises en usage pour les mariages et dans certaines circonstances qui exigent des arrangemens fixes et invariables.

Un personnage très-important, on peut même dire le plus important du sénat, c'est le procureur-général : il peut s'opposer aux résolutions prises par chacun des départemens, empêcher leur exécution et convoquer l'assemblée de tout le sénat pour prononcer à cet égard.

Du sénat dépendent,

Le comptoir héraldique composé de trois membres ;

Les archives de l'empire ;

Le bureau du trésorier impérial, aujourd'hui le conseil des finances impériales ;

Le bureau du maître général des requêtes, qui a son substitut à Moscow ;

Le bureau de commission de l'arpentage et de la limitation des terres, chargé de terminer les difficultés relatives aux limites des propriétés territoriales ;

Le bureau de l'expédition secrète, qui n'est composé que d'un général-major civil et d'un secrétaire.

La maison qu'occupe le sénat est située au bord de la Neva, à côté de la statue de Pierre-le-Grand. Loin d'avoir rien de remarquable au-dehors, elle est au contraire de la plus grande simplicité. Il en est de même dans l'intérieur ; les portraits de Catherine II et celui de quelques-uns de ses prédécesseurs, en sont les plus beaux ornemens. Dans une des salles est le manuscrit original du code des lois de

cette impératrice, en trois volumes écrits de sa main en entier. Il est renfermé dans une espèce de temple en argent, fort beau.

Le *saint synode dirigeant* forme le second collège suprême, qui se trouve placé, comme nous l'avons déjà fait observer, sur la même ligne du pouvoir que le premier. Il a la jurisdiction absolue dans toutes les matières ecclésiatiques, sur les membres du clergé, sur les consistoires et sur les tribunaux ecclésiastiques répartis dans les provinces. Ce grand collége étoit composé, en 1789, d'un métropolitain, d'un archevêque, d'un évêque, d'un archimandrite, d'un protopope séculier, d'un secrétaire en chef, d'un exécuteur, trois secrétaires, d'un protocoliste, et d'un chirurgien major : les membres absens étoient un métropolitain, deux archevêques, un évêque.

Le comptoir du synode à Moscow, étoit composé, à cette époque, d'un métropolitain, d'un archiprêtre du clergé séculier, d'un procureur et d'un secrétaire.

Le conseil et le cabinet.

Tous les deux se rassemblent dans le palais, dépendent du souverain qui s'y trouve presque toujours, agissent sous ses yeux, reçoivent immédiatement ses ordres; ce sont en quelque sorte les lieux où tout est originairement soumis à sa décision, et d'où émanent ses décrets.

Le *cabinet*, auquel appartient le soin des affaires ou intérêts privés du souverain, ainsi que la réception des pétitions, est généralement composé de dix personnes. Il examine aussi les dépêches, arrête les comptes, prend connoissance du produit des mines. Quiconque n'est pas satisfait d'une décision du sénat, peut en appeler au cabinet, en lui présentant une pétition. Il tient, à cet égard, la place d'un tribunal suprême, dans lequel le souverain décide en personne.

Le *conseil*, appelé, suivant l'expression russe, le conseil de sa majesté impériale, est composé des principaux officiers et des personnages les plus marquans

de l'empire, nommément de feld maréchaux, de généraux en chef, de sénateurs, et de conseillers privés, à présent au nombre de quatorze; le quinzième remplit la charge de directeur de la chancellerie, et a sous lui un secrétaire. Catherine II le présidoit elle-même de son temps. Il embrasse différens départemens, sous le nom de *colléges*; savoir:

1. Le *collège des affaires étrangères*, qui a la direction des objets ministériels à l'extérieur, paye les appointemens des ministres auprès des cours étrangères, délivre les passeports. Il est placé le premire dans toutes les listes publiques. Le grand chancelier le préside; d'autres personnages éminens le composent avec lui. On compte dans le secrétariat de ce département vingt-six traducteurs, et plusieurs autres officiers de chancellerie.

2. Le *collège de la guerre*: ses membres sont les uns permanens, les autres amovibles. Les premiers sont le président, qui est toujours un feld-maréchal-général, le vice-président, poste occupé par un gé-

néral en chef, un lieutenant-général, et un ou plusieurs majors-généraux. Les membres amovibles sont également des officiers-généraux, mais choisis, à des époques fixes, parmi les divisions.

3. Le *collège de l'amirauté:* sous le règne de Catherine II, le grand-duc son fils, qui a régné quelque temps sous le nom de Paul I, avoit le titre de président de ce collège; mais il ne le présidoit pas. Il a pour membres le grand-amiral, un vice-président, des amiraux et des vices-amiraux. Les chantiers, les magasins sont sous sa direction, ainsi que la construction des vaisseaux. Il a l'inspection des forêts situées près des rivières navigables: mais, ainsi que le collège de la guerre, il ne fait que proposer, sans pouvoir arrêter les plans d'opérations.

4. Le *collège de justice:* les matières de loi de la Livonie, de l'Esthonie et de la Finlande, sont nommément dans ses attributions. Il prend aussi connoissance des affaires matrimoniales et consistoriales des membres des communions protestantes

de l'Ingrie ou gouvernement de Pétersbourg, et de Russie. Les catholiques romains sont depuis quelque temps exempts de sa jurisdiction. Il n'est donc plus aujourd'hui qu'un consistoire protestant.

5. Le *collège de commerce:* il est également établi à Pétersbourg. Il a un président, plusieurs membres, son procureur, son exécuteur, et quelques secrétaires.

6. Le *collège de médecine:* on y compte un directeur en chef, un président et plusieurs membres, parmi lesquels sont un docteur-général, différens docteurs et chirurgiens majors. La surintendance de tout ce qui appartient au département de la médecine lui est confiée; personne ne peut pratiquer cet art dans l'empire, sans avoir préalablement subi un examen pardevant lui. La surveillance des établissemens qui ont rapport à la santé en dépend: aucun remède particulier ne peut être exposé en vente, ni distribué sans sa permission.

Outre ces collèges, il existe beaucoup d'autres chancelleries ou commissions permanentes et départemens, qui tous ont

leurs affaires spéciales. En général, toutes les institutions importantes, presque chacun des grands édifices, les maisons d'éducation, les hôpitaux, etc. ont leurs bureaux particuliers.

Le témoignage de l'histoire fait foi que la Russie a toujours été un empire héréditaire, quoiqu'elle fournisse quelques exemples que le monarque a dû quelquefois la couronne à une élection. L'histoire du huitième siècle démontre que la couronne écheoit indistinctement à l'un et à l'autre sexe. Quelques auteurs ont avancé que la Russie a toujours été plus heureuse, et a toujours accru sa puissance et son autorité sous le gouvernement des femmes.

Nous voyons aussi que des souverains ont choisi et désigné leurs successeurs pendant leur vie. Cet ancien droit, exercé dès les premiers temps, reconnu par la nation, droit dont l'exercice importe souvent au bien de l'état, dérive, d'après la constitution même de l'empire, du pouvoir illimité qu'elle accorde au souverain, et en vertu duquel il paroît dépendre entièrement de

lui de nommer un de ses fils, une de ses filles, ou l'un des membres de la famille régnante.

Lors de la vacance du trône, l'héritier en prend possession comme dans les autres pays, sans qu'il soit besoin d'aucune invitation, acte d'hommage, etc. Cependant l'hommage est ordinairement rendu dans toutes les villes et les cités; un officier est chargé de le recevoir : cérémonie qui, dans les révolutions, a souvent été négligée. La solemnité du couronnement est aussi d'usage depuis plusieurs siècles. On la conserve également comme une cérémonie respectable. Considérée en elle-même, elle ne seroit pas nécessaire, puisque le souverain exerce auparavant qu'elle ait été remplie, la plénitude de son autorité; et en effet, il y a plusieurs exemples de cette espèce de sacre célébré long-temps après l'avènement au trône. Depuis l'introduction du christianisme en Russie, les souverains ont toujours professé la religion grecque et orthodoxe. En conséquence, les individus appelés au trône, ou qui entrent

dans la famille impériale, adoptent préalablement cette croyance, s'ils sont auparavant d'une autre confession. Quelques auteurs prétendent que cette ancienne coutume est une loi fondamentale de l'empire; nous pouvons bien imaginer au moins que la majorité de la nation, qui a toujours montré un fort attachement pour cette église, doit être de cette opinion.

Pierre I jugea à propos de prendre le titre d'empereur en 1721, sur la demande des grands de l'état; ce titre a toujours été porté depuis par les souverains. Le mot *imperator* a été adopté, en conséquence, dans la langue russe, et celui d'*imperatritza* pour désigner l'impératrice. Deux cours étrangères refusèrent d'abord de le reconnoître, et l'accordèrent ensuite. Il fut enfin convenu entre tous les potentats, de le donner au souverain de la Russie.

§. II.

Législation et Police.

AVANT le règne de Catherine II, il n'étoit aucun pays où la jurisprudence fût plus embrouillée et plus incertaine qu'en Russie. Le code informe d'Alexis Mikhaelowitz, fait pour servir de base à la législation, étoit, sinon abrogé, du moins contredit par les nombreux édits de ses successeurs, toujours dictés par l'intérêt ou le caprice du moment. Le sénat, les colléges, tous les tribunaux de l'empire, embarrassés par tant d'autorités et de lois contradictoires, éternisoient les affaires, ou les terminoient sans équité. A ce mal se joignoit un plus grand mal encore; celui de la vénalité des juges, joint à leur pouvoir sans bornes.

Catherine tenta de remédier à tous ces désordres; et ce ne fut pas sans quelque succès. Elle établit dans le sénat et dans les colléges divers départemens, qui n'ayant à s'occuper, chacun en particulier,

que d'un seul genre d'affaires, devoient nécessairement avoir une marche mieux réglée, plus prompte, et offrir moins de ressources à la chicane. Pour ôter ensuite aux juges tout prétexte d'excuser leur négligence ou leur prévarication, elle augmenta les émolumens de leurs places; moyen qui malheureusement n'est pas toujours suffisant, mais qui prouve que cette princesse connoissoit bien l'esprit de la nation qu'elle gouvernoit. En effet, si les magistrats eûssent eu quelque vertu, n'étoit-ce pas plutôt par le sentiment de la gloire, que par des récompenses pécuniaires, qu'on auroit dû les exciter à l'amour de la justice ? L'Impératrice employa donc le ressort qu'elle crut le plus puissant auprès d'eux; elle leur dit dans l'oukase qu'elle leur adressa : — « Le besoin a » pu jusqu'à présent vous donner du pen- » chant à l'intérêt ; mais aujourd'hui la » patrie paie elle-même vos travaux, et » ce qui pouvoit être auparavant pardon- » nable, va devenir criminel ».

Catherine fit plus que d'augmenter les

appointemens des juges, elle leur en assura la moitié pour le temps où l'âge et les infirmités les forceroient de quitter leurs emplois.

Ce premier travail achevé, elle s'occupa d'un nouveau code.

Toutes les provinces de la Russie, et même les nations barbares qui vivent dans les parties les plus reculées de ce vaste empire, eurent ordre d'envoyer des députés à Moscow, pour présenter leurs idées sur les lois qui leur étoient les plus propres. Catherine se rendit elle-même dans cette capitale. L'ouverture des états se fit avec une pompe extraordinaire. C'étoit un spectacle intéressant et nouveau, sans doute, que les députés de peuples nombreux, si différens par leurs mœurs, par leur costume, par leur langage; et ils durent être étonnés de se trouver appelés pour se donner en quelque sorte des lois, eux qui n'avaient jamais su qu'obéir aux volontés arbitraires d'un maître, que souvent ils ne connoissoient pas!

Catherine, qui vouloit laisser à cette

assemblée les apparences de la plus grande liberté, s'étoit fait ménager dans la salle une tribune d'où, sans être apperçue, elle pouvoit tout voir et tout entendre. On commença par lire les instructions traduites en langue russe, et dont l'original écrit en français, presque tout entier de la main de l'Impératrice, a été déposé, depuis, dans la bibliothèque de l'académie de Pétersbourg. Cet ouvrage est, à la vérité, tiré des écrits de Montesquieu et de quelques autres de nos philosophes; mais il est toujours glorieux pour Catherine d'avoir puisé dans de telles sources. Les applaudissemens en interrompirent souvent la lecture : on vantoit les lumières, la sagesse, l'humanité de la souveraine; la crainte et la flatterie eurent, cependant, plus de part aux éloges que l'admiration: on vouloit s'assurer la faveur de l'Impératrice, ou plutôt éviter la Sibérie. Les seuls députés des Samoyèdes osèrent parler librement. L'un d'entr'eux prit la parole, au nom de ses frères, et dit : « Nous sommes » simples et justes; nous faisons tranquil-

» lement paître nos rennes: nous n'avons » pas besoin d'un code nouveau; mais » faites pour les Russes nos voisins, et » pour les gouverneurs que vous nous en- » voyez, des lois qui arrêtent leurs bri- » gandages ».

Les nouvelles séances ne furent pas aussi tranquilles. On avoit parlé de donner la liberté aux paysans. Plusieurs milliers de ces opprimés se préparoient à soutenir, par la force, ce qu'ils attendoient de l'équité. La noblesse redoutoit une insurrection; elle redoutoit sur-tout la diminution de ses richesses, et quelques nobles osèrent avancer qu'ils poignarderoient le premier qui demanderoit l'affranchissement des serfs. Les contestations s'animoient et présageoient des suites funestes. L'Impératrice avoit donné aux députés une si grande autorité, qu'avec un peu d'adresse ils auroient été les maîtres de détrôner celle qui les avoit convoqués.

Quelques-uns laissèrent même apperce- voir qu'ils n'ignoroient pas tout ce qu'ils pouvoient; Catherine en frémit, et bientôt

les députés furent renvoyés dans leurs provinces.

Cependant, avant de dissoudre cette assemblée, on exigea qu'elle se signalât par quelque témoignage éclatant de reconnoissance. On voulut que si le bien qui avoit été destiné à la nation, se trouvoit perdu pour elle, il ne le fût pas au moins pour la souveraine qui en avoit conçu la noble idée. On décerna donc à cette princesse, par acclamation générale les titres de *Grande*, de *Sage*, de *Prudente* et de *Mère de la Patrie*. Mais quand on la supplia d'agréer ces titres, elle répondit avec une feinte modestie: « Que si elle se rendoit digne du premier, » ce seroit à la postérité à le lui donner; » que la sagesse et la prudence étoient » des dons du ciel, dont elle le remercioit chaque jour, sans oser s'en attribuer le mérite; qu'enfin le titre de mère » de la patrie, étoit le plus cher à ses » yeux, le seul qu'elle pût accepter, le titre » qu'elle regardoit comme la plus douce, » la plus glorieuse récompense de ses

» travaux et de ses sollicitudes pour un » peuple qu'elle chérissoit ».

Il n'est pas inutile d'observer que l'Impératrice fit présent à chaque député d'une médaille d'or, destinée à transmettre à la postérité le motif qui les avoit fait rassembler, et que la plupart de ces hommes grossiers vendirent presqu'aussitôt ces médailles aux orfévres.

Fière de l'ouvrage qui lui avoit valu les hommages de l'assemblée de Moscow, Catherine s'empressa d'en envoyer des exemplaires aux souverains dont elle ambitionnoit les suffrages. Ils la félicitèrent tous de son travail, et n'hésitèrent pas à l'assurer que ce seroit un éternel monument de sa gloire. Le roi de Prusse, qui savoit combien elle étoit sensible aux louanges, et qui les lui prodiguoit toujours avec non moins de délicatesse que de facilité, lui écrivit une longue lettre, dans laquelle il la plaçoit entre Solon et Lycurgue, et dans sa dépêche il disoit....: « L'histoire nous apprend que Semiramis » commanda des armées; la reine Elisa-

» beth d'Angleterre est comptée au nombre » des grands politiques; Marie-Thérèse » d'Autriche a montré beaucoup d'intré- » pidité, à son avènement au trône : mais » aucune femme n'avoit encore été légis- » latrice; cette gloire étoit réservée à » l'Impératrice de Russie, qui la mérite » bien ».

La législation russe ne peut être que très-embrouillée; cela vient de ce qu'elle a enfanté, indépendamment de trois codes différens, une innombrable multitude d'oukases particuliers, qui se contredisent sans s'abroger, et qui ont également force de loi. Les parties opposées peuvent toujours en citer quelqu'un en leur faveur, sans que le plus récent ait plus d'autorité que les autres; ce qui laisse aux juges la faculté de prononcer à leur gré.

En parlant de ces lois émanées d'un Gouvernement despotique, un homme d'esprit a dit : l'arbre sauvage ne peut porter que de mauvais fruits. En effet, le despote donne toujours l'empreinte de son pouvoir absolu aux lois mêmes par les-

quelles il semble vouloir le restreindre; toutes ne tendent qu'à prêter à ses caprices plus de force, en leur donnant en quelque sorte un caractère sacré.

Les lois dont la vie, l'honneur et la liberté dépendent en Russie, sont très-singulières.

Elles exemptent des peines corporelles tous les nobles, tous les hommes libres comme les nouveaux affranchis, et tous ceux qui jouissent du droit de bourgeoisie, pourvu, quant à ces derniers, qu'ils aient déclaré posséder un capital de 5,000 roubles.

Il semble que de telles lois doivent avoir les plus funestes conséquences; mais les oukases qui les contiennent ont toujours un article qui en prévient l'abus: cet article porte qu'un noble et un homme ayant droit de bourgeoisie, avec un capital de 5,000 roubles, pourront perdre la vie en vertu d'un jugement.

Toute affaire criminelle est successivement jugée par trois tribunaux différens, sans que l'accusé soit obligé d'appeler du jugement des deux premiers. Le jugement

qui condamne un noble à une peine afflictive ou infamante, ne peut être mis à exécution qu'après la sanction du sénat et la confirmation du souverain.

Les lois criminelles veulent encore en Russie, que le noble et le bourgeois soient jugés par leurs égaux. Les peines y sont rarement proportionnées aux délits; elles se bornent à trois espèces : les galères, le knout, et l'emprisonnement dans les prisons de correction. On condamne très-rarement à la mort.

Ceux à qui l'on donne le knout, sont dépouillés jusqu'à la ceinture, et couchés à plat ventre sur une espèce de poteau : non-seulement on les attache les pieds et les mains écartés, mais on leur passe la tête dans un carcan adapté au même poteau, et dans cet état ils reçoivent les coups de fouet appliqués par la main du bourreau. Le fouet est composé d'une forte ficelle de quatre pieds de long, au bout de laquelle est une lanière de cuir non tanné; lanière qu'on fait tremper dans du lait et sécher au soleil pour la rendre

plus tranchante. Quelquefois on reçoit cinquante coups de knout, et l'on survit à ce supplice ; quelquefois aussi quatre coups suffisent pour ôter la vie : cela dépend du bourreau, qui sait ouvrir à volonté les flancs de celui qu'il frappe. Il est plusieurs cas où ceux qui reçoivent le knout sont marqués au front avec un fer rouge ; dans d'autres on leur arrache les narines.

Dix ans suffisent en Russie pour prescrire la peine d'un délit : ce terme est bien court chez une nation où le coupable peut se cacher sans sortir du pays.

Les lois civiles y semblent, en général, dictées par un esprit plus éclairé, que les lois criminelles. Voici comment elles protégent les propriétés des nobles et des bourgeois qui possèdent un capital de 5,000 roubles.

Elles ordonnent qu'ils ne pourront être privés de leurs biens sans un jugement conforme aux lois ; et qu'en toute cause ils seront, comme en matière criminelle, jugés par leurs pairs. Elles leur permettent

de bâtir, d'acheter des maisons, des villages, d'établir des manufactures, d'améliorer leurs propriétés, de jouir et de disposer de leurs productions. Elles leur accordent la faculté de donner, léguer et constituer une dot, vendre, échanger, de la manière qu'ils voudront, les biens acquis par eux.

Quant aux biens patrimoniaux, la loi en ordonne et elle en fixe la disposition : ces biens passent aux héritiers légitimes.

Si ces lois étoient religieusement suivies, ceux qu'elles concernent n'auroient qu'à se féliciter de les avoir; mais l'autorité arbitraire, la prévarication et l'ignorance en arrêtent souvent l'exécution.

Catherine II a établi dans chaque gouvernement vingt-sept ou vingt-huit tribunaux, tandis que deux ou trois auroient suffi; car chaque gouvernement ne contenant que cent cinquante à deux cents mille familles, et les nobles et les gens libres ne faisant qu'un vingtième de la nation, il y a vingt-sept à vingt-huit tribunaux pour juger sept à huit mille familles. Il est vrai que

chacun de ces tribunaux n'est composé que de trois ou quatre juges; mais c'est encore un grand vice : il valoit mieux établir moins de tribunaux, et rassembler dans chacun des juges en plus grand nombre; on auroit, à-la-fois, eu plus de lumières et donné moins de facilité à la corruption.

Un autre vice, c'est que le tribunal qui rend la sentence définitive ne la fait pas mettre à exécution. Il la renvoie à un autre tribunal, que ce soin regarde uniquement; de sorte qu'un jugement, qu'il faut presque toujours acheter, ne s'exécute pas, à moins que le malheureux plaideur ne force à prix d'argent le tribunal exécuteur à remplir son devoir. Souvent, lorsqu'une des parties s'est épuisée pour l'obtenir, l'autre rend cette dépense inutile, en corrompant les juges d'exécution. Et voilà comment s'observent des lois qui semblent faites pour protéger la fortune, la vie, la liberté d'nne partie des citoyens ! Tout reste imparfait dans un gouvernement dont le principe est vicieux.

De toutes les institutions politiques, il n'en est pas de plus propre à assurer le repos des particuliers, qu'une bonne police. La prospérité d'un état, ses relations avec les puissances étrangères, même la liberté politique dont on jouit dans son sein, ont moins pour objet le bonheur individuel, que celui de l'ensemble de la nation. Mais les soins de la police ont directement rapport à tout ce qui nous intéresse comme membres de la société, comme époux, comme pères. Il est des pays où, quoique le gouvernement en impose peu au-dehors, et que la liberté politique soit gênée au-dedans, l'homme est heureux parce qu'il jouit de la sécurité et de la liberté civile, tandis que dans d'autres, où la puissance nationale est formidable, on remarque tout le contraire.

Mais, il faut l'avouer; la liberté civile n'est bonne qu'autant qu'elle est accompagnée de la liberté politique; autrement, la tranquillité qu'elle procure ressemble au repos des tombeaux.

Vers la fin de son régne, Catherine II

voulant fonder sur les lois la liberté civile de ses sujets, a établi dans chacun des gouvernemens de l'empire, un tribunal propre à épargner aux Russes beaucoup de crimes et de malheurs.

Ce tribunal, appelé *cour de conscience* ou d'*équité*, est composé d'un président et de six assesseurs, deux desquels sont élus tous les trois ans dans la classe des bourgeois, et deux dans celle des paysans. Ces assesseurs ne peuvent connoître que des causes des hommes de leur classe. La *cour de conscience* doit prononcer ses jugemens conformément aux lois; mais, comme elle est établie pour maintenir particulièrement la sûreté des individus, il lui est prescrit de ne jamais perdre de vue les principes d'une sage philantropie, le respect dû à l'homme, en général, et l'horreur de l'oppression, compagne de l'injustice. Elle ne doit point aggraver les torts des accusés, mais les discuter avec impartialité et les punir avec indulgence. Elle ne peut se mêler que des affaires qui lui sont renvoyées par le gouvernement, ou par

quelqu'autre cour de judicature, ou bien lorsqu'on lui adresse des plaintes.

La *cour de conscience* est spécialement établie pour juger ceux qui sont devenus coupables de quelque crime par un accident imprévu, ou par un concours de circonstances fortuites ; ceux qui sont punis trop sévèrement pour les fautes qu'ils ont commises ; ceux qui, trop jeunes encore, se sont étourdiment livrés au crime ; et enfin, ceux que l'impossibilité, l'ignorance et la stupidité accusent de sortilège.

Dans les causes civiles, ce tribunal est chargé d'applanir les difficultés élevées entre les plaideurs : ceux-ci s'en remettent à sa seule décision, ou bien lui joignent des arbitres qu'ils choisissent eux-mêmes. Si, après que la cause a été mûrement examinée, les arbitres ne peuvent pas s'accorder, il faut que la cour de conscience fasse comparoître les parties, et leur expose les moyens de conciliation qu'elle croit les plus justes. Si celles-ci les acceptent, elle dresse l'acte de leur accommodement, et y appose son sceau ;

si elles refusent de s'y soumettre, elle leur déclare qu'elle ne peut plus s'occuper de leur affaire, et qu'elles doivent avoir recours aux autres tribunaux.

Le plus grand avantage de la *cour de conscience*, et ce qui la rend en quelque sorte le tribunal le plus respectable de la Russie, c'est qu'elle est le *palladium* de la sûreté individuelle. Dès qu'on lui adresse une pétition par laquelle on lui expose qu'on a été mis en prison depuis plus de trois jours, sans savoir pour quel sujet et sans être interrogé, la *cour de conscience* est obligée de se faire amener aussitôt le prisonnier, à moins qu'il ne soit détenu pour outrage contre la personne du souverain, pour crime de trahison, pour meurtre ou pour vol, et il faut qu'avant de se séparer, elle soit informée des raisons qui l'ont fait arrêter, ou qui ont empêché qu'on ne l'interrogeât. Dans ces sortes de cas, l'ordre de la *cour de conscience* doit être exécuté sans perte de temps; s'il ne l'est pas dans les vingt-quatre heures, ou plus à proportion, à raison de l'éloignement, le

président du tribunal à qui il est adressé est obligé de payer une amende de 500 roubles, et chaque assesseur une de 100. Relativement au temps qu'exige la distance des lieux, 25 verstes comptent pour un jour.

Si la *cour de conscience* trouve que le prisonnier n'a été arrêté pour aucun des crimes spécifiés plus haut, elle donne ordre de le mettre en liberté, et de faire instruire son procès pardevant le tribunal qu'il lui plaira de choisir, dans la province où il réside. Personne n'a le droit de faire arrêter celui que la *cour de conscience* a déjà mis en liberté, à moins que ce ne soit pour quelqu'autre délit. Mais si celui qui s'adresse à la *cour de conscience* a été emprisonné pour quelqu'un des crimes dont j'ai fait mention, s'il ment dans sa pétition, ou s'il ne peut fournir aucune preuve de ce qu'il avance, la *cour de conscience* doit non-seulement le laisser en prison, mais le faire renfermer plus strictement qu'auparavant.

La police de Pétersbourg est bien organisée. *Le maître général de police* a sous

lui un tribunal composé d'un maître de police particulier, de deux présidens, l'un pour les affaires criminelles, l'autre pour les affaires civiles, et de deux conseillers pris dans la classe des bourgeois. Ce tribunal est chargé de maintenir le bon ordre, de veiller sur les mœurs publiques, de faire observer les lois, et de pourvoir à ce qu'on exécute les ordres du gouvernement, ainsi que les jugemens de cours de justice. Comme ce tribunal ne pourroit pas seul s'acquitter de tant de fonctions, il y en a d'autres qui lui sont subordonnés.

Pétersbourg est divisé en dix *départemens*; chacun desquels a un président, dont les devoirs et les droits sont très-étendus. Il faut que chaque président connoisse bien les habitans de son district, sur lesquels il exerce une sorte de censure et d'autorité paternelle. Sa maison ne peut être fermée ni le jour ni la nuit; elle doit servir de refuge à tous ceux qui sont en danger ou qui éprouvent quelque malheur. Il ne peut pas sortir de la ville pendant deux heures, sans charger quelqu'un de

le représenter en son absence. Les connétables et les gardes de la police de son département sont sous ses ordres ; dans toutes les fonctions de sa charge, il est accompagné de deux sergens.

Le service de la police se fait à Pétersbourg presqu'insensiblement, mais avec tant d'exactitude, et il s'y commet si rarement des meurtres, même des vols, qu'on s'y promène à toute heure de la nuit sans armes et sans crainte d'être attaqué. Tous les matins, à sept heures, les inspecteurs de quartier vont rendre compte au président de leur département, de ce qui s'est passé pendant les vingt-quatre heures précédentes. A huit heures, les présidens vont faire leur rapport au tribunal de police, qui juge immédiatement les personnes arrêtées dans la nuit. Dans les occasions pressantes, le tribunal s'assemble à toute heure.

Pétersbourg est une des grandes villes de l'Europe où les maisons de jeu sont le moins tolérées. On y proscrit, autant qu'il est possible, les jeux de hasard. Malgré

cela, on joue encore à Pétersbourg. La passion du jeu est un vice inhérent à toutes les sociétés, et qui s'accroît à mesure qu'elles deviennent plus corrompues.

Le tumulte et les querelles sont rares dans les rues, même dans les cabarets. Il y a, pour certaines affaires, un tribunal assez singulier, connu sous le nom de *cour orale.*

Dans chaque quartier de Pétersbourg se trouvent un ou deux juges de la *cour orale*, lesquels sont choisis dans la classe des bourgeois, et ont pour adjoints un petit nombre de jurés. Cette cour tient ses séances avant midi, et n'instruit les procès que verbalement. Cependant elle inscrit ses décisions dans un journal, qui est présenté une fois par semaine au président du quartier. Quand une plainte est portée à la *cour orale*, elle la fait connoître verbalement au président, et l'accusé ne peut pas tarder plus de vingt-quatre heures à se présenter devant les juges. Chaque cause doit être jugée dans un jour, ou tout au plus dans trois. La

cour orale communique le journal de ses décisions au président du quartier, pour qu'il les ratifie, et si les plaideurs ne sont pas contens des jugemens de cette cour, ils peuvent en appeler à un autre tribunal.

On reproche au gouvernement russe, et sur-tout à Catherine II, qui a tant fait pour le peuple, de n'avoir pas aboli le servage : mais peut-être ne connoît-on pas assez en théorie toute la difficulté d'une telle opération dans la pratique. L'Impératrice a affranchi tous les serfs de ses domaines : mais a-t-elle pu, a-t-elle dû affranchir ceux qui ne dépendoient point d'elle ? Cet affranchissement même, s'il étoit subi, seroit-il sans inconvéniens de la part des affranchis ? C'est une vérité affligeante, mais constatée par les faits, que l'esclavage dégrade les hommes au point de leur ôter l'amour de la liberté, et l'esprit d'en faire usage. Pour les y rendre, il faut les y préparer, comme on prépare les yeux d'un malade à recevoir la lumière : il faut, avant de les abandonner à leurs forces, leur apprendre à en

faire un sage emploi; en un mot, on doit enseigner aux esclaves à être libres, comme aux enfans à marcher. L'on s'étonne que les Russes n'aient pas fait de plus grands progrès dans la civilisation; mais, à proprement parler, elle n'a commencé pour eux que depuis environ trente ans: jusques-là, le gouvernement n'avoit créé que des soldats; ce n'est que sous le règne de Catherine II qu'il a eu des lois: et si ce n'est que par les lois qu'un pays se civilise, ce n'est que par le temps que les lois fructifient. Les révolutions morales des empires ne peuvent être subites; ce n'est que peu à peu et comme insensiblement qu'on parvient à transmettre des mouvemens nouveaux aux membres lointains de ces vastes corps, et peut-être, le caractère d'une bonne administration est-il moins de faire beaucoup, que de faire avec prudence et sûreté. En général, les institutions nouvelles ne produisent leurs effets qu'à la génération suivante: les vieillards et les hommes faits leur résistent; les adolescens balancent encore; il n'y a que les enfans qui s'habituent à les mettre en pratique.

§. III.

Établissemens publics. — Hôpitaux. — Prisons.

On ne voit point de mendians dans les rues de Pétersbourg; les pauvres vieillards, et tous ceux qui ne peuvent pas gagner leur vie, sont reçus dans un hôpital où l'on prend soin d'eux. Quant aux gens laborieux qui cherchent du travail, et aux paresseux qui n'en veulent pas, voici ce que Catherine a fait pour eux: en 1782, elle a établi des courtiers, à qui peuvent s'adresser, tous les jours, à une heure indiquée, ceux qui cherchent du service ou de l'ouvrage, et ceux qui ont besoin d'ouvriers et de domestiques. Le courtier est obligé d'écrire sur son registre les noms et les demandes des personnes qui ont recours à lui, ainsi que les conventions auxquelles il préside; car, en cas qu'il survienne quelque difficulté entre les parties, son registre fait foi.

Pour engager le public à profiter d'une institution si utile, l'Impératrice a voulu que la *cour orale* et le tribunal de police n'admissent aucune plainte entre les maîtres et les domestiques, si leurs conventions n'étoient pas écrites sur le registre d'un courtier, et que les ouvriers et les domestiques sans emploi, qui négligeroient de s'adresser aux courtiers, fussent chassés de la ville.

La maison de travail de Pétersbourg, contient non-seulement des personnes qui s'y présentent volontairement pour travailler, mais beaucoup d'autres qu'on y renferme par force, tels que des paresseux, des vagabonds, des mendians robustes, et les voleurs, qui n'ont pas dérobé au-dessus de 20 roubles. Il semble qu'une police éclairée ne devroit pas permettre qu'on mît des vagabonds et des voleurs avec des gens honnêtes qui ont besoin de travailler; aussi, la maison de travail, qui n'étoit d'abord destinée qu'à ceux-ci, en renferme-t-elle un petit nombre, au lieu qu'on y retient continuellement 800 des premiers.

Dans la capitale, dans la résidence et dans la plupart des villes bien peuplées, ces institutions sont très-nombreuses ; les bienfaits du public les ont multipliées de différentes manières. Nous insérons ici une description abrégée de l'hôpital de Pétersbourg, pour donner une idée des principaux établissemens de cette espèce.

L'hôpital de Pétersbourg, situé à l'une des extrémités de la ville, à côté du beau et large canal de la Fontanka, consiste dans un grand bâtiment isolé, construit de briques, d'une belle, mais simple architecture : le rez-de-chaussée est consacré aux servitudes de la maison, et les étages supérieurs sont occupés par les malades. Les salles sont élevées et spacieuses. En hiver, la chaleur ne doit jamais être au-dessus de 10 ou 12 degrés du thermomètre de Réaumur.

Cette maison, dont la disposition intérieure est modelée sur l'hôpital de Vienne dans ce qu'il a de mieux, reçoit tous les malades nécessiteux, à l'exception de ceux attaqués de maladies vénériennes,

qui ont un hospice à part: elle soigne leur guérison sans aucune rétribution; les artisans et les domestiques paient quatre roubles par mois. Tous ceux qui sont admis, sont immédiatement baignés, et ont la tête rasée : ils reçoivent le vêtement de l'hôpital ; ils ont chacun un lit à part, garni de rideaux, mais sans ciel. Les deux sexes sont entièrement séparés.

Outre les deux hôpitaux généraux pour les forces de terre, établis à Pétersbourg et à Moscow, les troupes ont encore 23 hôpitaux militaires dans 14 villes différentes, et il existe par-tout un grand nombre d'hôpitaux de bataillons. Trois états-majors de médecine, composés de plus de 25 docteurs, ont été créés pour le service général de l'armée.

Les 11 hôpitaux de la marine sont situés à Pétersbourg et dans d'autres villes maritimes; l'hôpital de la marine à Pétersbourg est un peu moins considérable que celui des forces de terre de la même ville; mais son établissement est semblable.

Nous passons sous silence une multitude

d'institutions du même genre, à Moskow et dans d'autres grandes villes de l'Empire ; elles doivent principalement leur existence à la générosité et à la charité nationale : peu d'autres pays offrent autant d'exemples frappans de la libéralité du public et de son zèle compatissant pour les institutions charitables.

Catherine II a établi à Moskow et à Pétersbourg, des hôpitaux pour les enfans-trouvés et pour les femmes en couche. Ces hôpitaux sont très-grands, et tout ce qui a rapport à leur administration, aux soins qu'on donne aux malades, ainsi qu'à l'éducation des enfans, annonce beaucoup d'ordre et d'intelligence. L'Impératrice avoit senti que dans ces sortes d'établissemens, il ne falloit rien faire à demi.

Là, toutes les femmes qui se présentent pour accoucher sont bien reçues, soit le jour, soit la nuit ; on ne leur demande pas même qui elles sont, et elles peuvent, si elles le veulent, rester voilées durant tout le séjour qu'elles font à l'hospice qui les reçoit. A leur arrivée, une sage-femme

les examine, et si elle juge qu'elles n'ont qu'une semaine à attendre pour accoucher, on les garde à l'hôpital : on les y garde également 15 jours après leurs couches; cette règle admet des exceptions dans les cas extraordinaires. Pendant ce temps, elles reçoivent le traitement et tous les soins nécessaires; quand elles s'en vont, elles sont libres d'emporter leurs enfans, ou de les laisser pour les enfans-trouvés.

Souvent des personnes aisées qui ont quelque raison de se cacher, vont accoucher dans cette maison; elles y sont parfaitement bien traitées, et à peu de frais.

Quand il seroit vrai que l'importante question, *si les hôpitaux des enfans trouvés* sont avantageux ou nuisibles à la population, n'est pas encore généralement déterminée, quand on pourroit croire que les observations et les dénombremens les plus récens la rendent problématique, on ne sauroit au moins disconvenir que les établissemens de cette espèce, dans les deux principales villes de l'empire de Russie, n'aient produit jusqu'ici de grands avantages:

les découvertes qui ont donné lieu à la fondation de celui de Moskow, ne laissent aucun doute que de tous les enfans qui y ont été élevés jusqu'à présent, il n'en existeroit pas la centième partie sans cette institution, et que, conséquemment, même dans les temps de la plus grande mortalité, elle conserve à l'état un nombre considérable de jeunes citoyens. Mais combien ne paroîtroit-elle pas avantageuse, si nous la considérions par rapport aux mœurs, et si nous calculions les crimes secrets qu'elle a prévenus, crimes presqu'entièrement inconnus depuis sa fondation. Les hôpitaux des enfans-trouvés, en Russie, conservent non-seulement des sujets à l'état, mais ils lui procurent encore des citoyens libres, industrieux, doués de connoissances utiles et d'instructions. Ces raisons, et beaucoup d'autres, lèvent tous les doutes sur leur utilité réelle.

Les enfans y sont reçus à toute heure du jour et de la nuit. Personne n'a droit d'arrêter dans la rue celui qui porte un enfant à l'hôpital ; personne dans

l'hôpital n'ose demander à qui appartient l'enfant, ni qui en est le porteur. Il faut qu'on dise seulement si l'enfant est baptisé, et quel est son prénom.

Si la personne à qui est l'enfant, ne veut pas le porter elle-même, elle peut s'adresser à quelqu'un des prêtres qui desservent les paroisses de la ville, ou bien le déposer, soit dans la maison des pauvres, soit dans quelque couvent, d'où il est envoyé immédiatement à la maison d'éducation. Celui qui les porte reçoit deux roubles pour chaque enfant: à sa réception, l'époque et le sexe sont enregistrés sur un livre, ainsi que la déclaration du porteur relativement aux vêtemens et effets qu'il apporte avec lui, les taches de naissance, et autres marques que l'on a soin d'observer.

Le baptême suit immédiatement, s'il n'a pas été déjà administré; le nom est inscrit sur le livre, et l'on attache au cou de l'enfant un petit crucifix avec le numero de son inscription.

Si, en portant un enfant à l'hôpital, on donne de l'argent, ou si l'on paie tous les ans une somme, l'enfant est nourri, vêtu, élevé proportionnément à cette générosité.

Les enfans sont alaités par des nourrices fortes et saines; chacune peut en nourrir deux: il y en a qu'on remet à des sevreuses qui les élèvent sans têter. L'éducation physique continue seulement pendant deux ans; ils passent alors dans les grandes salles. Jusqu'à six ans, les garçons et les filles restent ensemble, et pendant cette époque, on les habitue à des occupations faciles. Avec la septième année commence l'éducation morale et civile; on leur enseigne à lire et à écrire; on leur donne ensuite le métier qui leur convient. Tous ceux qui sortent de cette maison sont libres: si, lorsqu'un garçon a fini son apprentissage, il veut se marier avec une fille de la maison, il peut y conserver son logement, et y travailler pour son compte, sinon, on lui donne un passe-port, et il a droit d'exercer son métier dans toute l'étendue de l'Empire: quand il s'établit, on lui

compte 25 roubles; il faut seulement qu'il paie un rouble par an de rétribution à la maison qui l'a nourri et élevé.

Catherine II et Paul Ier. ont signalé leur munificence envers cette maison, et beaucoup de particuliers les ont imités. Les administrateurs de l'hospice acceptent non-seulement de l'argent, mais des vivres, des vêtemens, et tous les autres dons qu'on leur fait. La cour récompense par des titres et des honneurs les auteurs de ces dons.

La Russie, dans le 18e. siècle, a été l'État de l'Europe où les établissemens d'utilité générale ont éprouvé le moins de difficultés; ils y ont été encouragés avec une très-grande munificence de la part du Gouvernement, et ils ont obtenu beaucoup plus promptement de grands succès. On en voit un exemple remarquable dans l'histoire de l'inoculation : la Russie doit ce bienfait à l'administration éclairée de Catherine II, et à l'exemple personnel de son fils, qui, en 1768, s'y soumit ainsi qu'elle. Afin de perpétuer la mémoire d'un événement aussi important pour la

Russie, il fut ordonné d'en observer l'anniversaire par des prières d'actions de graces. Les nobles et les grands de l'Empire, les habitans de la résidence, tous les rangs et toutes les classes du peuple, s'empressèrent à l'envi les uns des autres, de suivre un si illustre exemple. Aucun médecin, aucun ecclésiastique, ne s'opposèrent publiquement à l'inoculation, et plusieurs prêtres la recommandèrent en chaire.

Il y a à Pétersbourg quatre *prisons*, l'une desquelles mérite d'être décrite, parce qu'elle a été bâtie sur le plan d'*Howard*, ce philantrope célèbre, qui, voué à la recherche des moyens capables d'adoucir le sort des prisonniers, parcourut l'Europe dans ces bienfaisantes intentions. C'est un vaste édifice à deux étages et de forme pentagone; on n'y voit point de fenêtre en dehors, et il n'y a qu'une seule porte; elle est de fer. Dans chacun des cinq angles, est une tour qui s'élève au-dessus du toit, et qui sert de magasin: chaque étage a une suite de chambres dont l'entrée est

sous une galerie couverte, et qui, quoique de différentes grandeurs, sont toutes construites de la même manière; chacune a une fenêtre placée très-haut, un poële cubique, une table et un siége de pierre, une porte de fer, et dans le mur un cabinet pour satisfaire les besoins naturels. Dans le milieu de la cour est une petite prison de la même forme que la grande, et où, indépendamment des chambres pour les prisonniers, l'on trouve une chapelle, un comptoir, un corps-de-garde, et une chambre de correction.

L'espace qui reste autour de cette petite prison, et qui a environ six pas, est destiné à faire prendre l'air aux prisonniers.

L'emprisonnement, pendant les procès, ne doit jamais durer long-temps; en conséquence, toutes les prisons ont leurs inspecteurs, les matières pénales leurs départemens particuliers, et les procédures criminelles, leurs formes exactement prescrites. Tant que ces dernières seront observées par les différens juges, l'innocent

n'aura point à craindre de languir dans un cachot.

§. IV.

De la Religion Russe.

Les Russes suivent assez constamment les dogmes, les rites, la liturgie de la communion grecque. Les actes privés de leur religion, les prières, les jeûnes des mercredis et vendredis, l'observation scrupuleuse du même nombre de carêmes, le culte extérieur du peuple et les superstitions sont à peu-près les mêmes partout l'empire.

La version de la bible russe est en langue Slave, et faite d'après le grec des septante. C'est aussi en cette langue que se célèbrent la messe et les offices divins : une grande partie de la messe est récitée à voix basse; depuis la préface jusqu'à la communion, on ferme les portes du sanctuaire, et l'on tire un rideau qui couvre entièrement l'autel. Dans la semaine de pâques les portes du sanctuaire restent toujours ouvertes, même pendant la messe.

Il n'y a ni siége, ni bancs dans les églises; le souverain et les laïcs y sont debout, la tête découverte pendant l'office. Le souverain, l'héritier présomptif de la couronne, et quelques seigneurs privilégiés, sont les seuls qui peuvent entrer dans le sanctuaire.

Il n'étoit permis autrefois qu'aux chrétiens du rit grec d'entrer dans les églises: si quelqu'étranger en obtenoit la permission, elle étoit regardée comme une faveur extraordinaire, et après qu'il en étoit sorti on avoit recours à l'eau bénite et à l'encens pour purifier le temple, que l'on regardoit alors comme profané. Il en étoit de même de l'entrée des cimetières. Ces préjugés, nés de l'antipathie réciproque des églises grecques et latines, sont détruits dans les villes, mais ils règnent encore sur l'esprit du peuple.

Les messes russes et les offices publics consistent en beaucoup de petites cérémonies, de chants et de prières, auxquels le peuple ne répond que par des signes de croix multipliés, par des prosternations

le front contre terre, et par ces mots *gospodi pomiloui*, *(seigneur ayez pitié de moi)*. De temps en temps on y fait la lecture de quelques pères de l'église. On prêche très-rarement, et seulement à la cour. Dans les fêtes solennelles, le clergé est magnifiquement vêtu, et les ornemens sont dans le goût de ceux des grecs. Les Russes n'ont point de livres de cantiques: leurs chantres, très-nombreux, ne chantent que des pseaumes, et la musique instrumentale n'est pas tolérée dans les églises.

Dans le culte privé, les Russes font la prière devant des images qui représentent communément le Sauveur, la Vierge, le patron de la personne, et sur-tout Saint Nicolas.

Dans les maisons, il y a toujours une image pendue vers la fenêtre; dans les rues il y en a d'exposées à la dévotion publique: quelque pressés que soient les passans, ils s'arrêtent devant elles, et les saluent de plusieurs révérences entremêlées de signes de croix. La première chose que l'on fait généralement en entrant dans une chambre,

c'est de chercher des yeux l'image, de la fixer avant tout, de faire le signe de la croix, après quoi on salue le maître et la maîtresse de la maison.

La plupart de ces images ont des traits exagérés qui les rendent hideuses; elles sont grossièrement peintes, d'après le gothique grec. On regarde comme un péché de les vendre; mais on ne se fait point un scrupule de les exposer dans les marchés, et de les troquer contre des denrées. Lorsqu'elles sont altérées par le temps, ou par quelqu'autre cause, l'usage est de les enterrer ou de les jeter dans l'eau. Ces images, multipliées à l'infini, sont richement ornées dans plusieurs maisons; on ne leur voit ordinairement que la tête et les bras: le reste est couvert d'un relief d'or et d'argent, sur lequel on a incrusté des pierreries de différentes couleurs; d'autres aussi sont couvertes de perles orientales.

L'image de S. Nicolas a la prééminence sur toutes les autres parmi le peuple; s'il associe ordinairement le Tzar à Dieu, lors-

qu'il s'agit de quelques affaires importantes. La même chose arrive à l'égard de S. Nicolas : le commun du peuple dit que ce Saint n'a pas voulu être Dieu, mais qu'il reprendra sa place après le règne de Dieu le père. Il croit aussi que c'est le prophète Élie qui roule carrosse quand le tonnerre se fait entendre.

La veille et les jours de fêtes solemnelles on allume une multitude de petites bougies devant les images, et les domestiques, qui sont par-tout les singes de leur maîtres, ne manquent pas de faire la même chose devant celles qui sont dans leur chambres ; il en résulte de fréquens incendies dont les nouvelles publiques font mention, et dont on regarde les détails comme exagérés quoiqu'ils soient malheureusement très-vrais. Ces désastres multipliés devroient bien faire proscrire à jamais l'usage fanatique qui en est le foyer permanent ; mais l'usage est un voile qui cache aux yeux des peuples et des souverains leurs véritables intérêts. La philosophie seule peut parvenir à le déchirer.

Les siècles gothiques n'ont point laissé en Russie, comme ailleurs, de ces monumens où la hardiesse et la majesté respirent à travers les ruines du goût et de l'élévation. Tous les temples y sont bâtis à la manière des Grecs : leurs sommets d'une uniformité maussade, se terminent tous par un dôme entouré de quatre plus petits. Les images de l'intérieur des temples se ressemblent toutes; les figures en sont lugubres et monotones, et d'un sombre sans intérêt: elles portent, avec l'empreinte du pinceau de l'esclavage, la pâle couleur d'une imagination flétrie par le joug qui l'opprime.

Le Russe est superstitieux, lorsque la conscience lui reproche quelques grands crimes, il n'ose entrer dans l'église; mais il se prosterne devant la porte, le visage contre terre, et la bat avec le front. Ces démonstrations extérieures de dévotion, ou de pénitence, tiennent bien plus au fanatisme qu'à la religion: il n'est pas rare de voir des filous diriger de loin leurs pas vers une église, faire de nombreux signes

de croix, en demandant à Dieu de leur fournir l'occasion de prendre quelque chose : après cette cérémonie ils rodent, cherchent, trouvent, volent et reviennent devant la même église, remercier Dieu de l'occasion qu'il leur a fait rencontrer.

Le commun du peuple dit bonnement : quand je trouve sous ma main quelque chose qui me convient, pourquoi ne le prendrois-je pas? Il faut pécher si l'on veut que Dieu pardonne.

Voltaire observe quelque part que les hommes sont superstitieux par coutume, et fripons par instinct. En marchant au milieu des abus, il lui semble marcher dans les déserts de la Lybie, où le sang est sucé par des insectes, quand les lions ne s'en abreuvent pas ; il ajoute pour expliquer ces contradictions : regardez une girouette, elle tourne tantôt au souffle du zéphyr, tantôt au vent violent du nord ; voilà l'homme. Oui, sans doute, voilà l'homme qui ignore les droits de la propriété, qui n'a pas de notion du juste et de l'injuste ; mais à qui doit-on en rapporter la faute?

De-là vient, sans doute, que la friponnerie n'est regardée parmi le peule russe, que que comme un simple exercice d'adresse, et qu'on y dit communément, lorsqu'on parle d'un escroc : *oumciet git*, ce qui signifie, *il entend son affaire.*

La religion de ce peuple ne consiste donc que dans des actes extérieurs, tels que les signes de croix à la manière des grecs, les prosternations, les bains, l'observation stricte des carêmes ; et quand il se conforme à ces pratiques, il croit de bonne foi que tout lui est permis. L'exemple que nous allons rapporter suffira pour le prouver. Un scélérat, fameux par des meurtres et des brigandages, fut pris : on lui demanda dans ses interrogatoires, s'il n'avoit jamais mangé de viande les jours où elle est défendue : il répondit, en faisant des signes de croix, *me prenez-vous pour un chien, ou pour un payen ? J'ai massacré beaucoup d'hommes, pris tout ce que j'ai pu prendre, mais Dieu sait que je n'ai jamais mangé de viande les jours maigres.*

C'étoit l'usage des anciens Russes de louer des pleureuses publiques, dont le métier étoit de vendre leurs larmes. Cet usage subsiste encore dans plusieurs provinces; des femmes, chargées de cet emploi, font au mort les questions suivantes: *Pourquoi es-tu mort? N'étois-tu pas assez riche, assez favorisé du Prince? N'avois-tu pas une belle femme? Tes enfans ne donnoient-ils pas de belles espérances? Pourquoi donc es tu mort?* Les mêmes questions redoublent avec les cris et les larmes, lorsqu'on descend le mort dans la fosse. Ces cris ne font pas plus foi de la douleur des assistans, que les oraisons funèbres, parmi nous, ne font preuve du mérite de ceux qui en sont l'objet.

Le jour de Pâques tous les Russes s'embrassent amicalement, se baisent sur la bouche, et se donnent un œuf teint et enjolivé: ces œufs sont aussi des moyens honnêtes d'obtenir des présens et des étrennes.

Il y a en Russie un grand nombre de fêtes d'églises et de fêtes politiques, ins-

tituées pour les jours de la naissance, du nom de batême de souverains, des fêtes d'ordre de chevalerie, de victoires remportées sur les ennemis, etc.

Parmi les grandes fêtes d'église on distingue sur-tout celle de S. Nicolas, évêque de Myre; c'est le patron de l'empire. L'ancienne tradition porte qu'il arriva en Russie par eau, sur une pierre qui avoit la forme d'une meule de moulin, et qu'il débarqua à Novogorod.

Les Russes, ainsi que les Grecs, suivent la supputation des septante; ensorte que selon eux l'époque de la création du monde est fixée à l'an 5,508 avant J. C. Autrefois ils comptoient par les années du monde, et le 1er de l'an tomboit au 1er de septembre; c'est encore ainsi que comptent les ecclésiastiques de l'empire. Le vieux style, que Pierre I adopta en 1700, diffère de onze jours du calendrier grégorien, quoique dans ce tems-là, il fût dit qu'on ne retrancheroit que dix jours: cette différence vient de ce que les mathématiciens qui travaillèrent à cette correction, afin

de fixer l'équinoxe du printemps, d'où dépend la Pâque, établirent que les années 1700, 1800 et 1900, ne seroient point bissextiles; après quoi elles le seroient de 400 ans en 400 ans; ainsi le vieux style a eu en 1700, de même en 1800, un onzième jour plus que chez nous.

Avant cette réforme, la nouvelle année commençoit au 1er de septembre : on la célébroit par une procession solemnelle; le patriarche et le clergé, revêtus de riches ornemens, partoient en cérémonie de l'église, accompagnés de bannières, d'images, de croix, de vieux rituels, pour aller au-devant du Tzar, qui de son côté venoit à la rencontre du patriarche.

Quand ils étoient à portée l'un de l'autre, le Tzar et le patriarche se baisoient, et le premier baisoit ensuite la riche croix d'or du pontife. Après ces préliminaires, le patriarche bénissoit et encensoit le Tzar et le peuple. Les Russes profitoient de ce moment pour jeter des suppliques aux pieds de leur souverain. La fixation du commencement de l'année au 1er de janvier, fit beaucoup de mécontens, et ce changement parut

aux Russes d'alors un renversement de religion.

La *procession des rameaux* étoit encore plus triomphale pour le patriarche : dans cette cérémonie, le Tzar marchoit à pied, et tenoit par la bride le cheval sur lequel le patriarche étoit monté, représentant J. C. entrant à Jérusalem. Il faut professer l'art d'accorder les contraires, pour représenter l'humilité du Sauveur dans cette pompe mondaine.

Pour que la ressemblance de la monture du cheval fût plus exacte, ses oreilles étoient prolongées.

A la tête de la procession marchoit un chariot peu élevé, sur lequel on voyoit un arbre, couvert de plusieurs sortes de fruits; sur cet arbre étoient quatre jeunes garçons en surplis, qui chantoient *Hosanna*. Le clergé suivoit en habit de cérémonie, bénissant et encensant le peuple qui se trouvoit sur le passage de la procession : tous avoient des rameaux de palmes à la main. La procession marchoit avec une gravité lente, sur des draps étendus par terre.

La *bénédiction des eaux* est très-auguste et très-pittoresque ; elle est accompagnée des plus grandes cérémonies. La cour impériale, le clergé, le militaire et tous les ordres de l'état y assistent. La *Neva* est couverte de monde ; les prêtres y éteignent des cierges, y jettent des croix ; le peuple s'y plonge : on y baptise en plein air, malgré l'intensité du froid, qui excède souvent 28 et 30 degrés.

Le *divorce* est autorisé par la religion grecque, et permis en Russie dans certains cas ; mais la polygamie y est défendue. Aussi le peuple y regarde-t-il comme un péché contre la pureté de manger du coq ; il lui donne le nom de *payan (payen)*, parce qu'il est *polygame*. Il croiroit pécher contre le S. Esprit en mangeant un pigeon.

Anciennement les Russes se marioient sans se connoître, même de figure : les filles et les femmes vivoient à l'asiatique, enfermées et voilées. Tous les mariages se faisoient par entremise. Pierre-le-Grand défendit de marier sans le consentement réciproque des deux parties présentes en

personne ; il voulut qu'il fût permis de se rendre visite et de se parler, six semaines au moins avant le mariage : avant lui, l'époux ne voyoit sa femme à visage découvert qu'après la bénédiction nuptiale ; les belles n'y gagnoient pas, mais les laides y ont perdu beaucoup.

En parlant de religion, on ne doit pas oublier de louer la tolérance politique et religieuse qui caractérise l'esprit de la monarchie Russe. Dans aucun autre état du monde, il n'existe, malgré l'unité le plus complette en administration, une aussi grande variété d'idées religieuses et de cultes adoptés pour servir et honorer l'Être suprême. La tolérance s'étend à tout ce qui ne blesse ni l'essence ni les vues du Gouvernement. La puissance absolue ne se montre que lorsqu'il est nécessaire de diriger vers un même but les efforts de tous. Nous trouvons dans l'empire de Russie, non-seulement toutes les sectes Chrétiennes connues, mais les Juifs, mais les Mahométans, etc. les partisans du *Lamisme* y sont aussi très-nombreux. Depuis le plus mons-

rueux *polythéisme* jusqu'au manque absolu de la première notion d'une intelligence suprême, il est, sans contredit, une innombrable multitude de défilés où peut s'égarer l'esprit humain ; la connoissance des opinions religieuses des tribus sauvages ou demi-sauvages de la Russie, nous offriroit de quoi fournir abondamment à l'histoire de toutes les erreurs de ce genre.

§. V.

Impôts et Revenus de l'Empire.

Ce seroit une pure ostentation que de prétendre donner ici un état strictement exact, ou même approximatif du revenu national; mais nous allons le détailler d'une manière plus précise qu'on ne l'ait encore fait jusqu'ici.

Depuis le règne de Pierre I, les revenus de l'état se sont accrus dans une proportion rapide, et aujourd'hui nous croyons qu'on peut l'évaluer à 60 millions de roubles

au moins. Les Russes, qui exagèrent tout ce qui tient à leur pays, les font monter à beaucoup plus haut. Cette somme, qui paroît modique pour subvenir aux dépenses multipliées, seroit plus que suffisante, vu sur-tout la modicité du traitement des gens à la solde du Gouvernement, sans le gaspillage et la mauvaise administration.

Les revenus sont produits principalement :

1°. *Par la capitation*, à laquelle sont assujettis les bourgeois, (hors les marchands, sujets, comme on va le voir, à un impôt particulier), tous les paysans Russes et différentes tribus. Elle n'est due que par les mâles, mais elle comprend également les enfans et les vieillards. Le nombre de ceux qui sont inscrits pour la payer, lors d'une révision, reste invariable jusqu'au dénombrement suivant ; et la commune doit payer pour ceux qui, dans l'intervalle, meurent, s'émigrent, tombent dans la pauvreté, sont pris pour recrues, etc.

On calcule qu'il y a aujourd'hui plus de

11,000,000 d'individns de la classe des paysans, et en y comprenant les bourgeois, plus de 12,000,000 de contribuables. Si nous prenons 72 hopeks pour le terme moyen que paie chaque individu, la capitation se trouvera produire une somme considérable.

2°. *La taxe sur le capital des marchands :* le marchand produit à discrétion l'état de son capital, sans contrainte ni examen judiciaire; mais ses priviléges et immunités relatifs au commerce, aux charges et à la considération extérieure, dépendent de la quotité plus ou moins forte de sa déclaration. Chacun paie un pour cent du capital qu'il a accusé, au moyen de quoi il est exempt, lui et ses enfans, de la capitation.

3°. *Les terres du domaine*, dont le revenu est très-varié et très-important.

4°. *Les droits des douanes maritimes :* ces droits dépendent à la vérité des circonstances, qui en font varier le produit; mais ils sont aujourd'hui très-important.

5°. *Les droits de douanes par terre :*

quoique moins forts que les précédens, ils sont cependant d'un grand rapport.

6°. *Les droits sur les actes juridiques* : pour chaque pétition, on paie un droit d'environ 25 hopeks, autant pour l'apposition du sceau et pour le jugement. Il est aussi dû un droit pour les passeports.

7°. *Le papier timbré :* les usages pour lesquels il est indispensable sont infinis ; les feuilles les moins chères coûtent à présent 10 hopeks ; mais pour les actes plus importans, suivant la nature de l'affaire, ces feuilles montent à plusieurs roubles.

8°. *Le droit sur la vente des propriétés immobiliaires :* ce droit qui comprend non-seulement les maisons et les terres, mais encore les vassaux, est fixé à 5 pour cent. Lorsque les ventes sont fréquentes, sur-tout celles des grosses terres, cette taxe fournit à la couronne une recette importante.

9°. *La vente en cabarets des liqueurs spiritueuses :* la couronne vend une quantité incroyable d'eau-de-vie qui lui rapporte

de grosses sommes. Le revenu des cabarets à Pétersbourg, Moscow, et dans les parties adjacentes, s'élevoit annuellement à la somme de 3,320,000 roubles; mais si on considère la quantité des autres gouvernemens, on concevra facilement que la couronne tire annuellement de huit à neuf millions de roubles de cette source; ce qui est aussi confirmé par le témoinage de plusieurs personnes bien instruites dans cette partie.

10°. *Le commerce du sel:* la couronne fournit tout l'empire, à raison de 55 hopeks le poud, quels que soient les frais de transport. Il est difficile de fixer la consommation annuelle de cette denrée; on croit que les salines ne donnent pas en revenu annuel plus de 2,000,000 de roubles.

11°. *Les mines:* M. *Storch*, dont l'exactitude est bien connue, pense qu'on peut admettre, avec le plus grand degré de probabilité, que l'empire Russe produit à présent chaque année, en

Or, environ..... 40 pouds.

Argent.....	1,300 pouds.
Plomb.....	30;000.
Cuivre.....	200,000.
Fer.....	5,000,000.
Sel.....	12,000,000.

avec une quantité d'autres productions minérales, que le calcul le plus modéré peut faire évaluer à la somme de 13,000,000 de roubles, et qui, si l'on y ajoute les pierres précieuses, le soufre, le vitriol, etc. ne peuvent valoir moins de 15,000,000 de roubles, à raison des prix actuels.

12°. *La monnoie* : en Russie elle est composée de pièces d'or, d'argent, de cuivre, et d'assignations de banque. Ces dernières sont très-commodes pour le commerce; elles facilitent les remises dans tout l'empire, et tiennent la place du cuivre. La monnoie de cuivre rend un profit annuel d'environ 800,000 roubles. Non-seulement tout l'or et l'argent que produit la Russie, sont convertis en monnoie, mais encore celui que la couronne achète de l'étranger, ou qu'elle obtient

par le commerce des douanes. Ainsi la fabrication des monnoies d'or et d'argent forme une partie du revenu national.

13°. *Les productions en nature :* elles sont perçues en remplacement de certaines taxes et tributs ; leur véritable valeur ne peut jamais être calculée exactement.

14°. *Les droits d'accise* et de *vérification* dans les villes : ils ne montent pas à de grosses sommes.

15°. *Les postes :* elles ne produisent un profit net que dans quelques provinces, où leur entretien ne coûte rien à la couronne.

16°. *Les rentes :* ce sont les redevances constituées par des particuliers au profit de l'etat, pour les places, les boutiques, les moulins, les portions de terre, les ruches à miel dans les forêts, les bains publics, les pêches, et particulièrement pour une multitude considérable de champs et de prairies, que la couronne ne peut faire valoir elle-même. Toutes ces redevances sont d'un grand produit.

17°. *L'impôt pour la levée des recrues :* il se perçoit en argent sur les marchands ;

ceux-ci paient à la caisse impériale 50 roubles pour chaque recrue qu'ils doivent fournir; sur 100,000 marchands, cela produit à chaque levée une somme considérable. Les marchands étrangers en sont exempts.

18°. Enfin *les amendes pécuniaires* imposées en différens cas.

Le petit nombre des autres sources de revenu qui peuvent exister, se rapportent, plus ou moins, à quelques-uns des titres précédens : outre beaucoup d'autres recettes, outre celles notamment qui consistent en produits naturels, comme le tribut en fourrures, calcul fait, on compte environ 60 *millions de roubles*, quoique l'estimation de chaque article en particulier soit très-modérée.

Le revenu national excède donc de beaucoup celui de la plupart des autres états de l'Europe. Il suffit non-seulement à tous les besoins du Gouvernement, mais il permet encore de consacrer des sommes considérables à l'avantage et à l'embellissement de l'empire, quoique Catherine II ait aboli beaucoup de taxes et renoncé à plusieurs

monopoles. Ce revenu augmentera, dans la suite, proportionnellement à l'accroissement du commerce.

Ajoutons en même temps la juste remarque que l'empire a des branches de revenu considérables, qui, étant assignées en propriété à certains établissemens, ne peuvent pas être calculées parmi les revenus de l'état. Quelques-unes, qui se perçoivent en denrées, ne sont pas évaluées du tout, ou se trouvent estimées à très-bas prix. Beaucoup de provinces et de districts font, en remplacement de toutes ou d'une partie des taxes, certains services qui ne sont jamais comptés parmi les revenus, mais qui doivent nécessairement être regardés comme équivalens, puisqu'autrement on seroit obligé de les payer en argent. Quelques nations acquittent leurs tributs en peaux ou en fourrures: ces dernières servent à la consommation de l'armée, et ne sont par conséquent pas à comprendre dans le compte des recettes.

Les revenus de la Russie peuvent être considérablement augmentés en cas de

besoin, comme cela a bien paru dans les dernières guerres, par l'accroissement de la capitation et par la création de nouveaux impôts. Il faut aussi observer qu'en 1775, l'Impératrice supprima cinquante-sept taxes, et dix l'année suivante.

Certains impôts publics dépendent entièrement des circonstances, et sont susceptibles de variations: le papier timbré, par exemple, et les droits pour la vente des propriétés territoriales; le bas peuple n'y est pas intéressé, les paysans ne possédant point de propriétés immobiliaires. Lorsqu'ils ont occasion de faire une pétition, de former une plainte, ou de s'adresser à une cour de justice, ils peuvent le faire de vive voix, et sans avoir besoin de papier timbré, ni de payer des droits.

Les charges et les taxes qui sont générales, permanentes et proportionnées suivant les différens rangs et conditions, ne peuvent être déterminées quant à leur produit total, excepté à l'égard des marchands, parce que non-seulement elles varient suivant les rangs et les provinces

mais aussi parce qu'elles diffèrent beaucoup entr'elles.

Les nobles ne sont assujettis à aucune taxe personnelle; ils sont seulement garants de l'impôt. La perception est bien établie en Russie. Le peuple n'y est pas arbitrairement vexé, au moins par la couronne; mais il l'est par les seigneurs: cela ne revient-il pas au même pour lui?

Le *noble*, généralement parlant, ne paie aucune taxe pour celles de ses terres qu'il exploite par lui-même, ni même pour ses propriétés mobiliaires. S'il ne possède point de vassaux mâles, ses champs, ses forêts, ses mines, ses moulins, ses pêches, etc. qu'il fait valoir avec des gens libres ou à gages, sont aussi exempts de taxes que sa personne. S'il vend les arbres de sa forêt, il ne paie point de droits pour la vente; mais s'il vend la forêt, ou une pièce de terre, l'acquéreur ou lui-même doit payer des droits.

D'un autre côté, le noble qui a des vassaux doit fournir une quantité proportionnelle de recrues. Cette charge publique

est quelquefois considérable, et paroît même plus onéreuse que dans les autres états européens.

Le *clergé* est aussi personnellement exempt de taxes. Les enfans des ecclésiastiques séculiers sont susceptibles d'être pris pour recrues, lorsqu'ils en ont plusieurs; mais cet enrôlement ne doit pas être considéré comme une charge, puisque ces jeunes gens deviennent successivement officiers.

Tous les gens de lettres et savans, qui ne sont inscrits dans aucune corporation, et qui, comme médecins, gens de loi, ne font aucun commerce, sont entièrement exempts de taxes. Il en est de même des artistes.

Tous les habitans des villes possèdent leurs propriétés immobiliaires franches de toutes taxes: comme bourgeois, ils sont seulement obligés aux charges publiques personnelles; les uns paient tant pour cent, et les autres la capitation.

Parmi les habitans libres des campagnes, il y a une grande différence à l'égard des impositions. Les uns ne paient absolument

rien, mais ils font le service; d'autres sont sujets à la capitation et à d'autres impôts pécuniaires. Les paysans vassaux sont imposés à la capitation et fournissent aux recrues.

Plusieurs provinces ont aussi des charges publiques qui leur sont particulières : tels sont l'entretien des postes, la réparation des grands chemins.

D'après ce court apperçu, on peut juger que les taxes ordinaires de l'empire sont très-variées; par cette considération, il n'est guères possible de les calculer; la livraison même des recrues n'est pas toujours de la même nature.

Il est à observer que les objets d'une nécessité réelle pour les paysans, ne sont sujets à aucune taxe, parce qu'en Russie, il n'y a point d'impôt sur les denrées. Le paysan trouve tous les objets nécessaires à sa nourriture et à son habillement, dans les productions de la terre qu'il cultive, pour lesquels il ne paie en beaucoup d'endroits aucune taxe quelconque, et seulement en d'autres parties un tribut modéré, au propriétaire du do-

maine, pour la jouissance de sa ferme.

§. VI.

Dépenses, dette nationale et banques.

Les dépenses nationales doivent naturellement être placées à côté des recettes, afin de pouvoir les comparer ensemble. Mais dans l'impossibilité où l'on est de les calculer avec assez de justesse, il faut se borner à offrir quelques remarques très-abrégées sur ce sujet.

On peut affirmer, en général, qu'en comparant la Russie avec les autres nations européennes, la première présente une différence frappante à l'égard des dépenses nationales. Ce qui dans d'autres pays exigeroit des sommes énormes, peut quelquefois en Russie se faire à plus de moitié moins de frais. Le bas prix des provisions et des autres articles nécessaires, la multiplicité des productions, la modicité de la paie, les services qui doivent être faits *gratis*, et plusieurs autres choses, procurent des épargnes considérables.

D'un autre côté, cependant, on doit observer que les dépenses de l'état sont bien différentes aujourd'hui de ce qu'elles étoient autrefois. Pour nous en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur les flottes nombreuses, les augmentations de l'armée, la quantité d'établissemens somptueux, les embellissemens de la résidence, l'érection et l'entretien d'un grand nombre de nouvelles villes, les institutions de bienfaisance, les appointemens des officiers dans les gouvernemens provinciaux, et comparer tous ces objets avec les dépenses de la trésorerie impériale sous les règnes précédens. Il n'est donc pas surprenant que de nouvelles sources de revenu soient devenues nécessaires pour subvenir à ces dépenses. Elles ne suffirent même pas à Catherine II, puisque, pendant son règne, la Russie eut souvent recours à des emprunts en Hollande, à Gênes, à Venise, et chez diverses autres puissances. Les sommes obtenues par cette voie extraordinaire n'ont jamais été exactement connues.

Catherine II créa trois banques ;

1°. La banque d'emprunt ou le *lombard*, dont les revenus sont destinés à l'entretien de l'hôpital des enfans-trouvés.

Le *lombard* prête les trois quarts de la valeur des effets d'or et d'argent qu'on y dépose, d'après l'estimation des taxateurs-jurés, la moitié de cette même valeur pour les autres métaux, et ce qu'on juge équitable pour les bijoux.

L'intérêt des sommes prêtées est de 5 pour cent payés d'avance. Les effets déposés sont vendus publiquement, à l'enchère.

Le *lombard* reçoit *gratis* des dépôts d'argent, et les restitue peu de jours après qu'on les a réclamés. Si ces dépôts sont faits pour plus d'un an, il en paye les intérêts, et trois mois après la réclamation, il en rend le capital en nature.

2°. La *banque d'assignation:* créée en 1768, pour Pétersbourg et pour Moskow, elle devint en 1786 une banque impériale pour tout l'empire. L'administration de cet établissement s'est engagée à ne pas

porter le nombre des billets au-delà de cent millions de roubles.

Elle a émis des billets blancs de 100, de 50, de 25 roubles; des billets rouges de 10 roubles; et des billets bleus de 5 roubles, tous payables en cuivre.

Elle a le droit de faire frapper des espèces avec l'or et l'argent importés de l'étranger, de même qu'avec le cuivre de la Russie, droit dont elle n'a pas encore usé. Elle peut aussi escompter les lettres-de-change, à demi pour cent par mois; mais elle n'a pas plus fait cette opération que la première.

3°. La *banque d'emprunt:* cette banque fut établie pour la noblesse et pour les villes, en 1786. Ses premiers fonds sont de 33 millions de roubles, dont 22 ont été destinés à la noblesse, et 11 aux villes. Elle prête aux nobles sur l'hypothèque de leurs terres, ou sur celle de leurs serfs mâles, estimés 40 roubles par tête, ce qui est beaucoup au-dessous du capital dont ces hommes fournissent le revenu moyen.

Elle prête aux villes sur l'hypothèque de leurs terres, ou sur celle des maisons en pierre.

L'emprunteur paye annuellement à la banque huit pour cent ; savoir, cinq pour l'intérêt, et trois à valoir sur le capital. Mais ce n'est que tous les quatre ans qu'on déduit du capital douze pour cent, ou bien le nombre de serfs est diminué proportionnellement ; en sorte qu'au bout de vingt ans, la dette se trouve éteinte.

La création de la *banque d'emprunt* a produit à l'administration le moyen d'émettre pour 33 millions de billets dès long-temps épuisés ; ainsi elle paroît prêter, tandis que réellement elle emprunte. Si ceux à qui la banque fournit de l'argent, étoient exacts à le rembourser, ils pourroient tirer un grand parti de ces avances : mais la mauvaise économie du plus grand nombre est cause que très-probablement leurs hypothèques seront par la suite dévolues au domaine.

Nous devons observer que l'entretien de cette dernière banque et de la *banque*

d'assignation coûte au gouvernement 116 mille roubles par an.

4°. L'*établissement des assurances pour les incendies* a été joint à celui de la banque; il fait taxer juridiquement les maisons et les fabriques, reçoit annuellement un et demi pour cent des trois quarts de leur valeur, rembourse ces trois quarts en cas d'incendie, ou prête cette somme sur l'hypothèque des bâtimens estimés. Cet établissement n'a pas prospéré.

§. VII.

Monnoies.

Les espèces d'or et d'argent sont frappées dans l'hôtel impérial des monnoies de Pétersbourg. Les matières qui servent pour ces espèces, sont ce qu'on tire des mines de Kolivon, de Nertschinsk et de l'Oural, des écus d'Albert et des diverses monnoies étrangères.

La banque des assignations a reçu en 1785, le droit de fabriquer des espèces,

et l'on a frappé des roubles d'argent dans la Tauride.

L'on porte à 31,000,000 de roubles les espèces d'argent frappées en Russie depuis 1761 jusqu'à 1781.

Les espèces de cuivre sont frappées à Ekatarinenbourg et à Annitzkoi, dans le gouvernement de la Permie, et à Souzoun sur l'Oby, dans le gouvernement de Kolywan; mais les dernières n'ont cours qu'en Sibérie.

Voici le nom et la valeur des monnoies russes :

En or (2).

	Roubles.	Hopecks.	Évaluation en l. tourn. liv. s.
L'impériale.....	10	»	50
Demi impériale..	5	»	25
Ducat de Pierre I, et d'Élisabeth..	2	»	10
Rouble d'or.....	1	»	5
Demi rouble d'or.	»	50	2 10

(1) La livre pesant d'or vaut 31 impériales deux roubles, 88 et huit neuvièmes hopecks, et le rapport de l'or à l'argent est comme de 15 à 1.

En argent (1).

	Hopecks.	Livres tourn. liv.	s.
Le rouble	100	5	
Le poltena *ou* demi rouble	50	5	10
Le quart de rouble...	25	1	5
Les pièces de 20 hop.	20	1	
Celles de 15.....	15	»	15
La griffne.....	10	»	10
La pièce de 5 hopeks.	5	»	5

En cuivre (2).

La griffne.....	10		10

(1) La livre d'argent contient 72 zolotniks d'argent fin et 24 zolotniks d'alliage. Elle est estimée à la monnoie 22 roubles, 75 et cinq neuvièmes hopecks; mais dans les espèces que la monnoie frappe, 17 roubles d'argent et 6 hopecks deux tiers, ou bien 17 roubles et 40 hopecks, tout en monnoie de cuivre, pèsent une livre.

(2) Seize roubles de cuivre pur doivent peser un poud. Jusqu'en 1786, le cuivre de Kolywan étoit tellement supérieur à l'autre, à cause des particules d'or et d'argent qu'il contenoit, qu'un poud four-

	Hopecks.	Livres tourn. liv.	sous.	den.
Le petok.....	5	»	5	»
L'altina.....	3	»	3	»
Le hopeck.....	1	»	1	»
Le denouschka.....	½	»	»	6
Le polouschka.....	¼	»	»	3

Outre les espèces, le *papier-monnoie* a aussi cours en Russie, sous le nom d'*assignations de banque*. Jusqu'en 1787, il y avoit en circulation pour la valeur de 50,000,000 de ces assignations, en billets de 100, 50 et 25 roubles; on les prenoit si volontiers dans tout l'Empire, en place de monnoie de cuivre, que, dans beaucoup de provinces, on étoit obligé de donner un, deux, et jusqu'à cinq pour cent d'agiot, pour échanger du cuivre pour du papier-monnoie. En 1787, les anciens billets furent liquidés, et l'on émit de nouveaux billets de banque pour la valeur

---

nissoit 25 roubles. Mais depuis, on a réussi à en extraire ces particules, et un poud ne donne plus que 16 roubles.

de 100,000,000 r. Il y en a à présent de 100, 50, 25, 10 et 5 roubles. Les trois premières espèces sont sur papier blanc ; ceux de 10 roubles sur papier rouge, et les billets de 5 roubles sur papier bleu. Tous ces papiers sont immédiatement convertis en monnoie de cuivre, lorsqu'on les présente aux banques des assignations. Ces banques sont établies à Pétersbourg, Moscow, Iaroslaf, Smolensk, Veliki, Oustioug, Astrakhan, Nijnei-Novogorod, Vischnei-Volotschok, Novogorod, Pskof, Tver, Neschna, Kief, Koursk, Kharkof, Tambof, Orel, Toula, Kazan, Kherson, Archangel, Riga et Revel ; celles de Tobolsk et d'Irkoutsk ont été dernièrement abolies.

On calcule qu'il y a maintenant en circulation, dans l'empire de Russie, au moins 130,000,000 en espèces monnoyées, et si on y ajoute les 100,000,000 de billets de banque, la masse totale de la monnoie en circulation, monte environ à 230,000,000 de roubles.

§. VIII.

Mesures et poids.

Les mesures, ainsi que les poids, sont uniformes dans toute l'étendue de l'Empire, excepté en Livonie et en Finlande.

Mesures de longueur.

Le *pied* russe est le même que le pied anglais, que Pierre I adopta dans le temps qu'il créa sa marine; il est divisé en 12 pouces, chaque pouce en 10 lignes, et chaque ligne en 10 points ou scrupules.

L'*aune* russe s'appelle *archine*; elle a 28 pouces anglais, ou 26 pouces trois quarts de France; on la divise en 16 verschoks, chacun desquels est, par conséquent, d'un pouce cinq huitièmes d'Angleterre.

Le *sajen*, ou *toise* russe, est de 7 pieds ou 3 archines; il a un pied de plus que la toise anglaise et la toise hollandaise, qui sont de 8.

La *verste*, ou la lieue de Russie, a 500 sajens, ou 3,500 pieds anglais; il faut pour un mille géographique, 6 verstes 475 sajens une archine et un quart.

Pour un degré géographique, 104 verstes 131 sajens 7 verschoks et un dixième.

Pour un mille terrestre anglais, 2 verstes 86 sajens.

Pour un mille marin anglais, un verste 368 sajens 2 archines et demi.

Pour une lieue de France, 4 verstes 83 sajens.

Mesures de superficie.

La *desétina* rectangle a un côté de 80 sajens et l'autre de 30; sa surface contient 2,400 sajens carrés, ou 117,600 pieds anglais carrés. — Dans quelques provinces, la *desétina* a l'un de ses côtés de 60 sajens, et l'autre de 40, ce qui produit toujours le même résultat.

Le *Tschetwert* est la demi *desétina*.

Dans les gouvernemens de Wibourg, de Riga, de Revel, et dans le district de Pétersbourg, on se sert encore de la tonne

suédoise, qui contient 46,772 pieds de France carrés.

Mesures de capacité.

La *garnitza* ou *l'omouska*, est la plus petite mesure pour les grains; elle contient la huitième partie d'un *tschetwertik*, et pèse cinq livres russes de seigle sec. On s'en sert ordinairement pour l'avoine.

Le *polt-Tschetwerik*, ou demi *tschetwerik*, contient 614 et demi pouces cubes de France; son poids est d'un demi poud de seigle sec.

Le *tschetwerik* est le huitième d'un *tschetwert*; il contient 1,229 pouces cubes de France, et pèse un poud d'orge sec.

Le *pai*, ou *payok*, est un quart de *tschetwert*, et pèse deux pouds.

Le *polosmina* est un demi *tschetwert*; il pèse quatre pouds, et contient 4,916 pouces cubes de France.

Le *merchok*, ou sac, pèse 5 pouds; on s'en sert ordinairement pour mesurer la farine.

Le *tschetwert*, ou *osmina*, est le quart d'un *okau*; il pèse huit pouds.

Le *koul* contient 10 *tschetweriks*; il contient 9 pouds.

L'*okau* contient quatre *tschetwerts*; il pése 32 pouds de seigle sec.

La tonne de grain contient :

A Revel... 5,964 pouces cubiques de France.
A Riga.... 6,570
A Narva... 8,172
En Suède.. 8,310

Le *lof* contient à Riga 3,285 pouces cubes de France, conséquemment un peu plus de trois quarts *tschetwert*, à quoi on le compare ordinairement.

Le *last* contient à Riga et à Revel, 24 tonnes, ou 48 *lofs* de seigle, mais seulement 45 lofs d'orge.

Mesures de liquides.

Le *tscharka* est la onzième partie d'un *krouscha*, ou d'un *osmin*.

Le *krouscha* contient un huitième de *vedro*.

Le *tschetwert* un quart de *vedro*.

Le *vedro* contient 600 pouces cubes de France ; il est égal à 5 *kanes*, et à 10 *toffs* de Riga.

Le tonneau contient 4 *vedros*.

Poids.

Le *zolotnik* pèse 70 grains ; mais les orfèvres et les jouailliers le divisent en 96 parties.

Le *loth* est égal à 3 *zolotniks*.

La livre pèse 32 *loths*, ou 76 *zolotniks* ; 45 livres russes font 38 livres d'Hambourg ; Il y a des poids de 2, 3, 5 et 10 livres.

Le *poud* pèse 40 livres russes, et 33 liv. poids de marc.

Le *berkowetz* pèse dix pouds.

Le *grista* pèse un demi *poud*.

Le *parm* pèse 480 *gristas* ; mais ces deux derniers poids ne sont en usage que dans quelques provinces russes.

§. IX.

Rapport des poids et mesures de Russie avec ceux de France.

1°. *Mesures de longueur.*

Le *pied* de Russie étant exactement celui d'Angleterre, 15 pieds de Russie en font 16 de France.

L'*aune* russe, ou l'archine, a 26 pouces $\frac{1}{4}$ de France; c'est-à-dire, 2 pieds 2 pouces et $\frac{1}{4}$.

La *brasse russe*, ou le *sajen*, est de 3 archines; elle a 78 pouces $\frac{3}{4}$ de France; une toise 6 pouces $\frac{3}{4}$.

La *verste*, ou la lieue de Russie, contient 500 sajens: elle a 546 toises 5 pieds et $\frac{1}{4}$: une lieue de France contient 2,282 toises $\frac{3}{4}$; par conséquent, elle comprend 4 verstes 87 sajens.

Le *mille* géographique a 6 verstes 475 sajens 1 archine $\frac{1}{4}$; il se rapporte à une lieue $\frac{2}{3}$ de France.

Le *mille carré* géographique, a 2 lieues $\frac{7}{9}$ carrées.

La *verste carrée* a 299,072 toises carrées ; la lieue carrée de France contient 17 verstes carrées $\frac{1}{7}$.

Mesures de superficie.

La *desétina* comprend 1,400 sajens carrés : elle a 3,717 toises carrées.

Le *tschetvérik* contient 8 pouds de seigle sec ; 1,229 pouces cubes de Paris.

Le *tschetvert* contient 8 pouds de seigle sec ; 9,825 pouces cubes de Paris.

Mesures de liquides.

Le *vedro*, ou le seau de Russie, contient 610 pouces cubes de Paris.

Poids.

La *livre* de Russie se rapporte à celle de France, comme 4,256 à 5,101 ; à peu-près comme 5 à 6 : ainsi, 6 livres de Russie font environ 5 livres de France ; une livre de Russie fait $\frac{5}{6}$ de France.

Le *poud* contient 40 livres de Russie ; par conséquent, $33\frac{37}{100}$ livres de France.

Le *berkovets* fait 10 pouds, ou $333\frac{3}{4}$ livres de France.

Comparaison des différens milles.

Une *verste* de Russie contient 1,500 sajens, chaque sajen 7 pieds de Londres ; le mille se divise en verstes, sajens et archines.

	verstes.	sajens.	archines.
Mille d'Allemagne.....	6	475	$1\frac{1}{4}$.
Lieue de France.....	4	84	$0\frac{1}{7}$.
Mille anglais de terre..	2	86	0.
— de mer.....	1	368	$2\frac{1}{2}$.
Mille d'Italie.....	1	368	$2\frac{1}{2}$.
Mille d'Espagne.....	5	396	$0\frac{1}{2}$.
Mille de Suède, ou 36,000 pieds de Suède.....	10	17	0.

Cinq lieues de France font 3 milles d'Allemagne ; 4 milles anglais de mer ou milles d'Italie, ne font qu'un mille d'Allemagne ; 6 milles d'Espagne équivalent à 5 milles d'Allemagne, et 16 milles de terre anglais en font tout juste autant ;

enfin, 15 milles d'Allemagne composent un degré de l'équateur : pour faire ce degré, il faut 104 verstes 131 sajens 1 archine $7\frac{1}{10}$ verschoks ; mais on compte au degré 20 lieues marines de France ; $69\frac{4}{15}$ milles de terre anglais ; pareillement 17 milles $\frac{1}{2}$ d'Espagne.

§. X.

Armée et forces de terre.

L'état et la force de l'armée se trouvent dans la liste suivante, dressée par le collège de gnerre en 1779, époque de la dernière gúerre contre la Turquie.

Infanterie. Dix régimens de grenadiers, chacun de 3,983 hommes. — Cinquante-huit régimens de mousquetaires, sur lesquels dix-huit de 2,044 chacun, trente-huit de 2,373, et deux de quatre bataillons formant ensemble 3,900 hommes.

Cavalerie. Trois régimens de cuirassiers, savoir, celui de la garde de 5,285 hommes, du grand-duc de 1,080 hommes, et le régiment du prince Potenkin de 997 hommes.

— seize régimens de carabiniers, chacun de 1,051 hommes. — Dix régimens de dragons de Pskof, de 1,889 hommes, auquel appartiennent cinq escadrons d'hussards composant ensemble 840 hommes. — Quatorze régimens de cavalerie-légère et deux de hussards, chacun de 997 hommes. — Les chasseurs à cheval de Kief, formant en tout 1,846 hommes.

Kosaques. Il y en a au total dans l'armée 27,330.

Garnisons. Cent neuf bataillons, montant ensemble à 85,206 hommes. En outre sur la Dwina, cinq régimens sont distribués, de 500 hommes chacun; un régiment de charretiers de 1,000 hommes; deux régimens de bashkirs, de 500 hommes chacun, et un autre pareillement de 500.

Ici finit la liste du *collège de guerre.* Elle prouve que, dans la dernière guerre contre les Turcs, l'armée consistoit en 334,164 hommes, ou 419,370, si on y comprend les garnisons. Mais il reste des corps considérables à ajouter à ce

nombre ; sans parler du corps des cadets ni des académies militaires, il faut compter encore dans l'état de l'armée :

1°. Les *gardes*, qui consistent en un régiment de cavalerie, ordinairement appelé les gardes à cheval, et composé de 1,000 hommes ; trois régimens d'infanterie vulgairement appelés les *gardes à pied*, et supputés à 10,000 ; un corps de *chevaliers-gardes* composé de 60 hommes ; un escadron de *hussards de la garde*, un escadron de *kosaques de la garde*.

2°. L'*artillerie*, qui comprend un régiment de 2,510 hommes ; deux régimens de canonniers de 2,467 chacun ; deux régimens de fusiliers, chacun de 2,497 hommes ; le corps d'ingénieurs de 1,065 hommes, une compagnie de mineurs, de 296 hommes ; une compagnie de pionniers de 245 hommes ; les pontonniers, 798 hommes. Les chevaux d'artillerie occupent 3,823 hommes dans toutes les garnisons, 8,376 hommes dans tous les arsenaux. — *Total de l'artillerie* 29,061 *hommes*.

3°. Quelques *corps détachés*, les soldats employés aux mines, y compris les enfans des soldats dans les écoles de garnisons, qui sont entretenus et instruits aux dépens de la couronne. Il y a quelques années que leur nombre fut estimé 34,687.

4°. Les *commandans militaires* qui consistent dans chaque gouvernement en 300 à 500 hommes, et sont de vrais soldats d'infanterie ou de dragons: nous pouvons les porter à environ 15,000.

5°. Les *troupes irrégulières* sur les frontières de l'empire, qui, au lieu de payer les taxes, sont chargées de veiller à la sûreté des frontières, ou doivent escorter les voyageurs. Leur nombre est difficile à calculer avec exactitude, mais il est très-considérable.

6°. La grande multitude de cavaliers entretenus sur les côtes et frontières, formant une espèce de milice. Ils sont au nombre de plusieurs milliers.

Réunissant le tout ensemble, nous aurons un total d'environ *six cent mille hommes*, parmi lesquels on peut compter

au moins 500,000 soldats effectifs en activité de service. Nous ne comprenons point ici la milice nationale, qui a été abolie, et dont on a converti les corps en régimens de campagne.

L'armée se complette par les recrutemens que les propriétaires sont obligés de fournir, en levant un homme tantôt sur 500 de leurs paysans, tantôt sur 300, tantôt sur 100. Dans l'avant-dernière guerre des Turcs, on alla une fois jusqu'à prendre un homme sur 35 pour recruter l'armée du maréchal Romanzof.

En Europe, aucune armée ne coûte proportionnellement aussi peu que l'armée russe; on peut dire aussi qu'aucun autre soldat européen ne pourroit subsister avec une paye aussi modique que celle dont il sait se contenter, et qui suffit à son entretien. Quel autre soldat pourroit vivre avec une paye de 7 à 8 roubles au plus, réduite à moitié lorsqu'il est en garnison, et une ration, exactement pesée, de farine et de gruau?

A l'égard de la paye des officiers, on doit observer,

1°. Que les officiers des régimens de garnison, dans les villes voisines de la Baltique, ont une paye double de celle des autres;

2°. Que les officiers de tous les régimens de campagne en marche, ont trois fois la paye de ceux des régimens cantonnés dans les provinces;

3°. Que les soldats des gardes ont deux fois la paye des soldats des régimens de campagne.

Un feld-maréchal reçoit, par an, 7,000 roubles 200 rations, évaluées 1,140 roubles, et il lui est accordé 16 domestiques.

	roubles.	rations.	domestiq.
Un général en chef....	3,600...	80...	12,
Un lieutenant-général..	2,160...	50...	10,
Un major-général.....	1,800...	40...	8,
Un brigadier.....	840...	20...	7,

Dans les régimens de campagne, un colonel reçoit annuellement 600 roubles, pour

ses rations 96 roubles 90 kopecks, et on lui passe 6 domestiques;

	roubl.	roub.	hop.	dom.
Un lieutenant-colonel.	560 p^{r} ration	62..	70.	4
Un major.....	300.....	62..	70.	3
Un capitaine.....	180.....	28..	50.	1
Un lieutenant.....	120.....	22..	80.	1
Un second lieutenant.	84.....	17..	10.	1
Un enseigne.....	84.....	17..	10.	1
Un quartier-maître...	84.....	22..	80.	1
Un adjudant.....	120.....	22..	80.	1

Depuis que la Russie a commencé à jouer un rôle sur la scène de l'Europe, sa puissance militaire, fondée autrefois sur une multitude lâche et indisciplinée, s'est établie peu-à-peu sur tous les autres avantages de l'art et de la discipline, qu'elle partage avec les autres nations guerrières policées. L'espèce de soldat y est devenue bonne, et s'il y a encore quelque chose à desirer de l'officier, le mélange des étrangers pourra un jour y suppléer : l'émulation, les récompenses doivent en accélérer l'époque : et il faut bien croire qu'à ces deux égards, le service russe n'est plus si loin de la perfection; les succès fréquens et

signalés que les armées de Catherine obtinrent dans les guerres contre le roi de Prusse, ont prouvé que cette puissance avoit dès ce tems-là fait des progrès dans tous les genres : elle a de plus conservé l'avantage du nombre, qui lui est resté jusqu'à présent ; et peut-être est-ce à lui, plus qu'à la science militaire, que ces succès durent être attribués.

On a, dans tous les temps, cité le soldat français pour l'impétuosité de son premier choc ; on cite encore le soldat espagnol pour la sobriété, la patience ; l'allemand pour la subordination, la tranquillité, le flegme au milieu des dangers : le soldat russe réunit toutes ces qualités.

Frédéric II, roi de Prusse, prétendoit qu'avec ses officiers et des soldats russes, il conquerroit l'Europe : nous avons la présomption de croire, et nous avons sçu prouver qu'il en auroit fait autant avec des officiers français : plusieurs généraux russes, entre autres Sowarou, leur ont rendu publiquement ce témoignage, bien mérité.

Le soldat russe supporte les fatigues, endure la faim et la soif, et ne murmure jamais ; à peine connoît-il la désertion. En naissant, il est esclave ; du moment qu'il se connoît, il apprend qu'il a un maître dont la volonté sera toujours une loi pour lui ; familiarisé avec cette idée, la seule qui l'occupe, l'obéissance passive et absolue en est une suite naturelle : l'ordre du souverain appelle sous les drapeaux des milliers de soldats ; ceux sur qui le sort tombe reçoivent les adieux de leurs parens, de leurs amis qu'ils ne reverront plus, et vont gaiement affronter la mort ; ils sont placés devant une batterie comme ils le seroient dans un corps-de-garde en temps de paix : c'est-là leur poste, l'ordre de leur chef les y attache, ils ne le quitteront jamais. La religion vient encore se joindre à une raison si puissante ; les paysans russes croyent, pour la plupart, à la prédestination : quels dangers n'affronte-t-on pas avec cette croyance ?

La sobriété, le soldat russe la tient de l'habitude. Accoutumé dès l'enfance à se

nourrir d'oignons, de mauvais pain, de légumes souvent crudes, l'état militaire ne change rien à sa manière de vivre. Cependant cette sobriété même ne s'étend pas jusqu'aux liqueurs fortes; l'habitant du nord ne peut s'en passer, et il en dérobe par-tout où il en trouve. Le soldat russe supporte les fatigues, le froid, le chaud, parce que sa première éducation l'a endurci à tout; il passe d'une extrémité à l'autre sans s'en appercevoir. Si les vivres manquent dans le camp, on proclame un jeûne de deux ou trois jours ordonné par le souverain; l'armée s'y soumet sans murmure, parce que Dieu et le Tzar le veulent.

Ajoutons à tous ces motifs l'espoir du pillage qu'on ne peut jamais empêcher, et sur-tout la certitude où est le soldat de trouver la mort derrière lui, s'il étoit tenté de manquer à son devoir; les officiers au nombre de quatre par compagnie, et les bas-officiers très-nombreux, forment, après le troisième rang, un rang de serre-files qui n'ont d'autre occupation, dans un jour d'action, que d'empêcher le soldat de

reculer, ou de le tuer s'il recule. De la réunion de toutes ces causes provient l'assemblage unique des qualités du soldat russe : aucune conquête n'est impossible avec de pareilles troupes.

La cavalerie russe est détestable : les Kosaques seuls sont une excellente troupe légère. Les Kosaques sont, en général, de petite taille ; ils portent de légères moustaches, se rasent la tête, excepté le sommet où ils laissent un peu de cheveux. Leur habillement consiste dans un manteau fourré, une longue et ample robe à la manière des asiatiques, de grands pantalons, des bottes ou des botines sans éperons, et un fouet pendu au poignet de la main droite. Leurs armes sont une lance d'environ douze pieds de longueur, une paire de pistolets au côté gauche, une cartouche à la droite, un cimetère sans garde, ou même une simple barre de fer en forme de croix. Leurs chevaux sont des bidets forts et vifs, mais qui ne font pas beaucoup de chemin. Ils font usage d'une espèce de selle à la houzarde, et qui sert au besoin de licol.

Ils ne poussent jamais leurs chevaux en droite ligne ; mais en galopant, ils leur font prendre diverses directions, et tournant sans cesse à droite ou à gauche, ils décrivent une ligne qui serpente. Quand ils sont en repos, ils tiennent leur lance appuyée sur le pied : dans le combat, ils la presentent à l'ennemi, en la tenant presque par le milieu, et en l'assurant par-dessous leurs bras. Un exercice continuel les met en état de s'en servir avec beaucoup d'adresse ; dans une retraite, ils la posent sur l'épaule, pour qu'elle serve à parer les coups, et ils en tournent quelquefois la pointe contre l'ennemi qui les poursuit.

L'aversion des Kosaques pour toute discipline ne permet pas de les former en escadrons. Ils ne font qu'escarmoucher, mais ils y excellent. On les lâche sur l'ennemi quand il fuit ; ils font avec un égal succès des patrouilles, à cause de leur grande vigilance. Leur sagacité, à cet égard, dûe à une longue expérience, a quelque chose d'étonnant : en examinant les lieux traversés de-

puis peu par une troupe ennemie, même dans le plus grand désordre, ils peuvent découvrir assez exactement le nombre des chevaux qui y ont passé. Quelques-uns observent les mouvemens d'un corps à une distance extraordinaire; d'autres, en appliquant leur oreille sur la terre, distinguent de très-loin le bruit de la marche des hommes et des chevaux. Ils peuvent rester sous les armes tout le jour sans relâche, et sont infatigables pour harasser un ennemi. Ils savent aussi se contenter de très-peu de nourriture, et n'ont pas besoin de porter avec eux du fourrage pour leurs chevaux.

§. XI.

Marine.

La marine impériale est répartie dans trois départemens, Kronstadt, Revel et Archangel. La marine russe est encore dans l'enfance, si on la compare à celle des Anglais, ou des Français, ou même des Danois. Elle paroît formidable par

le nombre de vaisseaux de toute grandeur, et le seroit en effet, si les Russes n'étoient pas reculés dans cette partie, comme ils le sont dans beaucoup d'autres. En général, les vaisseaux russes ne sont pas bons ; la mauvaise qualité des bois en est la cause, et peut-être un peu leur construction. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils ne durent pas au-delà de douze ans. La douceur des eaux de la Baltique contribue peut-être aussi à leur peu de durée.

La flotte de la Baltique a été établie par Pierre I à Pétersbourg, à Kronstadt et à Revel.

En 1793, cette flotte étoit composée de 43 vaisseaux de ligne et 12 frégates. Il y en avoit bien un plus grand nombre ; mais nous ne parlons que des bâtimens qui étoient en état de tenir la mer.

En 1794, l'amiral Pawlichen conduisit d'Archangel à Cronstadt 6 vaisseaux de ligne et 4 frégates : total, à cette époque, 49 vaisseaux de ligne, 16 frégates.

Il y avoit en outre plusieurs bombardes,

chaloupes, cutters, et d'autres petits bâtimens.

La flotte des galères de la Baltique se trouvoit composée de près de 400 bâtimens, qui, pour la plupart, étoient des chaloupes canonières.

La flotte de la mer Noire comptoit, en 1787, environ 18 vaisseaux de ligne, dont 12 à Sevastopol, et 6 à Kerson; 24 frégates, 6 chaloupes canonières, et un grand nombre de vaisseaux de transport. On sait qu'on ne peut employer dans cette mer d'aussi gros vaisseaux que dans la Baltique, parce que, dans beaucoup d'endroits, il n'y a pas assez d'eau pour les porter.

La flotte de la mer Caspienne fut établie par le Tzar Alexis Michaleowitz, père de Pierre I. En 1793, elle étoit composée de 3 petites frégates, une bombarde et 5 corvettes.

La Russie avoit d'abord deux chantiers de construction, un à Pétersbourg, un autre à Archangel, auxquels on a dernièrement ajouté ceux de Kerson, de Cronstadt et de la Tauride.

L'amirauté est établie à Pétersbourg : elle a à sa tête un grand amiral, place qui, pendant quelques années, a été occupée par le Grand-Duc. On doit remarquer que la flotte de la mer Noire n'est point placée sous sa direction.

Le grand-amiral a le rang d'un feld-maréchal-général de l'armée de terre. Sa paye est de 7,000 roubles par an; celle d'un amiral, 3,600; d'un vice-amiral, 2,160; d'un contre-amiral, 1,800; d'un capitaine-commandant, 840; d'un lieutenant, 200, et d'un garde-marine, 120.

On accorde aussi des domestiques aux officiers; savoir, à un lieutenant deux, et aux autres à proportion. Dans les voyages de long cours, autrefois chaque capitaine recevoit en présent de la couronne un service d'argenterie, mais cette coutume est abandonnée.

Les matelots sont divisés en deux classes. Ceux qui ont de l'expérience forment la première, et reçoivent chacun 10 roubles 30 kopeks; ceux de la seconde, 7 roubles et 50 kopeks seulement. Ils sont en

outre nourris pendant qu'ils tiennent la mer : mais débarqués, ils reçoivent chacun leur ration ordinaire, comme dans le service de terre.

L'équipage d'un vaisseau de 100 canons est ordinairement calculé à 1,000 hommes, y compris les matelots, les soldats de marine et les canonniers ; mais les équipages ne sont pas toujours complets.

Les dépenses pour l'entretien de la marine étoient autrefois estimées à environ 1,200,000 roubles. Nous devons observer, à cet égard, qu'une foule d'articles sont à meilleur marché en Russie, et que tout ce qui compose l'équipage se paye beaucoup moins cher que dans les autres pays. Mais comme on entretient aujourd'hui plus d'escadres, et qu'elles sont en même-temps plus nombreuses qu'autrefois, cette dépense doit, par cette raison, avoir beaucoup augmenté.

Le port de Cronstadt, qui contient la plus grande partie de la marine russe, est dans l'île de *Retusari*. Pierre I le choisit comme le plus sûr qu'il y eût dans cette

mer, et comme étant propre, par sa situation, à servir de boulevard à sa nouvelle capitale. En effet, le seul passage par où les vaisseaux d'une certaine grandeur puissent approcher de Pétersbourg, est un canal étroit au sud de l'île, dont un côté est commandé par Cronstadt, et l'autre par *Kronslot*.

Kronslot est sur une petite île sabloneuse; c'est un bâtiment rond, environné de fortifications qui s'avancent dans l'eau. Les fortifications et le bâtiment sont en bois. On y entretient une garnison de cent hommes. Les vaisseaux obligés, pour arriver devant Pétersbourg, de passer entre Cronstadt et cette forteresse, ne le peuvent sans s'exposer au feu des batteries opposées : dans les autres passages, il n'y a pas plus d'onze pieds d'eau. Quand on construisit ces ouvrages, ils pouvoient être regardés comme de bonnes défenses; aujourd'hui, on doute qu'ils pussent suffire pour arrêter une flotte puissante.

L'île de *Retusari* est une langue de terre ou plutôt de sable, au milieu de laquelle

il y a un rang de rochers de granit. Elle est à vingt milles de Pétersbourg par mer, à quatre des côtes de l'Ingrie, et à neuf de celles de Carelie. Elle a environ dix milles de tour.

Aujourd'hui on compte dans l'île 30,000 habitans, en comprenant dans le nombre environ 12,000 matelots, et 1,500 hommes de garnison. L'île a trois ports. Les vaisseaux de guerre hivernent dans celui dit du milieu; ils occupent dans les autres saisons celui à droite en entrant: à gauche est le port marchand, excessivement fréquenté, parce que les bâtimens destinés pour Pétersbourg s'y arrêtent, la barre qui est à l'entrée de la Neva n'ayant que sept pieds d'eau, et dix au plus lorsque le vent d'ouest souffle avec violence.

La ville de *Cronstadt* est bâtie à l'extrémité orientale de l'île; elle est défendue, du côté de la mer, par une jetée de piliers, et du côté de terre, par des remparts. Les maisons sont la plupart construites en bois. Le petit nombre de celles qu'on remarque en face du port, sont de briques

enduites de plâtre. Parmi ces dernières, on distingue l'hôpital de la marine, les casernes, l'académie de marine, où sont élevés les *cadets de la marine*, aujourd'hui au nombre de mille.

L'ouvrage le plus intéressant qui soit à Cronstadt, est le grand canal pour le radoub des vaisseaux. Il est au niveau de la mer, et s'alimente de ses eaux. Il a 1,428 pieds anglais depuis la mer jusqu'aux portes par où entrent les vaisseaux, et de-là jusqu'au bout, 910. Il forme une croix dont le milieu est circulaire. Pour que les vaisseaux puissent tourner et entrer dans les côtés, il reste à faire le côté droit du prolongement de la croix; lorsqu'il sera entièrement fini, quatorze bâtimens pourront être contenus dans la totalité d'une anse; il en tient huit aujourd'hui. Sa profondeur totale est de 25 pieds; sa largeur en haut, de 112; 56 aux portes. Les côtés sont revêtus en pierres, et cet ouvrage paroît fait avec beaucoup de soin. Le canal demande 4 à 5 jours pour être mis à sec, s'il n'est

rempli qu'à moitié ; et neuf, s'il est entièrement plein : quinze jours suffiront à peine lorsqu'il sera fini. L'eau s'écoule par une bonde et tombe dans un bassin ou réservoir, d'où elle est versée par une pompe à feu dans un canal qui la conduit à la mer. Deux corps de pompe enlèvent ensemble 56 pieds-cubes d'eau par coup ; ils en donnent au moins neuf par minute, et jusqu'à quinze, à ce qu'on assure.

Rien ne peut donner une plus haute idée de la grande habileté et du génie persévérant de Pierre-le-Grand, que l'état dans lequel il trouva la marine russe, et celui où il la laissa. Au commencement de son règne, il n'avoit pas un seul vaisseau sur la mer Baltique, et dans le cours de peu d'années il y fit paroître une flotte de 50 vaisseaux de ligne, qui fut bientôt maîtresse de cette mer.

La Russie produit tout ce qui est nécessaire pour la construction et l'équipement des vaisseaux. Ceux que l'on construit à Cronstadt et à Pétersbourg sont de

bois de chêne, ceux d'Archangel de bois de mélèze, espèce de sapin, et par cela moins propres à durer et à soutenir un combat. Le chêne vient de la province de Kasan ; l'Ukraine et la province de Moskow fournissent le chanvre. On trouve des mâts dans les vastes forêts situées entre Novogorod et le golfe de Finlande, ou dans les provinces démembrées de la Pologne. Wibourg fournit la poix et le goudron. Il y a dans différentes provinces des manufactures à voiles et de cordages. Les magasins de Pétersbourg et d'Archangel sont toujours abondamment pourvus de ces divers articles.

L'embouchure de la Neva n'ayant pas d'eau pour permettre le passage des vaisseaux de guerre construits à Pétersbourg, on se sert de machines appelées *chameaux*, pour les conduire à Cronstadt.

Les *chameaux* sont au bout du quai des Anglais, dans le chantier de la couronne ; on ne s'en sert qu'ici et en Hollande : ceux de Hollande passent pour être plus

petits. Voici les dimensions des *chameaux* de Pétersbourg : 188 pieds de longueur totale ; chaque côté 36 pieds de large dans son milieu, 30 seulement à son extrémité, et 20 dans le haut. Il y a des pompes d'un bout à l'autre ; le tout est creux, partagé en cellules ou chambres, par lesquelles l'eau s'écoule. C'est lorsqu'elle est vidée, que cette masse se relève avec le vaisseau placé dessus, et ne prend plus que sept à huit pieds d'eau.

Malgré les progrès de tout genre qu'a faits la marine, en Russie, pendant le cours du dernier siècle, on peut dire que ses désavantages sont immenses et presqu'insurmontables dans la carrière de la navigation. Le territoire de cet empire est presque sans bornes. Séparé par des forêts considérables, divisé par de vastes déserts, coupé par des rivières, des fleuves et des canaux glacés six à sept mois, baigné par des mers où les vaisseaux russes restent prisonniers presque la moitié de l'année, sans pêches, sans cabotage intérieur ni extérieur, sans matelots expérimentés,

puisque les transports les plus actifs se font par traîneaux durant les longs hivers, comment avec tant de privations nautiques, obtenir des établissemens maritimes nombreux et durables ?

Le climat, la nature du pays, l'état même des personnes forment une chaîne d'obstacles qu'une politique extraordinaire et soutenue par la persévérance d'un siècle entier, a entrepris de surmonter. Les étrangers ont été constamment appelés, comme auxiliaires, pour l'exécution du plan de marine conçu par Pierre I, et suivi par ses successeurs. Le Gouvernement russe ne pouvoit pas espérer des nationaux toute l'ardeur qu'il desiroit exciter pour la navigation, puisqu'indépendamment qu'il n'existoit pas pour les Russes de véritable école nationale, ce peuple, courbé sous la servitude, ne pouvoit élever ses idées au-dessus de la glèbe, à laquelle il étoit perpetuellement attaché.

Le gouvernement tient, à la vérité, à sa solde 18,000 matelots, mais la plupart n'ont jamais servi. Le petit nombre, en

temps de paix, fait quelques croisières dans la Baltique, ou tout au plus jusqu'à la vue de l'Angleterre. Les autres sont employés, en été, à conduire quelques vaisseaux, de Cronstadt à Pétersbourg : mais ce n'est pas là un apprentissage suffisant pour former un grand nombre de mariniers, et on ne peut, en temps de guerre, y suppléer par les équipages des vaisseaux marchands; la Russie n'en a presque point, ce qui vient principalement de l'état de servitude des paysans, et des sévères défenses de sortir du pays sans une permission expresse. On n'estimoit, en 1784, qu'à 81 bâtimens, le nombre des navires appartenant à des négocians russes, d'après un relevé fait à la douane de Cronstadt et de Pétersbourg. Il en résulte aussi, qu'en 1785, il y est entré 639 navires, savoir 349 anglais, 44 russes, et 246 autres bâtimens de toutes nations, dont seulement 4 français et 9 espagnols. Le cabotage entre les provinces maritimes n'occuppe que 200 galiotes de 20 à 30 tonneaux, servant annuellement d'allège aux vaisseaux étrangers.

Un négociant russe qui expédie un vaisseau marchand, doit premièrement s'adresser à l'amirauté, pour obtenir la permission de prendre sur son bord un certain nombre de sujets russes : quand il l'a obtenue, il faut qu'il donne une caution à l'amirauté en recevant le passeport, sur le pied de 30 livres sterling par matelot, pour assurer leur retour. Enfin, un état qui n'a point de colonies éloignées, point de ports dans l'Océan, point de côtes étendues qui puissent familiariser les habitans avec les dangers de la navigation, ne sauroit se procurer des forces nautiques capables de se faire craindre des grandes puissances maritimes de l'Europe.

Aussi, toute l'efficacité des efforts faits par la Russie, pour se créer une marine militaire, a consisté jusqu'ici dans l'art de consommer des hommes en leur donnant une direction forcée, par la puissance despotique de son gouvernement. Ce système a principalement sa source dans le desir de satisfaire la haine nationale contre les Turcs, et de remplacer dans une région

plus fortunée un ennemi qu'on espéroit reléguer plus loin. Catherine II s'est servie habilement pour ce but de tous les moyens qui lui ont été légués par ses prédécesseurs ; elle en a, de plus, créé de nouveaux, tant par la supériorité de ses négociations et de ses alliances, que par l'adoption et l'application à son empire, des lois économiques, d'après les idées modernes. L'esprit d'imitation est venu à son secours, comme il avoit dominé dans les institutions de Pierre I. Il étoit naturel que le gouvernement russe, qui cherchoit à s'aider des leçons de l'expérience, en poursuivant le vaste plan de marine qu'il avoit conçu, prît pour modèle les Hollandais et les Anglais, ses heureux devanciers dans la carrière navale.

D'un autre côté, par le traité de Kainardgi, du 21 juillet 1774, Catherine II obtint de la Porte la libre navigation dans la mer Noire ; mais ce n'étoit qu'une pierre d'attente pour se faire accorder, si ce n'étoit pour conquérir, de nouveaux avantages : car elle savoit que son commerce

dans la mer Noire ne seroit profitable, qu'autant qu'elle se verroit maîtresse des points de communication avec la Méditerranée. Les hostilités recommencèrent donc bientôt dans cette vue, et un second traité de 1783, portant cession à la Russie de la Crimée qu'elle avoit envahie, détruisit la plupart des obstacles qui s'opposoient à ce que les ports qu'elle possédoit, depuis la précédente paix, dans la mer d'Azof et sur la mer Noire, devinssent le centre des échanges du nord et du midi. Une nouvelle tentative de la part de la Russie sur les posessions turques amena la pacification de Jassy, confirmative de toutes les concessions précédentes et du privilège, acquis aux vaisseaux russes, de naviguer librement dans toutes les mers turques.

L'Impératrice, fière, en quelque sorte, de l'acquisition de nouveaux domaines commerciaux et maritimes, sembla vouloir se débarrasser du monopole que les Anglais exerçoient en Russie.

Cette idée, qui s'empara de l'ame vi-

goureuse de Catherine ne se développa qu'à l'époque de la guerre américaine. Les principales puissances maritimes ayant pris part à cette grande cause, celles qui restèrent neutres, particulièrement dans le nord, cherchèrent à faire tout le commerce de l'Europe, et se liguèrent pour protéger la liberté des mers. Cette neutralité armée fut dirigée contre l'Angleterre, qui en étoit très-mécontente; le cabinet de Versailles en fut l'instigateur secret. Catherine donna, en 1780, l'impulsion à ces actes de neutralité; la part que prit le pavillon russe dans la navigation générale lui fit partager l'émulation des autres puissances maritimes, lors de la pacification de 1783. Toutes redoublèrent d'ardeur dans leurs spéculations commerciales, et l'Impératrice publia un grand nombre d'actes diplomatiques, et de dispositions législatives qui tendoient à favoriser celles de ses sujets. Ainsi, toute la politique de son règne, relativement à l'empire des mers, fut de réaliser les conquêtes projetées par le tzar Pierre, et de préparer

les Russes à en recueillir les fruits, en donnant la plus grande extension possible à leur commerce actif et passif, soit avec les Européens, soit avec les peuples de l'Asie, limitrophes de son empire.

Par toutes ces combinaisons, calquées sur la politique commerciale des autres cabinets Européens, Catherine II parvint, à force d'art, à créer un système maritime, que la cour de Pétersbourg a mis depuis longtemps au nombre de ses moyens possibles de succès; système autorisé par la nature du climat, par la position du pays et par l'état des personnes; système qui, sans doute, seroit bientôt dissous, s'il n'étoit alimenté par l'esprit de conquête, qui, de même que le fanatisme religieux ou politique, n'épargne ni l'argent ni les hommes.

§. XII.

Etablissemens d'éducation et d'instruction publique.

Alexis Michaelowitz et Pierre I commencèrent à civiliser la Russie; leurs successeurs ne se sont guères écartés de leurs principes, et quelquefois ils les ont suivis avec beaucoup de persévérance et d'activité. Pierre I établit le gymnase académique et le corps des cadetsde la marine. C'est sous le règne de l'Impératrice Anne, et par les conseils du célèbre feld-maréchal Munich, qu'a été formé le corps des cadets de terre.

Mais Catherine sut donner bien plus d'éclat et d'étendue à tous ces établissemens: elle en créa en outre un grand nombre d'autres, non moins propres à concourir au but que s'étoit proposé le réformateur de la Russie: en un mot, elle parvint à répandre dans toutes les provinces de son vaste empire, les moyens d'instruction qu'on avoit auparavant comme fixés à Pétersbourg, et qui sembloient s'y être

comme naturalisés, plutôt pour satisfaire l'ostentation du souverain, qu'en vue de l'utilité publique, qui les appeloit sur tous les points de l'empire.

Presque toutes les institutions faites pour améliorer la civivilisation et pour accroître les lumières des Russes doivent à cette Impératrice, sinon leur création, au moins leur perfectionnement.

Cinq établissemens sont consacrés à l'éducation militaire. Le premier, le plus remarquable, est le *corps des cadets de terre*. Il est placé dans une enceinte de deux verstes et demie. L'on y voit non-seulement tous les bâtimens nécessaires, mais un grand jardin et des emplacemens propres aux exercices et aux récréations des élèves. La maison des *cadets de terre* fut autrefois le palais du célèbre Menzikoff; au moyen des augmentations qu'on y a faites dans les derniers temps, elle a une façade de 366 toises de longueur. Le dehors et le dedans sont construits de la manière la plus simple, et tel qu'il convient à une maison d'éducation. Il

y a, indépendamment des appartemens nécessaires au logement et à l'étude, une infirmerie, trois grandes salles de récréation, des sallons pour les assemblées et pour les bals, une chancellerie, un manége, une fonderie de caractères, une imprimerie, un cabinet d'histoire naturelle, une bibliothèque, un théâtre, une église pour les Russes et deux chapelles, dont une pour la religion romaine, l'autre pour la luthérienne.

La maison des *cadets de terre* étant établie pour former des militaires, l'éducation qu'on y reçoit est absolument analogue à ce but. Il y a de fixe 500 cadets nobles Russes, 100 Livoniens ou Finois nobles, et 80 bourgeois. Le tout est divisé en cinq âges; chaque âge comprend 100 Russes, 20 Livoniens et 16 bourgeois. Il y a cependant, pour l'ordinaire, un certain nombre de surnuméraires, qui n'est pas fixé. Les élèves restent trois ans dans chaque âge; on les reçoit à six ans, de manière qu'ils sortent de vingt à vingt-un. Le renouvellement se fait donc tous les trois ans;

il sort, à chaque période, 120 cadets, et il en entre un pareil nombre. La première année, en automne, on inocule ceux qui n'ont pas eu la petite vérole. Autrefois les parens, en mettant leurs enfans dans ce corps, signoient un écrit par lequel ils renonçoient à les voir autrement que dans les assemblées publiques, et à les retirer avant les quinze ans révolus. Cette loi ne subsiste plus ; mais il n'y a rien de si rare que de voir les parens profiter de la permission de les retirer avant le temps fixé.

A leur réception, les *cadets de terre* entrent dans la première classe, et sont, pendant trois ans, confiés aux soins d'une directrice et de dix gouvernantes : celles-ci ont sous elles plusieurs autres femmes. Ils portent alors un petit habit de matelot, de couleur brune. Les trois années suivantes, ils passent des mains des femmes dans celles de huit gouverneurs et d'un inspecteur. Leur costume est le même pour la forme, mais non pas pour la couleur : celui du second âge est blanc. Dans la troisième classe, les élèves sont vêtus de

gris, et ils y restent aussi trois ans : au bout de ce temps, ils prennent un uniforme simple et propre.

La quatrième et la cinquième classes durent également trois ans chacune, et dans celles-ci, les élèves sont sous les ordres des officiers de leur corps, lesquels ont le pas sur ceux des troupes de ligne.

Les élèves reçoivent dans cette maison une éducation civile, morale, scientifique et militaire. La propreté, le premier et le plus nécessaire des principes de l'éducation physique, y est portée au plus haut degré. Les *cadets* sont suffisamment vêtus; mais dans les plus grands froids on ne leur permet de porter ni pelisse ni manteau. Leur nourriture est simple; ils ne boivent jamais que de l'eau. Ils se lèvent à cinq heures du matin, se couchent à neuf heures du soir; toutes les heures de la journée sont parfaitement remplies par leurs études, leurs exercices et leurs récréations : ces récréations sont proportionnées à leur âge. Ceux des deux classes les

plus avancées ont dans leurs salles d'amusement des livres, des journaux, des gazettes, des mappemondes, des sphères, des planétaires ; on y voit aussi les bustes de plusieurs grands-hommes de l'antiquité et des temps modernes. Les autres salles sont les représentations des divers peuples qui habitent l'empire Russe.

Chaque été, les *cadets de terre* de la quatrième et de la cinquième classe restent campés pendant plusieurs semaines; les autres cultivent des jardins et quelques petits champs dans leurs enclos, afin d'apprendre à connoître l'agriculture. Dans ces occupations et dans tous leurs amusemens, ils sont constamment sous les yeux de leurs surveillans.

Autant l'éducation physique de ces jeunes élèves est austère, autant leur éducation morale est douce ; son but est de prévenir les fautes, afin d'être dispensé de punir. Les punitions corporelles sont absolument bannies de la maison : des privations d'amusement et de légères dégradations militaires les remplacent. On a voulu que les

élèves fussent toujours excités par l'honneur et retenus par la honte.

L'institution de l'académie prescrit d'enseigner dans le premier âge, la connoissance de la religion selon l'intelligence de l'élève, les langues russe, française et allemande, le dessin, la danse, l'écriture et les quatre règles d'arithemétique.

Au second âge, l'arithmétique, la géométrie, la géographie, la chronologie, l'histoire, la mythologie, les principes de la langue esclavonne doivent faire l'objet des études.

Au troisième âge, on continue ces mêmes études; on enseigne de plus, la langue latine à ceux qui ont du goût pour l'apprendre, les principes de l'architecture, et la tenue des livres de compte. C'est dans cet âge qu'on tâche de reconnoître quels élèves sont propres au militaire ou au civil.

Au quatrième âge, sans discontinuer l'enseignement des sciences précédemment commencées, viennent les mathématiques, la philosophie et l'éloquence, l'équitation, l'escrime, l'art de voltiger, de lever des

plans, de tourner en bois et en cuivre, la déclamation appliquée aux plus beaux morceaux des poëtes et des orateurs, enfin les principaux exercices de l'homme de guerre.

Au cinquième, la loi divine, premier principe de tous les devoirs, le perfectionnement des sciences qui ont rempli les cours précédens, une connoissance générale des arts, la science plus en particulier de toutes les parties de l'art militaire, sont les différentes études par où l'éducation se termine.

L'éducation des *cadets de terre* se prolonge ainsi pendant quinze ans: quand elle est achevée, ils sont faits capitaines, lieutenans, ou enseignes, suivant leur mérite ou leur talens, ou bien s'ils préfèrent un emploi civil, on le leur accorde. Les bourgeois se destinent spécialement à devenir professeurs dans le corps.

On estime que chaque *cadet de terre* coûte à l'état, pour toute son éducation, 4,410 roubles; mais ordinairement le sujet l'en dédommage par les services qu'il rend, et quelqu'avantageuse que soit cette insti-

tution pour les particuliers pauvres, elle l'est encore plus au gouvernement.

Les *cadets de la marine* sont élevés comme ceux de terre, excepté qu'on leur donne les connoissances analogues au genre de service qu'ils doivent embrasser; dans cette vue, on leur fait apprendre la langue anglaise préférablement aux autres. Ils sont au nombre de 600, divisés en cinq compagnies. Pendant les trois dernières années de leur éducation, on leur fait faire une campagne d'été sur la Baltique, afin de les rendre capables de mettre en pratique ce qu'ils ont appris par la théorie; après quoi ils servent sur la flotte en qualité de gardes-marines.

Les *cadets de la marine* furent longtemps élevés à Cronstadt. Catherine II les plaça dans le palais d'Oramenbaum, maison de plaisance de l'infortuné Pierre III. Ils y sont sous la direction de l'amiral et de divers officiers de marine.

Le corps des *cadets du génie* et de l'*Artillerie* est composé de 360 jeunes gentilshommes, et de 85 fils de soldats;

Leur éducation est aussi complette que celle des autres corps, dirigée dans un sens analogue au service pour lequel on les destine. Ils sont divisés en compagnies; les plus jeunes portent l'uniforme des chevaux-légers; les autres l'uniforme d'artilleurs: les fils des soldats forment une compagnie particulière. Ce corps a la réputation d'être parfaitement bien conduit.

Le corps des *cadets Grecs* est un établissement qui touche à celui des *cadets d'artillerie*; la cour est commune. Cette école fut établie après la guerre de 1769 contre les Turcs. Son but principal est de former des officiers de terre et de mer, qui, étant Grecs de nation, peuvent se rendre plus particulièrement utiles dans le cas où pareille guerre viendroit à se renouveller. Le prince Potenkin en étoit le chef en 1791. Elle est fondée pour 200 jeunes gens, qui sont admis depuis l'âge de 12 jusqu'à 16 ans. Il faut qu'ils soient agréés par les consuls Russes, qui les envoient à Pétersbourg aux dépens de l'Impératrice. Ils apprennent tout ce qui s'ap-

prend au corps des *cadets d'artillerie*, et de plus l'italien, le grec et la navigation. L'habit journalier est brun, avec collet rouge. Les élèves ont aussi des médailles, comme dans les autres écoles, avec la différence que la première est en or, les autres en argent : d'un côté est le portrait de l'Impératrice, de l'autre une Minerve. Quand leur éducation est achevée, les *cadets Grecs* sont maîtres de devenir officiers ou interprètes de la Russie, ou bien de retourner chez eux. Le dernier plan du prince Potenkin étoit, dit-on, de transporter à Kerson cet établissement, et d'y créer une école de marine pour la flotte sur la mer Noire. Ce projet présente sans contredit des avantages ; il auroit, entr'autres, celui de ne pas transporter au 60e degré, des jeunes gens, qui ne doivent habiter que peu d'années un climat rigoureux, dont ils sont quelquefois les victimes, pour les rendre ensuite à leur climat naturel qu'ils ne doivent plus quitter.

Le corps des *cadets des mines* est à

l'extrémité de Vasiastrow, près l'embouchure de la Neva. La fondation est pour 60 élèves, sans compter les pensionnaires. Le cours entier dure environ cinq ans: on y apprend les quatre langues, russe, latine, française, allemande; la géométrie, l'algèbre, la minéralogie, la chimie, le calcul intégral et différentiel, et la logique.

Le cabinet de minéralogie est dans une jolie galerie ornée de colonnes, à trois séparations. Il est classé selon un nouveau système: on n'en a suivi aucun de connu. La collection est de 36,000 pièces de tous les pays. On considère cinq choses pour leur classification: 1°. leur configuration extérieure; 2°. les pays d'où elles viennent; 3°. leur analyse chimique; 4°. comment elles se sont formées; 5°. leur utilité et leur propriété.

Les établissemens d'*instruction publique* sont en grand nombre à Pétersbourg; il y en a trois consacrés à la médecine et à la chirurgie.

Les *beaux arts* ont deux écoles établies dans cette capitale; la première est pour tous

les arts en général : le nombre des élèves qui y sont entretenus est de 250. Ils ne peuvent y être admis après l'âge de six ans : cette règle a pour motif la crainte que les vices d'une première éducation ne fasse obstacle aux succès de celle qu'ils sont appelés à recevoir. Soignés trois ans par des femmes, confiés ensuite à des instituteurs, ils finissent par se vouer à l'art pour lequel ils se sentent le plus d'inclination. Un élève peut devenir peintre, sculpteur, architecte, horloger, ou bien apprendre l'art de fondre les métaux et de faire des instrumens de physique et de mathématiques. Au bout de quinze ans, il sort de l'académie, libre de s'établir où il lui convient. Ceux qui ont remporté les premiers prix reçoivent en outre, pendant trois ans, une pension pour voyager en Europe.

La seconde école est uniquement destinée à l'*art théâtral*. Les élèves sont des deux sexes, et choisis dans les classes inférieures du peuple, ou souvent encore dans l'hôpital des enfans-trouvés. On leur

apprend la déclamation, la musique, la danse et tout ce qui a rapport à l'art dramatique.

Le *séminaire de St-Alexandre Newski* est aussi à distinguer comme maison d'éducation publique. Il est sous l'inspection du métropolitain de Pétersbourg. Là sont élevés pour la prêtrise ceux des enfans des ecclésiastiques qui se destinent à cet état.

En créant tant d'établissemens pour l'éducation de la jeunesse, Catherine II n'eut garde d'oublier son sexe : elle changea en maison d'éducation, pour les jeunes demoiselles, le couvent de la Résurrection, bâti par l'Impératrice Élisabeth, sur le bord de la Neva, à l'extrémité de Pétersbourg. Les élèves sont, dans cette maison, au nombre de 480 ; moitié d'extraction noble, moitié de la classe des bourgeois. Elle a eu longtemps pour directrice Mad^e. *Lafont*, française de beaucoup de mérite. On y compte en outre huit inspectrices, et quarante institutrices ou maîtresses de classe.

Les élèves nobles, ainsi que les bour-

geoises, sont divisées en quatre classes, distinguées par la couleur de leur robe. Elles entrent dans la maison à l'âge de six ans, restent trois ans dans chaque classe, et sont rendues à leurs parens lorsqu'elles ont atteint leur dix-huitième année; non-seulement leur éducation et leur entretien sont gratuits, mais en sortant, les nobles reçoivent une dot de 2,000 roubles, et les bourgeoises une de 100. Les élèves qui se sont le plus distinguées par leurs talens ou par leurs vertus, obtiennent en outre le chiffre en or de l'Impératrice, et elles ont toute leur vie le droit de le porter pendu à leur côté.

Là, on enseigne aux élèves les élémens de leur religion, les langues, et sur-tout le français, la géographie et l'histoire. On leur donne une connoissance de l'histoire naturelle et de la littérature. On leur montre la danse, la musique, la déclamation, et on leur fait représenter des ouvrages dramatiques. Les élèves d'extraction bourgeoise apprennent, en outre, à faire tous les ouvrages de ménage, et elles

deviennent très-utiles à la société, en y répandant le goût des talens et des bonnes mœurs, fruit de leur éducation.

Enfin, Catherine II a fondé à Pétersbourg et dans toutes les provinces de l'empire, des *écoles normales* pour la jeunesse de tous les rangs. En 1770, on en comptoit quatorze dans la résidence. La principale avoit des professeurs pour les langues, l'histoire naturelle, la philosophie, la géométrie. Dans les trois autres, on enseignoit à lire, à écrire, l'histoire Russe et la géographie. Ces écoles rassembloient plus de 3,200 élèves, dont 550 étoient des filles.

Certes, tant d'utiles institutions doivent illustrer le règne de Catherine, et faire regretter que le cours entier de sa vie n'ait pas été plus digne des soins qu'elle a pris quelquefois pour policer autant que pour éclairer son vaste empire.

Le nom du *prince Potenkin*, cité dans le cours de cette section, a sans doute réveillé l'attention du lecteur. Pour satis-

faire sa curiosité, nous allons mettre sous ses yeux le portrait de cet homme si célèbre, tel qu'il a été tracé par un écrivain distingué, que sa qualité d'ambassadeur en Russie a mis à portée de le connoître, et de le peindre avec impartialité.

« Le prince Grégoire - Alexandrowitz Potenkin fut un des hommes les plus extraordinaires de son siècle : il falloit pour qu'il jouât un rôle aussi marquant, qu'il naquît en Russie, et qu'il vécût sous le règne de Catherine II. Dans tout autre pays, dans tout autre temps, avec tout autre souverain, il auroit été déplacé, et un hasard singulier a créé cet homme pour l'époque qui lui convenoit. Il rassembloit dans sa personne tous les défauts et tous les avantages les plus opposés. Il étoit avare et magnifique, despote et populaire, dur et bienfaisant, orgueilleux et caressant, politique et confiant, libertin et superstitieux, audacieux et timide, ambitieux et indiscret. Prodigue avec ses parens, ses maîtresses et ses favoris, il ne payoit souvent ni sa maison, ni ses créanciers.

Son crédit dépendoit toujours d'une femme, et toujours il lui fut infidèle : rien n'égaloit l'activité de son imagination, ni la paresse de son corps. Aucun danger n'effrayoit son courage, aucune difficulté ne le faisoit renoncer à ses projets : mais le succès le dégoûtoit toujours de ce qu'il avoit entrepris.

» Il fatiguoit l'empire par le nombre de ses emplois, et par l'étendue de sa puissance. Il étoit lui-même fatigué du poids de son existence, envieux de tout ce qu'il ne faisoit pas, et ennuyé de ce qu'il faisoit. Il ne savoit ni goûter le repos, ni jouir de ses occupations. Tout en lui étoit décousu, travail, plaisir, caractère, maintien. Il avoit l'air embarrassé dans toutes les sociétés, et sa présence gênoit tout le monde ; il traitoit avec humeur ceux qui le craignoient, et caressoit ceux qui l'abordoient familièrement.

» Personne n'avoit moins lu que lui, peu de gens étoient plus instruits. Il avoit causé avec des hommes habiles dans toutes les professions, dans toutes les sciences,

dans tous les arts. On ne sut jamais mieux s'approprier le savoir des autres. Il auroit étonné dans une conversation un littérateur, un artiste, un artisan, un théologien. Son instruction n'étoit pas profonde, mais elle étoit fort étendue : il n'approfondissoit rien, mais il parloit bien de tout.

» L'inégalité de son humeur répandoit une bisarrerie inconcevable dans ses desirs, dans sa conduite, dans sa manière de vivre. Tantôt il formoit le projet de devenir duc de Courlande, tantôt il songeoit à se donner la couronne de Pologne. Souvent il montroit le desir de se faire évêque ou même simple moine. Il bâtissoit un palais superbe, et vouloit le vendre avant qu'il fût achevé. Un jour il ne rêvoit que la guerre, et n'étoit entouré que d'officiers, de Tartares, de Cosaques : le lendemain, il ne songeoit qu'à la politique ; il vouloit partager l'empire ottoman, et mettre en mouvement tous les cabinets de l'Europe. Dans d'autres temps, ne s'occupant que de la cour, paré d'habits ma-

gnifiques, couvert de cordons de toutes les puissances, étalant des diamans d'une grosseur et d'une blancheur infinies, il donnoit sans sujet de superbes fêtes.

» On le voyoit quelquefois passer pendant un mois, au milieu de toute la ville, des soirées entières près d'une jeune fille, paroissant également oublier et toute affaire et toute décence. Quelquefois aussi, pendant plusieurs semaines, retiré chez lui avec ses nièces et quelques hommes admis à son intimité, il restoit sur un sopha, sans parler, jouant aux échecs ou aux cartes, les jambes nues, le col déboutonné, en robe de chambre, le front soucieux, les sourcils froncés, et présentant aux yeux des étrangers qui venoient le voir, l'aspect d'un sale et grossier cosaque.

» Toutes ces irrégularités donnoient souvent de l'humeur à l'Impératrice, mais le rendoient plus piquant pour elle. Dans sa jeunesse il lui avoit plu par l'ardeur de ses feux, par sa valeur, par sa mâle beauté; arrivé à l'âge mûr, il la charmoit encore en flattant son orgueil, en calmant

ses craintes, en affermissant son pouvoir, en caressant ses chimères d'empire d'Orient, d'expulsion des barbares, et de restauration des républiques grecques.

» A dix-huit ans, bas-officier dans les gardes à cheval, il décida, le jour de la révolution, son corps à prendre les armes, en offrant à Catherine sa dragonne pour orner son épée. Bientôt, rival d'Orloff, il fit, pour sa Souveraine, tout ce qu'une passion romanesque peut inspirer. Il se créva l'œil pour s'enlever une tache qui diminuoit sa beauté. Banni par son rival, il courut chercher la mort dans les combats; il y rencontra la gloire. Amant heureux, il se débarrassa promptement de ce rôle importun, dont le dénouement lui offroit pour perspective une disgrace obscure. Il donna lui-même des favoris à sa maîtresse, et devint son confident, son ami, son général et son ministre.

» Comme on voit passer rapidement ces météores brillans, dont l'éclat étonne, mais n'a rien de solide, Potenkin commença tout, n'acheva rien, dérangea les

finances, désorganisa l'armée, dépeupla son pays, et l'enrichit de nouveaux déserts. Ce portrait peut paroître gigantesque, ceux qui ont connu Potenkin en attesteront la vérité. Cet homme avoit de grands défauts; mais sans eux, peut-être, il n'eût dominé ni sa Souveraine, ni son pays. Le hasard le fit précisément tel qu'il devoit être pour conserver si long-temps son pouvoir sur une femme aussi extraordinaire ».

SECTION CINQUIÈME.

Mœurs et Institutions.

§. Ier.

Du caractère, des mœurs et des usages du peuple russe en général.

Ce n'est pas une chose facile que de tracer le caractère d'une nation. Presque toujours de pareils tableaux sont de ces portraits qui, sous un pinceau brillant, peuvent avoir tous les mérites, excepté celui de la ressemblance. Ce n'est guères d'après ces descriptions qu'on peut se former l'idée d'un peuple moderne. Depuis que l'Europe est civilisée d'une extrémité à l'autre, ce seroit plutôt par professions que par nations qu'on pourroit classer ses habitans. Ainsi, ce ne seroit pas tous les Français, tous les Anglais, tous les Espagnols, qu'il conviendroit de supposer res-

semblans entr'eux, mais bien tous ceux qui, dans chacun de ces trois peuples, reçoivent à-peu-près la même éducation, mènent à-peu-près le même genre de vie.

Pour que tous les individus d'une nation eussent une même physionomie morale et physique, il faudroit que tous fussent sous l'influence du même climat, que tous se livrassent aux mêmes occupations, professassent le même culte. Il faudroit, s'ils appartenoient à une nation policée, qu'ils vécussent sous une forme de gouvernement bien stable, et que la part qu'ils y auroient donnât à leurs idées, à leurs sentimens, et même à l'habitude extérieure de leur corps une tournure uniforme et constante. C'est le concours de tous ces points de réunion qui seul peut permettre d'appliquer à tous le portrait d'un seul d'entr'eux pris au hasard. Une différence, sous un seul de ces rapports, suffit pour varier à l'infini leurs traits physiques et moraux.

Voilà pourquoi il seroit facile de peindre le caractère des peuples pasteurs, celui des sauvages du Canada, et de tous les

peuples barbares qui ont un culte simple, peu de lois, peu de communications avec d'autres peuples.

Voilà pourquoi les Grecs et les Romains, dans les beaux temps de leurs républiques, réunissant presque toutes leurs affections vers la patrie, la liberté et la gloire, habitant une contrée resserrée, où l'influence du climat étoit à-peu-près la même partout, pourroient être peints tous à-peu-près sous les mêmes traits.

Voilà pourquoi, à l'égard de nations plus rapprochées de nous par les temps et par les lieux, les Anglais, les Suisses, les Hollandais même, prêteroient plus que les autres à cette uniformité de couleurs; les Anglais, par cette inquiétude universelle qui fixe leurs yeux sur un gouvernement dont toutes les opérations sont, malgré l'imperfection de leur représentation au parlement, soumises à l'inspection de tous, par leur position insulaire qui les rend tous plus ou moins propres aux dangers de la navigation et aux spéculations du commerce maritime, par cette arrogance

nationale que justifie en quelque sorte leur domination foiblement contestée sur les mers : les Suisses, par leur position géographique qui rend tous leurs cantons spectateurs impassibles des agitations de l'Europe : les Hollandais, qui, malgré la diversité légère existante jusqu'à ces derniers temps entre les gouvernemens de leurs sept provinces, avoient tous des points de réunion dans leur attachement à une sorte de liberté, dans la nature de leur sol, dans leur situation aux bords des mers et des canaux, de laquelle il devoit résulter une uniformité d'occupations, de goûts et même de passions.

Mais qui se flatteroit de tracer le portrait ressemblant de *toute* la nation allemande, de *toute* la nation italienne, de *toute* la nation française ? Et pour ne parler que de la Russie, quelle différence dans le climat, dans les productions, dans les occupations, dans les lois, dans le langage, d'une province à l'autre ? Qui appliqueroit à un habitant de Moscow ou de Pétersbourg le portrait d'un Cosaque ou d'un Sibérien, feroit une

très-grande erreur : il y a entre les principales contrées de ce vaste empire des différences si frappantes de climat, de mœurs, de langage, de goûts, de caractères, et même de formes extérieures, que pour peindre ceux qui les habitent tels qu'ils sont à présent, il faudroit les subdiviser en Finnois, Estoniens, Livoniens, Polonais, Grecs, Kamtschadales, Lapons, Allemands, et tracer de chacun de ces peuples un tableau particulier ; tâche épineuse autant qu'ingrate, qu'on ne pourroit remplir sans mettre presque toujours l'exception à côté de la règle, où il seroit difficile d'être exact sans être minutieux, juste sans paroître sévère, apologiste sans être accusé de flatterie. Cette différence n'est cependant pas tellement absolue, qu'on ne distingue quelques-uns de ces traits caractéristiques qu'il suffit à l'historien de saisir pour éviter le reproche de n'avoir fait qu'un portrait infidèle. C'est ainsi, dans ce dernier plan du Tableau de la Russie, que nous devons la considérer.

On a souvent répété que Pierre-le-Grand avoit civilisé son peuple ; qu'il l'avoit obligé

à renoncer à sa barbe et à son habit national ; qu'il avoit naturalisé chez lui les arts et les sciences, discipliné son armée, créé une marine, opéré, en un mot, un changement total dans toutes les parties de son empire. Il faut reconnoître qu'en effet il a créé la marine de Russie, et mis son armée sur un beaucoup meilleur pied : ce sont-là de ces choses que peut opérer un despote, habile et persévérant. Mais les pompeuses descriptions qu'on a faites d'un changement total dans les usages et les mœurs des Russes, ne sont fondées que sur les assertions hasardées d'étrangers qui, sans avoir jamais voyagé en Russie, ont écrit l'histoire de Pierre I sur des mémoires dictés par la plus grande partialité. Une nation peut paroître avoir fait de grands progrès, tant qu'elle n'est comparée qu'à elle-même d'après ce qu'elle étoit anciennement, mais ces mêmes progrès se réduisent presque à rien, quand on la met à côté d'autres nations véritablement civilisées. Or il y a une grande différence entre civiliser une nation, ou seulement

quelques individus. Parmi les Russes, non-seulement les marchands et les paysans conservent encore leur barbe, leur habit national et leurs anciennes mœurs ; mais la plupart ressemblent toujours, par leur extérieur et leur manière de vivre, aux habitans des plus petits villages, sans en excepter ceux des grandes villes et de la capitale même.

Pierre I ordonna aux Russes de quitter l'habit long et la barbe. Une amende fut imposée aux amateurs obstinés de l'ancien usage. Bien des Russes regardoient le changement d'habit comme un renoncement à la religion, et disoient qu'il valoit mieux perdre la tête que la barbe. Ils furent obligés de payer un droit pour n'être pas rasés, et ils recevoient un jeton qui leur servoit de quittance; souvent à la cour on enivroit les vieux boyars, et on leur tailloit la barbe d'une manière si ridicule, qu'ils étoient obligés de garder la chambre pendant plusieurs mois, ou de se faire raser; on attachoit aux portes des villes un modèle de nouvel habit, et on rognoit la robe de ceux qui ne vouloient pas payer;

vaines tentatives : quoi qu'on fasse, la civilisation d'un peuple nombreux, dispersé dans une immense étendue de pays, ne sauroit être l'ouvrage d'un moment ; on ne peut y parvenir que par des progrès lents et presqu'insensibles.

C'est une erreur, généralement répandue, de croire qu'il n'y avoit autrefois que deux classes de peuple en Russie. Outre le clergé, qui a toujours joui d'une grande considération, on y a toujours distingué une classe intermédiaire qui s'est successivement divisée en plusieurs autres. Ces classes sont maintenant au nombre de quatre : 1°. la noblesse ; 2°. le clergé ; 3°. les marchands bourgeois, et autres personnes libres ; 4°. les paysans. Dans les trois premières, sont presque tous les sujets libres de l'empire ; la dernière embrasse l'universalité des serfs.

L'histoire, le langage, et les traits de la figure prouvent que les Russes sont d'origine slave, et par conséquent alliés des Polonais, des Bohémiens, des Slavons et des autres nations du nord. Ce peuple,

malgré sa dispersion sur un territoire excessivement vaste, malgré la diversité des pays, des climats et du sol, a conservé son caractère national et ses mœurs. On trouve chez lui, relativement aux personnes et aux coutumes, beaucoup plus de rapport que chez les nations qui habitent de plus petits états. Les Russes de Novogorod, d'Astrakhan, d'Archangel, de Tobolsk, d'Iacoutsk, diffèrent moins entr'eux que les allemands des différens cercles. Leur manière de vivre, simple, uniforme et naturelle, un esprit exempt d'inquiétude, l'identité de religion et la même nourriture, paroissent être les principales causes de ce peu d'altération. On voit ici rarement les difformités que les rafinemens de la mollesse ont introduites dans les autres parties de l'Europe.

Les Russes sont de différente stature ; il y en a de très-grands ; on en trouve peu au-dessous de la taille commune, plusieurs sont remarquables par la force de leurs membres ; ils sont en général maigres, mais bien faits. Leur bouche et

leurs yeux sont petits, leurs lèvres minces, leurs dents unies et très-belles. Ils ont communément le tempérament sanguin; violens dans leurs passions, difficilement maîtres d'eux-mêmes, ils passent avec rapidité d'un extrême à l'autre. Les inquiètes sollicitudes de l'avenir font ici rarement blanchir les têtes. Ils montrent beaucoup d'agilité. Ils sont hospitaliers.

Les Russes sont aussi entétés de l'antiquité de leur origine qu'aucune autre nation: les premiers temps de leur histoire se perdent dans l'obscurité de la fable. Les nations, ainsi que les hommes, n'arrivent que par degrés à la force de l'âge; les évènemens de leur enfance ou de leur tendre jeunesse seroient difficiles à rassembler, et ne mériteroient d'ailleurs aucune attention. L'ignorance grossière qui régnoit autrefois dans tout le nord de l'Europe, les transmigrations continuelles des peuples qui l'habitèrent les premiers, ainsi que les révolutions fréquentes et les destructions qu'elles occasionnèrent, ont couvert, pour ainsi dire, d'un voile impénétrable la souche de tous ceux qu'on

voit aujourd'hui occuper cette partie du monde. Le court espace de temps que les annalistes accrédités ont parcouru est plein d'obscurités, et laisse à l'invention un vide immense à remplir. Chaque nation, par une vanité inséparable de la nature humaine, a cherché à y parvenir, en combinant des faits propres à illustrer et à reculer son origine; de-là vient que l'histoire, qui devroit toujours présenter le vrai, et donner dans tous les temps des leçons de sagesse, débute souvent par un tissu de fictions et d'absurdités. Sans doute on nous saura gré de ne pas rapporter ici celles que quelques écrivains russes ont débitées sur l'extraction merveilleuse des différens peuples qui composent la nation dont ils ont entrepris d'écrire l'histoire.

§. II.

De la noblesse russe. — Des seigneurs. — Étiquette de la cour. — Ordres de chevalerie. — Jeux, spectacles, etc.

On distinguoit autrefois, en Russie, haute et basse noblesse. Il n'y en a plus que d'une sorte aujourd'hui.

La noblesse russe, sur-tout dans la grande Russie, a toujours joui de certains droits et privilèges particuliers; mais fondés uniquement sur un long usage ; la plupart n'étoient sanctionnés par aucune loi ou concession. Ces privilèges sont :

1°. Que les nobles peuvent exclusivement posséder les propriétés territoriales : ce privilège reçoit maintenant beaucoup d'exceptions ;

2°. Ils peuvent vendre ou aliéner leurs domaines, et les administrer selon leur bon plaisir, pourvu qu'ils n'enfreignent pas les domaines de la couronne ;

3°. Si un noble se rend coupable de quelque grand crime, il peut être condamné à la confiscation de son domaine, à perdre la vie, l'honneur, et par conséquent sa noblesse, mais jamais on ne peut le faire devenir vassal ;

4°. Ils peuvent imposer arbitrairement des taxes sur leurs vassaux, en exiger des services, et leur infliger des peines corporelles, autres que la peine de mort;

5°. Le noble n'est pas, à proprement parler, responsable de ses vassaux; lors-

que la couronne a quelque réquisition à faire, l'officier s'adresse au village si celui qu'on requiert ne se charge pas de l'exécuter ;

6°. Les vassaux supportent les charges publiques ordinaires, telles que l'impôt individuel ou la capitation, la levée des recrues et le logement des troupes, les réquisitions de chevaux dans les occasions urgentes ; mais communément cet objet est payé ;

7°. Un noble ne peut être forcé à construire une caserne ou un magasin pour la couronne, mais il doit fournir des recrues ;

8°. Sa personne et ses propriétés sont exemptes de taxes.

Les privilèges de la noblesse ont été confirmés et augmentés par le manifeste de 1785. En vertu de cette ordonnance, les nobles de chaque gouvernement sont inscrits sur les registres de la noblesse en six divisions. Cependant ces six classes ne forment qu'un seul corps.

La noblesse a toujours été assujétie à certaines obligations. Une des plus importantes, qui tient à l'essence même de son

institution, est de servir le gouvernement avec une fidélité inviolable. Ce service eut pendant long-temps, en Russie, l'apparence de la contrainte. Dans le principe, chaque noble étoit obligé, comme dans l'ancien système féodal de l'Allemagne, de s'armer en personne, et de marcher à ses frais, à la tête de ses vassaux. Cette coutume cessa à l'époque de l'établissement des troupes réglées.

Les souverains Russes sont dans l'usage de ne pas plus favoriser l'ancienne noblesse que la nouvelle. A présent, en Russie, indépendamment de la fortune que procure par-tout la facilité de s'approcher de la cour, un noble n'est distingué d'un autre que par l'emploi qu'il occupe et qui lui marque son rang. Les titres, l'ancienneté de la noblesse, l'illustration de ses pères, n'empêchent pas celui à qui son emploi ne donne que le rang de lieutenant, d'être, même hors du service militaire, inférieur à un capitaine tiré de la plus nouvelle noblesse, ou même de la classe des affranchis. Le règlement concernant

les équipages, publié depuis peu d'années, ordonne au noble, qui n'a pas servi, d'atteler un seul cheval à sa voiture dans les villes, tandis que le commerçant peut avoir deux ou quatre chevaux à la sienne. Quiconque ne veut pas tomber dans l'oubli et végéter dans son village sans autorité ni considération, est obligé de s'avancer en servant l'état. Ici la naissance donne peu de droits à la préférence; elle facilite seulement la route des honneurs: en conséquence, il n'est point de place, ni de rang où ne puisse aspirer le nouveau noble, ainsi que l'homme de naissance obscure. On ne fait jamais de question sur les ayeux, et la femme d'officier, qui peut être même la fille d'un bourgeois, paroît à la cour sur le même pied que la plus ancienne princesse: l'une et l'autre reçoivent les honneurs attachés aux grades respectifs de leurs maris.

L'éducation, cette partie si importante, qui peut seule former des hommes, est absolument vicieuse, en Russie, parmi les nobles. Ceux-ci ne sont point dans l'usage

d'envoyer leurs enfans aux écoles publiques; ils les croiroient dégradés par une société qu'ils regardent comme indigne d'eux. La vanité ne calcule jamais bien, et nulle part plus mal qu'en Russie.

Quant à l'éducation particulière, la seule adoptée par la noblesse, comme étant la seule qui puisse conserver la hiérarchie des rangs, les instituteurs ne manquent pas. La Russie est de tous les pays celui où l'on en trouve le plus aisément: ils sont tous étrangers. Leur grand nombre devroit sans doute être suspect, et rendre extrêmement difficile sur le choix: au contraire, un instituteur est agréé dès qu'il se présente. Il se donne ordinairement le titre de maître de langue française, ce qui suffit. On lui confie l'éducation d'un jeune homme, qui a peut-être en lui le germe des plus grands talens; mais il est assez rare que ce germe, quand il existe, se développe, parce qu'il faut plus que le nom d'instituteur pour l'exciter: il en résulte que l'élève demeure toute sa vie un homme médiocre, pendant qu'il auroit pu illustrer son pays, car les Russes ont, il faut en con-

venir, au moins autant d'aptitude naturelle que les autres peuples pour tous les genres de sciences et d'industrie.

Pourquoi donc les personnes instruites sont-elles si excessivement rares en Russie, même parmi les nobles? Pourquoi exalte-t-on des gens qui passeroient ailleurs pour très-médiocres? Pourquoi la conversation de presque tous les Russes est-elle aride, sans liaison et sans intérêt? Parce qu'ils n'ont en général aucune connoissance, même superficielle, des arts, des sciences, de l'histoire, de tous les objets, en un mot, qui plaisent à l'homme instruit, et qui l'intéressent; parce que la nature de leur gouvernement s'oppose à ce qu'il en soit jamais question, non plus que des ministres et de tout ce qui a rapport à l'administration. Il est sans exemple qu'on s'en soit jamais occupé; cela est si vrai, que, lors de l'arrestation de Biren, quelqu'un en ayant apporté la nouvelle dans une maison où étoient rassemblées plusieurs personnes, toutes se bouchèrent les oreilles en criant: *nous ne vous enten-*

dons pas, nous ne savons pas ce que vous voulez dire; une heure après on eut la certitude de la chose; le récit en fut écouté, mais sans beaucoup d'intérêt.

Les seigneurs Russes affichent un grand luxe dans leurs maisons, soit à la ville, soit à la campagne. Leur magnificence consiste à tenir table ouverte; le luxe paroît aussi à la multitude de domestiques des deux sexes : il n'est pas rare d'en voir dans les maisons opulentes quatre-vingt, cent et au-delà. Ils tirent beaucoup de vanité de ce genre de faste qui n'existe, disent-ils, nulle autre part. Cela est vrai; mais à quoi se réduit cette prétendue magnificence, quand on remonte aux causes premières? Quelle facilité n'a pas un gentilhomme, possesseur de plusieurs milliers d'esclaves, pour en rassembler chez lui autant qu'il leur plaît? Quelle autre nation, en Europe a les mêmes moyens? Mais quand on saura qu'à l'exception des premiers domestiques, qui sont payés comme par-tout, ces malheureux, hommes et femmes, n'ont qu'environ 40 roubles par an, on sera en

état d'apprécier cet appareil, plus ridicule qu'imposant aux yeux de ceux qui l'ont souvent observé de près.

Qu'arrive-t-il? c'est que tous ces gens mal payés, mal nourris, aussi mal entretenus, volent tant qu'ils peuvent. Ces valets, richement vêtus dans les occasions d'éclat, ce qui arrive une ou deux fois par an, ont à peine des souliers le reste de l'année; mais ils s'estiment plus heureux que les paysans, obligés de travailler à la terre pour ne pas gagner davantage. Quand donc on voudra entrer dans les détails, le mérite de ce genre de magnificence diminuera étrangement; et pour peu que l'on considère la chose sous son vrai point de vue, on ne pourra s'empêcher de blâmer un usage qui, dans un pays dépeuplé, prive les campagnes d'un nombre infini de bras, pour créer des fainéans, des hommes inutiles par la longue habitude de ne rien faire; habitude que le Russe, dans tous les états, contracte plus aisément qu'il n'arrive en tout autre pays.

Le luxe de la table est poussé très-loin;

la dépense est exhorbitante dans les maisons ouvertes à presque tout venant. Les Russes, en général, sont grands mangeurs; ils ne vivent, même ceux de la première classe, que de légumes salés, de raves, de ragoûts épicés et d'autres choses mal saines: leur cuisine paroît détestable à un étranger.

C'est aussi une grande recherche d'avoir avec profusion les fruits des climats les plus tempérés. Les serres chaudes sont plus en usage que par-tout ailleurs. Les raisins et les melons d'eau viennent d'Astrakhan, c'est-à-dire, de plus de sept cents lieues.

Après la table et la multitude des valets, vient le luxe des habillemens: les femmes, ainsi que les hommes, dans les jours de cérémonie, sont vêtus très-richement.

Dans aucun pays on ne voit une aussi grande profusion de diamans qu'ici: les femmes en sont couvertes les jours de cérémonie. Ils sont souvent étalés sans goût et sans choix; mais ce sont des dia-

mans, et cela suffit. Le prince Potenkin en possédoit une quantité prodigieuse ; on peut même dire qu'il ne les connoissoit pas tous.

La cour de Russie passe dans toute l'Europe pour être extrêmement brillante ; elle ne mérite pourtant pas cette réputation : presque tous les hommes y sont en uniforme, et le nombre des femmes est loin d'être assez considérable pour l'emporter sur les principales cours étrangères, comme on seroit porté à le croire sur la foi de quelques écrivains, qui se sont plu à le publier. Leur nombre consiste dans une maîtresse de cour, huit dames de cérémonie, une dame de la chambre et six filles d'honneur.

Dans les amusemens de la cour, les mascarades et autres fêtes publiques, on admet tous ceux qui sont décemment habillés, et même les bourgeois, sans faire, lorsqu'on s'y présente, aucune question sur la naissance ou le rang. Les jours de cour, tous les sujets ont aussi un libre accès. Leur abord et leur maintien sont exemts

de manières affectées et d'expressions humiliantes, mais conformes à la qualité respective de chaque individu.

Six *ordres de chevalerie*, ayant chacun leurs décorations, leur chapitre et leurs officiers forment une partie de la splendeur de la cour.

Le premier est l'*ordre de Saint-André*, institué par Pierre I, en 1698. Cet ordre répond à celui de la Jarretière, de la Toison d'or, de l'Éléphant, etc.; mais quoique ce soit le premier ordre du pays, il n'exige ni preuves de noblesse, ni âge fixe: la volonté du souverain suffit. Les marques de l'ordre sont un cordon bleu ondé, de droite à gauche, et sur le côté gauche une étoile d'argent, au milieu de laquelle est en rouge la croix de S. André.

L'ordre de Ste Catherine est uniquement destiné aux femmes. Pierre I l'établit en 1715, en l'honneur de son épouse; les marques en sont un ruban rouge ponceau, liseré d'argent, de droite à gauche, et une étoile en argent brodée sur le côté gauche:

l'effigie de Ste Catherine est représentée sur la croix qui pend au ruban.

L'ordre de S. Alexandre: il se donne à ceux qui ne peuvent pas obtenir celui de S. André, qu'on ne veut pas prodiguer. Les ambassadeurs et les généraux l'obtiennent également; il sert de récompense civile et militaire; il faut être au moins général-major pour y prétendre. Les marques sont un cordon rouge foncé, de gauche à droite, et une étoile sur le côté gauche.

L'ordre de Ste Anne, institué en 1735, par le Duc de Holstein, père de l'Empereur Pierre III; c'est par-là qu'il a été introduit en Russie. Les marques en sont un cordon rouge, liseré jaune, de gauche à droite, et une plaque à droite. Les chevaliers de cet ordre sont très-nombreux; on doit, pour l'obtenir, être au moins général-major.

L'ordre de S. Georges: celui-ci est purement militaire; il fut créé en 1709; il est divisé en quatre classes; l'on n'y parvient que successivement. Le cordon est com-

posé de trois bandes noires et de deux jaunes, posées alternativement. Sur la croix est un S. George à cheval. La première classe porte le grand cordon de droite à gauche, et l'étoile à gauche; la seconde, la croix pectorale et l'étoile; la troisième, la petite croix pectorale sous l'étoile; la quatrième, la même croix à la boutonnière. Il n'y avoit, en 1791, que cinq chevaliers de la première classe, douze de la seconde, et quarante de la troisième. La quatrième étoit fort nombreuse; cela n'étoit pas étonnant après une guerre: d'ailleurs, beaucoup de gens prétendent que le prince Potenkin avoit prodigué cette décoration, qui étoit bien plus difficile à obtenir autrefois.

L'ordre de S. Volodimir, ou *Wlodimir*, institué en 1782, est plus civil que militaire. Il se divise en quatre classes, qu'on n'est pas obligé de parcourir successivement: on peut être admis d'emblée dans l'une des trois premières. Il se porte comme l'ordre de S. Georges. Le ruban est composé d'une large bande au milieu de deux noires plus petites. Les petites croix mi-

litaires de S. Wlodimir sont distinguées des civiles par une rosette au ruban.

Le manifeste (1) par lequel l'Empereur Alexandre, en confirmant ces deux derniers ordres, vient de leur donner une nouvelle organisation, désigne parmi ceux qui pourront prétendre à celui de *Wlodimir*:

1°. Tout président d'un tribunal de justice ou chef d'une maison d'éducation qui, dans l'espace de quelques années, pourra fournir un certain nombre de sujets capables d'exercer avec distinction les places auxquelles ils seront propres;

2°. Celui qui par sa sagesse et ses vertus aura gagné la confiance de ses compatriotes, au point d'avoir mainte-fois prévenu des procès dispendieux, et de s'être acquis dans son district ou gouvernement le titre justement mérité d'*arbitre de paix*, et qui pourra en produire un témoignage authentique de sa commune;

3°. Celui qui par des connoissances par-

(1) Manifeste donné à St-Pétesbourg le 10 décembre 1801.

ticulières en agriculture, ou par ses soins, et à ses frais, d'après un témoignage de la commune du gouvernement auquel il appartient, aura contribué efficacement à la prospérité de ladite commune;

4°. Celui qui aura présenté au gouvernement un projet, que celui-ci aura approuvé et adopté, par lequel, sans charger les habitans, on pourra augmenter les revenus de l'état au moins de cent mille roubles, ou qui donnera, dans quelque genre que ce soit, des moyens de perfectionner les réglemens et les lois de l'empire;

5°. Celui qui par une découverte ou un établissement puisé dans un des trois règnes de la nature, approuvé par l'expérience de plusieurs années, contribuera à l'amélioration des revenus de l'état,

6°. Celui qui par son génie et ses connoissances aura mérité l'estime, non-seulement de ses compatriotes, mais encore celle des principales sociétés savantes de l'Europe, au point que ses œuvres seront rangées parmi les ouvrages classiques, ou

au moins parmi les ouvrages systématiques approuvés des savans.

Le manifeste termine ainsi :

« Puissent ces principes, auxquels nous ajoutons ceux énoncés dans les statuts précédens, être désormais les seuls qui fassent ambitionner l'ordre du saint apôtre et prince Wlodimir.... Ayant ouvert de cette manière au vrai mérite tous les chemins de la gloire en fixant et assurant ses droits et ses récompenses, nous desirons que le sentiment d'honneur qui réveille le citoyen au milieu de ses occupations paisibles, et qui conduit le guerrier aux grandes actions, soit dorénavant pour les Russes l'unique guide de leurs pensées comme de leurs démarches, et que tous leurs efforts tendent à l'avantage et à la gloire de la PATRIE RECONNOISSANTE ».

Tous les cordons en Russie se portent sur l'habit ; ceux qui en réunissent plusieurs ne portent ordinairement que celui de S. André, et au-dessous celui de S. Georges ou de S. Wlodimir.

On doit remarquer que les ordres russes ne sont jamais donnés au clergé. Les pré-

lats qui étoient particulièrement estimés de Catherine II, recevoient quelquefois une croix avec son portrait, enrichi de diamans, pour la porter autour du cou.

Tous les grades civils et militaires se correspondent et roulent ensemble, avec cette différence, que dans les grades purement civils, c'est le militaire qui a toujours le pas. Le conseiller-privé est dans ce cas; son grade équivaut à celui de lieutenant-général, mais le plus jeune lieutenant-général a le pas sur le plus ancien conseiller-privé. Les chambellans et gentilshommes roulent avec les généraux-majors et brigadiers de l'armée.

Les dames de l'*ordre de Sainte Catherine* ont le premier rang; ensuite viennent les *dames à portrait*, c'est-à-dire, à qui l'Impératrice a permis de porter le sien. Les *demoiselles d'honneur* ont le grade de général-major.

Les hauts grades, jusqu'à celui de brigadier inclusivement, donnent le privilège d'aller à six chevaux; le colonel, jusqu'au major inclusivement, vont à quatre, et le capitaine à deux.

Beaucoup de fêtes de la cour sont observées comme des fêtes religieuses dans toutes les villes de l'empire, telles que l'anniversaire de la naissance des membres de la famille impériale, celle du jour où Sa Majesté fut rétablie de la petite vérole, etc. Les régimens des gardes ont chacun leur anniversaire; dans cette occasion les officiers dînent à la table de l'Empereur. Quelquefois son siége est un peu plus élevé que les autres; d'autres fois, il en est séparé par la figure de la table; lorsqu'elle avoit, par exemple, la forme d'un aigle déployé, Catherine II étoit placée à la couronne qui est entre les deux têtes.

Le dimanche est le grand jour de cour. L'Impératrice traversoit la salle d'audience pour se rendre à la chapelle: à son retour dans la salle, après le service divin, les ministres étrangers lui baisoient la main; les étrangers lui étoient ensuite présentés; elle s'avançoit alors un peu plus loin pour recevoir la présentation de ses sujets qui venoient à leur tour; se succédoient ensuite tous les généraux, et ceux qui avoient

quelque chose à lui communiquer : après quoi Sa Majesté se rendoit dans la salle du trône, où les chevaliers-gardes venoient lui baiser la main. Chaque dame admise à cet honneur, même celles de la classe des marchands, etc. recevoient un baiser de l'Impératrice sur la joue. Ce cérémonial, sous le règne de Catherine, attiroit autour d'elle un concours de monde incroyable.

Le *jeu* est chez les seigneurs russes une affaire d'ostentation et de nécessité, par l'habitude qu'ils contractent si aisément de ne rien faire ; d'où il suit nécessairement qu'ils jouent gros jeu, et qu'ils jouent toujours. A cela se joint encore l'appât du gain, plus puissant peut-être sur cette nation que sur toute autre, attendu qu'il y est encouragé par une adresse qu'on retrouve à Paris, à Londres et dans presque toutes les capitales de l'Europe.

Les jeux, soit de hasard, soit de commerce, y sont fort chers, au-delà même de ce que peut soutenir la fortune de beaucoup de seigneurs russes. Dans ces assem-

blées la conversation est absolument nulle : dans l'intervalle des parties, ou pendant le souper, elle roule sur le dernier bal, ou sur l'opéra du lendemain. On trouvera dans ce choix quelque ressemblance avec nos conversations parisiennes ; mais ce qui constitue une grande différence entre une société de trente personnes à Paris et à Pétersbourg, c'est que dans la première, on en rencontrera plusieurs avec qui on pourra causer d'autre chose, au lieu que dans la seconde il n'y en aura pas deux. Quand les russes ne jouent pas ils dorment ; ceux des classes inférieures ont de plus l'occupation de boire.

On joue très-peu au trictrac, mais aux échecs plus que partout : ce jeu est en vogue jusques dans la classe du peuple ; il n'est pas rare de voir des marchands y jouer devant la porte de leurs boutiques. Les russes ajoutent à la marche de la dame celle du cavalier : ils disent que le jeu en est plus compliqué ; cela est vrai, mais il est dénaturé.

On veille très-peu : les *bals* publics de nuit commencent et finissent plutôt qu'ailleurs. Cependant on se lève tard, et nombre de gens font la méridienne. L'hiver se passe en entier dans les maisons ou dans les voitures. On citeroit beaucoup de femmes qui n'ont pas marché trois heures depuis dix ans. Le défaut d'exercice, joint à l'habitude de dormir et de manger à toute heure, produit en général chez les Russes l'épaississement du sang, et les maladies très-communes qui en dérivent.

Les *théâtres* de Pétersbourg et de Moscow sont jusqu'à présent les seuls de l'empire. Aucun n'est ouvert les samedis : l'opéra ne joue que sept mois dans l'année, et deux fois au plus par semaine. Les costumes sont riches en général : les décorations, quoique très-vantées, sont médiocres et mal servies. La comédie nationale et la comédie française représentent dans la même salle ; les deux troupes sont très-nombreuses, mais mal mon-

tées, quoi qu'en pensent les Russes, qui ne croient pas qu'il puisse jamais y avoir rien de mauvais ou de médiocre chez eux.

La *danse Russe* est fort agréable; nous l'avons vu exécuter à Paris dans une grande perfection, mais avec quelques différences: sans déprécier les talens de nos danseuses, nous pensons que ces différences ne sont pas à l'avantage des virtuoses français, qui dansent mieux, sans doute, mais qu'on peut soupçonner de posséder moins parfaitement une danse nationale que les russes eux-mêmes. Cette danse est d'un genre tel qu'il faudroit, pour l'admettre dans les sociétés particulières bien composées, avec tout ce qui en fait l'agrément, bannir de leur sein cet extérieur de décence qui sied si bien aux femmes, et auquel, pour leur propre intérêt, elles ne devroient jamais renoncer, ou consentir à la voir exécuter d'une manière à peu-près insignifiante.

Les *bals de nuit* ont lieu au théâtre de l'Opéra, tous les dimanches d'hiver, jusqu'au carême, c'est-à-dire, environ quatre

mois. On y danse quelquefois des quadrilles exécutés par les danseurs du spectacle. Ces bals sont d'une tristesse mortelle ; on s'y promène et on s'y promène gravement. Une intrigue à suivre, ou la musique des cors-de-chasse, sont les seules choses qui peuvent raisonnablement y intéresser pendant quelques moments. C'est-là, à peu-près comme en France, et sous ce rapport, comme à bien d'autres égards, Pétersbourg déjà ressemble à Paris.

La *musique des corps-de-chasse* est particulière à la Russie : elle est du bien petit nombre de choses dont les Russes peuvent se glorifier à juste titre; on pense assez généralement qu'elle mérite les éloges qu'ils lui donnent. Voici en quoi elle consiste. Quarante musiciens, au moins, ont chacun un tube plus ou moins long, qui donne le ton le plus grave et le plus aigu, et tous les intermédiaires qui ne peuvent en donner qu'un. Leur musique n'est pas notée, et cela seroit inutile, puisque le musicien peut ignorer, et ignore souvent, quelle note il fait : il suffit que le maître de musique compte les mesures bien ostensible-

ment : c'est-là seulement ce qui guide le musicien pour donner son ton lorsque son tour vient. La magie de cette musique est telle, qu'à une certaine distance on n'imagineroit jamais une composition d'orchestre aussi bizarre. La précision des artistes est au point qu'ils peuvent exécuter toute sorte de musique, même la plus travaillée, et l'oreille la plus exercée ne sauroit y découvrir le moindre défaut dans l'ensemble. La nuit est sur-tout favorable à ce genre d'harmonie, et, dans les belles soirées d'été, rien n'est comparable au charme qu'elle fait éprouver.

La *musique* de la cour est de plus de cent cors. Le Prince Potenkin en avoit une; le régiment des gardes en a une aussi, de même que quelques seigneurs opulens. Il faut trois ans pour former un pareil orchestre; il faut de plus ce qui ne se trouve qu'en Russie, c'est-à-dire, des Russes; car nous ne croyons pas qu'on rencontrât ailleurs, en France sur-tout, des hommes qui voulussent faire, pendant trente ans, un *ut* ou un *ré*, et qui parvinssent à un degré

de précision, pour lequel il faut, pour ainsi dire, moins des hommes que des machines.

Les étrangers qui ont appris à connoître par eux-mêmes toute la politesse et le goût qui régnent aujourd'hui dans les manières, les sociétés et les amusemens de la noblesse russe, ne peuvent qu'être bien surpris lorsqu'ils relisent les réglemens que Pierre-le-Grand crut nécessaire de publier sur ces objets, il y a moins d'un siècle. Tout ce qui étoit relatif à la manière de tenir une assemblée étoit prescrit par cette loi singulière. Elle commence par définir une *assemblée* : « Ce mot, y est-il » dit, ne peut se rendre en russe par un » seul. Il signifie un certain nombre de » personnes qui se réunissent pour parler » de leurs affaires ou pour s'amuser. — » L'*assemblée* ne doit pas commencer » avant quatre ou cinq heures, ni durer » plus long-temps que jusqu'à dix. On y » vient à l'heure qu'on veut, il suffit d'y » paroître. Le maître de la maison n'est » pas obligé d'aller au-devant de ses hôtes,

» ni de les reconduire; il doit seulement » faire ensorte qu'ils soient pourvus de » chaises, de chandelles, de ce qu'il faut » pour jouer; qu'ils aient à boire, etc. » Chacun peut s'asseoir, se promener, » jouer, suivant qu'il lui plaît. Personne » ne doit le gêner, ni s'offenser de ce qu'il » fait, sous peine de vider le grand aigle, » (c'est une grande tasse pleine de vin ou » d'eau-de-vie).... Les gentilshommes, » personnes de rang, officiers, négocians, » constructeurs de vaisseaux, employés » dans la chancellerie, avec leurs femmes » et leurs enfans, ont la liberté d'assister » aux *assemblées*, etc. »

§. III.

Du Clergé.

Le clergé est le second ordre de l'état; il est divisé en haut et bas clergé, en séculier et régulier. Il jouit de droits et de priviléges qui lui sont particuliers. Ses membres, ceux du bas clergé comme les autres, sont très-considérés, sans qu'on

en excepte même ceux qui mènent une vie contraire aux lois de leur état.

Pierre I, instruit par les troubles que la trop grande autorité des patriarches avait souvent excités dans l'état, supprima cette dignité en 1719; mais au lieu de se déclarer formellement chef de l'église en sa place, il remit prudemment la principale direction des affaires ecclésiastiques à une commission, qu'il nomma le *sacré synode*, mais avec le soin de la mettre dans sa dépendance, en faisant prêter serment à chacun de ses membres de le reconnoître comme son juge suprême. Le *synode* a l'Empereur pour président; de plus, il est composé d'un vice-président, qui est ordinairement l'archevêque métropolitain, de trois conseillers évêques, de six archimandrites qui font fonction d'assesseurs. Lorsqu'il vaque une place de conseiller ou d'assesseur, le *synode* nomme seul deux personnes, et le souverain nomme celle qui lui convient. Il y a encore dans ce synode des places qui sont occupées par des laïcs, comme celles de procureur-général, de premier

secrétaire, et d'autres secrétaires subalternes.

La plus grande partie des richesses de l'église, étoient autrefois concentrées dans les monastères, dont les revenus annuels se montoient à 400,000 livres sterlings. Comme les autres possesseurs de fiefs, les moines exerçoient un pouvoir absolu sur leurs paysans. L'Impératrice Catherine II a annexé à la couronne ces biens ecclésiastiques; par ces mêmes arrangemens, les siéges archiépiscopaux et épiscopaux, les couvens, les cathédrales, les paroisses, ont des rentes pécuniaires qu'ils reçoivent du *collège d'économie* chargé de l'administration de ces biens, sans avoir d'embarras et sans éprouver les difficultés inséparables de la régie des terres. On a assigné en outre, à chaque siége épiscopal, des maisons de campagne à proximité, ainsi que la pêche, des paturages et du bétail. Les archevêques et les évêques ont 1,000 à 1,200 liv. sterl. par an, et, les ecclésiastiques d'un rang inférieur à proportion. D'après ce changement, plusieurs monastères furent sup-

primés, et le nombre des moines considérablement réduit dans ceux que l'on conserva. On défendit d'en recevoir au-delà d'un certain nombre, et on fixa l'âge où l'on peut prononcer ses vœux.

Il y a trente-trois archevéchés ou évêchés : 1°. Novogorod, 2°. Moscow, 3°. Pétersbourg, 4°. Kasan, 5°. Astrakhan, 6°. Tobolsk, 7°. Rostof, 8°. Pleskof, 9°. Kratitz, 10°. Rezan, 11°. Tver, 12°. Slavensk et Kerson, 13°. Mohilof, 14°. Smolensko, 15°. Nishnei-Novogorod, 16°. Bulgorod, 17°. Susdal, 18°. Vologda, 19°. Columna, 20°. Viatska, 21°. Archangel, 22°. Ustjug, 23°. Voronetz, 24°. Wkutsk, 25°. Pereslaf, 26°. Costroma, 27°. Volodimir, 28°. Tambof, 29°. Olonetz, 30°. Siersk, 31°. Kiof, 32°. Tchernichef, 33°. Pereaslaf.

On compte en Russie 159 couvens d'hommes, gouvernés par 58 archimandrites et 99 prieurs, et 67 couvens de femmes, dirigés par des abbesses; en tout deux mille six à sept cent moines, et environ 1,300 religieuses : les autres per-

ennes ecclésiastiques appartenant aux couvens et aux cathédrales, sont au nombre de quinze à seize cent.

Les églises, tant paroissiales que cathédrales, de la religion grecque orthodoxe, sont au nombre de 18,350. Il faut ajouter une multitude de chapelles ou oratoires, qui n'ayant point de prêtres particuliers, sont regardées comme des succursales; il existe, en outre, une grande quantité d'églises des autres confessions, soit dans les provinces riveraines de la Baltique, soit dans la Russie Blanche.

Les curés sont désignés communément par le titre *papas* ou *popes*, mot qui signifie *père*, et qu'on donnoit dans les premiers âges du christianisme, à tous les ecclésiastiques sans distinction, jusqu'à ce que Grégoire VII ordonna qu'il fût réservé au seul évêque de Rome.

Le nombre des *popes*, des *protopopes*, et des *desservans* inférieurs, est très-considérable: il peut être évalué à environ 68,000. On sonne souvent les cloches, leur son étant regardé comme faisant partie du

service divin ; elles n'ont point de battans dans l'intérieur, elles sont fixées, et on les frappe avec des battans détachés.

On ne permet pas aux moines de se marier, tandis que cela est ordonné aux prêtres, comme un préliminaire indispensable de l'ordination. Ceux-ci, lorsque leurs femmes viennent à mourir, ont la liberté d'entrer dans un couvent, et l'espoir de parvenir ensuite aux dignités de l'église. Il ne leur est permis de s'engager dans un second mariage qu'en devenant laïcs ; et ils ne peuvent rester prêtres de paroisse sans une permission expresse de l'évêque.

Tous les enfans des prêtres sont libres ; ordinairement ils se consacrent au service de l'église.

Tous les ecclésiastiques portent de longues barbes ; on les distingue des laïcs, parce qu'ils laissent croître leurs cheveux très-longs et les portent flottans sur les épaules, sans être ni attachés ni frisés. Ils ont un bonnet de coton fort élevé, entouré de crépon, et une robe longue, noire ou brune, qui va jusqu'aux talons.

Dans certains cas, les prêtres séculiers et réguliers ont un habit différent, et les dignitaires de l'église sont distingués par de plus riches vêtemens.

Tous les monastères suivent la règle de St-Bazile; conséquemment on ne connoît qu'un ordre de moines. Il n'y a jamais eu dans les ordres religieux, non plus que dans les cathédrales, de prébendés, de chanoines, ni, sous un autre nom, d'officiers de cette espèce: on n'a jamais mis en Russie un enfant dans un cloître pour enrichir ses frères et sœurs, ou pour diminuer le fardeau d'une nombreuse famille. Les femmes séparées ou divorcées, sont reçues dans des couvens, mais rarement ou plutôt jamais, sans le consentement de leurs maris.

§. IV.

Des Bourgeois et des Habitans des villes.

Cette distinction des bourgeois d'avec les habitans des villes est nécessaire, parce qu'il y a beaucoup de bourgeois qui

n'habitent pas dans les villes, et que d'un autre côté il y a des habitans dans les villes qui ne sont pas bourgeois.

Cette classe de sujets Russes est la classe intermédiaire entre la noblesse et les paysans ; Catherine II la définit de la manière suivante, dans le 16e. chapitre des instructions pour le nouveau code.

« Cette classe d'hommes, digne que nous » en fassions mention, et dont l'état peut » se promettre de grands avantages quand » elle aura reçu une forme stable, et qui » ait pour but l'encouragement des bonnes » mœurs et l'amour du travail ; c'est l'état » mitoyen.

» Cet état, composé d'hommes libres, » n'appartient ni à la classe des nobles, ni » à celle des paysans. On doit y ranger » tous ceux qui, sans être paysans ni gen- » tilshommes, s'occupent des arts, des » sciences, de la navigation, du commerce, » ou qui exercent des métiers. On doit y » placer aussi tous ceux qui, nés de parens » roturiers, sortiront des écoles et mai- » sons d'éducation religieuses, et autres

» fondées par nous ou nos prédécesseurs. » De même les enfans des officiers et écri- » vains de chancellerie. » Mais comme ce tiers-état est susceptible de différens degrés de prérogatives, nous n'en parlons ici que pour arriver à d'autres développemens.

Par une ordonnance de 1785, l'Impératrice donna à tous ses domaines sans exception, un règlement municipal : ce règlement est considéré avec justice comme un très-grand bienfait pour toutes les villes russes. Sous les règnes précédens, l'objet important d'augmenter le nombre des villes, de multiplier les bourgeois, paroît avoir été quelquefois totalement négligé. Le commerce ne pouvoit prospérer tant qu'il a été principalement fait par les serfs, et que les villes étoient peu nombreuses. L'habitant des campagnes ne pouvant se procurer le débit commode de ses productions, tout moyen de perfectionnement ou d'amélioration lui devenait impossible. Les choses ont changé de face à cet égard, d'une manière vraiment surprenante, et

au grand avantage de l'empire. Catherine voulant inspirer de l'émulation et donner une sorte de dignité à ceux de ses sujets qui se dévouoient au commerce, les affranchit de la capitation et de l'obligation où ils avoient été jusqu'alors, de tirer au sort pour servir au recrutement de l'armée. Elle permit en même-temps à tous les paysans libres, de se faire inscrire dans l'une des cinq classes de marchands, à condition de payer annuellement, à la couronne, un pour cent du capital qu'ils emploieroient dans leur négoce.

La première classe est composée de ceux qui possèdent ou sont censés posséder un capital de 100,000 roubles; la deuxième de ceux qui en ont 50,000; la troisième de ceux qui en ont 20,000; la quatrième de ceux qui en ont 10,000, et la cinquième de ceux qui en ont seulement 100. Ils paient à l'état suivant la classe dans laquelle ils sont inscrits, et on sent bien que l'orgueil l'emporte souvent sur l'avarice: ces classes jouissent de prérogatives plus ou moins grandes, suivant leur taux.

Celui qui fixe sa demeure dans une ville, est tenu de prêter le serment de sujétion ou de fidélité envers la personne de Sa Majesté Impériale : il doit en outre passer un écrit tenant lieu de serment, par lequel il se soumet aux lois civiles, et s'oblige de porter les charges des bourgeois. Quiconque n'est point inscrit dans la bourgeoisie, ne peut exercer aucun commerce ni métier. Par tous ces sages règlemens, le nombre des personnes libres s'accroît graduellement; avec le temps elles formeront un ordre considérable, sur-tout si elles parviennent à acquérir le droit de posséder des terres.

C'est une chose digne de remarque, que les marchands russes tiennent rarement des livres de compte, et qu'il y en ait peu qui sachent lire, écrire et chiffrer. Ils se servent pour compter d'une machine qui a plusieurs rangs de fils de métal, auquel sont enfilés des grains de verre. Les grains du premier rang marquent les unités, ceux du second les dixaines, ceux du troisième les centaines, et ainsi de suite. Au moyen de cette machine, ils

font la multiplication, la soustraction et la division avec beaucoup d'exactitude.

Dans le nombre des bourgeois il faut sur-tout distinguer les habitans d'Archangel et de ses environs; ce sont les plus honnêtes et les plus intelligentes personnes de cet ordre.

§. V.

Paysans serfs ou vassaux. — Leur caractère, leurs mœurs et leurs usages.

Cette classe, qui forme seule plus des neuf-dixièmes de la totalité des habitans de la Russie, gémit dans une servitude plus honteuse pour le gouvernement qui la tolère, que pour l'individu qui la supporte, et dont les idées ne s'étant jamais étendues au-delà du champ qu'il arrose de ses sueurs, n'ont pu réveiller en lui le sentiment de son existence, lui rappeler qu'il est homme avant d'être serf, lui montrer, en un mot, cette liberté précieuse à laquelle tous les hommes sont appelés. Il n'entre pas dans notre plan de détailler

les moyens qu'il seroit à propos de prendre pour conduire ce grand peuple à la liberté. Une entreprise aussi majeure demande beaucoup de lumières, de jugement et de persévérance : car ce seroit manquer le but, que d'affranchir en même-temps tous les paysans ; cette masse d'hommes ignares, brutaux, superstitieux, deviendroit un troupeau de tigres, si le législateur, par une marche lente, et presque insensible, ne prévenoit, en préparant les voies, les maux inséparables d'une commotion subite.

Ces paysans ne jouissent point de la liberté civile. Leurs enfans ne leur appartiennent pas ; ils sont la propriété de leur seigneur, dont ils dépendent entièrement, et qui peut les vendre, les échanger, eux et leurs enfans, seuls ou en famille. Ils ne possèdent point de biens-fonds. Ils sont regardés quelquefois comme meubles, d'autres fois comme propriété immobiliaire. Le sort du paysan dépend de l'humeur ou du caprice du seigneur. Une grande partie d'entr'eux, sur-tout ceux qui appartiennent

à des seigneurs opulens, assez humains pour n'exiger ni corvées, ni denrées en espèces, mais seulement une redevance modérée, ceux-là, dis-je, vivent heureux, deviennent riches, et ils consentiroient difficilement à changer leur état pour la liberté, qui n'est communément qu'une brillante illusion.

Quoique l'intérêt du souverain et celui de l'empire l'exigeassent impérieusement, on s'étoit peu occupé sous les règnes précédens, de cette classe de sujets, qui fournit au gouvernement tant de productions utiles, d'où se tirent les hommes nécessaires à l'entretien de l'armée et de la marine, et qui contribue plus qu'aucune autre aux revenus publics. Pierre I lui-même, engagé dans une grande quantité d'entreprises importantes, n'eut pas le temps de prendre cet objet en considération; Catherine II y donna ses soins avec d'autant plus d'intérêt. On en voit une preuve frappante dans son instruction pour la rédaction d'un code de lois. Elle y exprime son vœu pour l'abolition de la servitude ; et dans

le cas où il se rencontreroit trop d'obstacles, elle témoigne son desir pour que la condition des serfs soit améliorée, et pour la réformation des abus oppressifs. Cette Souveraine adopta des mesures efficaces pour réaliser ses intentions bienfaisantes. Elle institua, pour les paysans, un tribunal régulier, dont les membres furent entièrement pris dans leur sein; elle recommanda en toute occasion, envers eux, la douceur et l'humanité dont elle donnoit elle-même un si grand exemple pour les paysans de la couronne. Tout ne peut pas s'opérer à-la-fois, sur-tout dans un ordre de choses où les anciennes prérogatives de la noblesse demandent beaucoup de ménagemens et de circonspection; mais que ne doit-on pas à celle qui par des institutions bienfaisantes et libérales, a commencé un ouvrage que ses successeurs ne manqueront pas, tôt ou tard, de perfectionner autant qu'il en peut être susceptible!

Les maisons des paysans sont toutes construites sur le même modèle. La cour

est un carré long, entouré de hangards. Le magasin de foin est ordinairement au fond, ainsi qu'un petit jardin potager. Ces maisons sont toujours construites d'arbres posés en travers l'un sur l'autre; avec de la mousse dans les intervalles. La chambre est quelquefois au rez-de-chaussée, beaucoup plus souvent au premier étage, où il faut monter par un escalier; rarement en bon état; ce qui a plutôt l'air d'une échelle. La chambre est un carré de quinze à vingt pieds; le four est indifféremment à droite ou à gauche, mais toujours à côté de la porte : il occupe presque un quart de la chambre. Dessus est une platte-forme où couchent la famille et les étrangers; le tout pêle-mêle, hommes, femmes et enfans. Ce four s'allume le matin, et on y cuit tout ce qu'il faut pour la journée; du moment que la braise est bien formée, on la rassemble dans un coin, on nétoie le four et on le ferme, ce qui donne bientôt à la chambre une chaleur insupportable. Peu après, on y met sécher les petits morceaux de bois blanc qui doi-

vent, le soir, servir de chandelles ; car l'on en brûle rarement d'autres. La chaleur de ces fours est telle, que le soir même on peut encore y réchauffer ce qu'on veut. Les chambres ont six à sept pieds de haut. Tout autour il règne un banc d'un pied et demi environ ; et plus haut, à cinq pieds de terre, il règne aussi autour une planche. Chaque chambre a toujours trois fenêtres sur la rue, dont une plus grande au milieu : une quatrième sur le côté, regarde l'entrée de la cour. Les vitres sont toutes en verre. Le toit, du côté des fenêtres, avance de trois ou quatre pieds, pour empêcher que l'humidité ne pénètre dans la chambre, lors du dégel.

Les meubles consistent en une table de bois portative, sous laquelle sont ordinairement des tiroirs ou armoires, un vase suspendu par une chaîne au plancher, qui sert à se laver les mains, cérémonie que les Russes font plusieurs fois dans la journée, comme avant de manger, de se coucher, etc. ; un baquet pour conserver l'eau fraîche, un banc, et quelquefois de

petits tabourets en bois. Leurs pots sont en terre; leurs cuillers, assiettes et vases en bois : les pincettes en forme de croissant, sans ressort, de manière qu'ils sont obligés d'en avoir de diverses grandeurs, parce qu'ils s'en servent pour retirer leurs marmites du feu. A côté du fourneau pend une balance : on vérifie la quantité de pain mangée, en pesant ce qui reste au morceau principal, qu'on a pesé auparavant.

Dans l'angle opposé au fourneau sont des images de différens saints, que tous les Russes saluent en entrant, et devant lesquels ils font leur prière, le matin et le soir, avec beaucoup de signes de croix. Plusieurs se prosternent et baisent la terre à plusieurs reprises. Les berceaux sont suspendus au bout d'une longue perche, et on berce les enfans du haut en bas, très-fréquemment. La fumée est fort incommode dans ces chambres. Si l'on ouvre la porte pour entrer ou sortir, les gens de la maison ont grand soin de la fermer sur-le-champ. Les portes, quoique sans serrures, ferment hermétiquement; elles

s'ouvrent toujours en-dehors, et sont très-basses.

Les paysans ont une manière de se vêtir extrêmement commode ; elle consiste, l'hiver, dans une peau de mouton qui descend jusqu'au milieu de la jambe ; l'été, dans un surtout de drap, toujours lié avec une ceinture. Leurs bas, en hiver, sont une grande bande de drap qui fait plusieurs tours ; leur chaussure, un soulier d'écorce, lié de même avec des cordes, et qui monte jusqu'au-dessus des bandes ; ils portent un chapeau rond ; l'été, un bonnet fourré ; ils ont, l'hiver, le cou nud, ce qui est inconcevable dans un climat aussi dur : ils font usage de doubles gants, dont le supérieur est en cuir, sans séparation de doigts. Ils ont toujours leur hache, et s'en servent continuellement ; le couteau se porte à la ceinture.

Le paysan russe se nourrit bien, mais il observe ses quatre carêmes : celui de Pâques est de sept semaines ; avant Noël, de quarante jours ; après la Pentecôte, de quinze ; autant au commencement d'août ;

le tout sans compter les jours de jeûne, qui sont ridiculement multipliés. En un mot, la viande n'est permise que soixante à soixante-dix jours dans l'année.

La chair de porc est celle dont le paysan mange le plus ; les dimanches, pour l'ordinaire, elle fait le fonds du repas. Presque toujours elle est salée : cependant, en hiver, la facilité de la garder quelque temps gelée, procure de la viande fraîche.

Le russe, en général, mange fort peu de pain ; il a cela de commun avec tous les peuples du nord. L'usage de l'eau, comme boisson, lui est presqu'inconnu. Le paysan boit une espèce d'hydromel ; mais l'eau-de-vie tient le premier rang ; c'est sa passion dominante, dès qu'il a de l'argent, il s'enivre. Les innombrables fêtes du calendrier sont autant de jours consacrés à la crapule. Comme le lendemain se ressent toujours de la débauche de la veille, on peut assurer que le russe est ivre plus de la moitié de l'année. Ce genre de vie affecte de bonne heure son tempérament. Aussi, un paysan

de soixante ans touche-t-il à la décrépitude, et les septuagénaires sont très-rares. L'habitude qu'ils ont de passer six ou sept mois dans des étuves infectes, dont l'air n'est jamais renouvelé, contribue aussi à la dépopulation de l'empire.

L'avidité des paysans est extrême, elle est naturelle à des êtres qui ne possèdent rien que ce qu'ils peuvent soustraire à la rapacité de leurs maîtres, ou plutôt de leurs agens, ce qui est la même chose. Dès qu'un paysan a ramassé quelques roubles, il les enterre, et c'est-là ce qui explique comment le numéraire en cuivre n'augmente pas, malgré une fabrication annuelle de plus de deux millions de roubles.

Le russe est ennemi de la nouveauté, il fait ce que faisoit son père, et ne perfectionne rien. Aussi les arts mécaniques sont-ils dans l'enfance : les meubles, les traîneaux, les ustensiles, sont tels qu'ils étoient il y a cent ans.

Le paysan ne fume jamais : c'est un principe de religion qui s'y oppose.

Plusieurs usages se transmettent de génération en génération, et subsistent encore dans toute leur force : en voici un qui mérite d'être cité. Lorsqu'une femme est en couche, ceux qui viennent la voir, en s'approchant d'elle, pour la saluer, glissent une pièce de monnoie sous son chevet : cette pièce varie, relativement à sa valeur, selon la qualité et l'aisance de l'accouchée. Ceci n'a lieu qu'à la première visite. Les gens mariés y sont seuls soumis, parce qu'il est censé qu'ils seront, à leur tour, dans le cas de recevoir une semblable rétribution. Cet usage n'existe plus à Pétersbourg : on a trop cherché, dans cette grande ville, à se rapprocher des mœurs européennes, pour ne pas y avoir renoncé : mais dans l'intérieur de l'empire, et même à Moscow, il subsiste encore : pour les gens de qualité, la taxe est d'un ducat, ce qui ne laisse pas de monter à une certaine somme chez des femmes très-répandues dans la société.

Le Russe est naturellement gai. Il aime les plaisirs bruyans. Les tavernes reten-

tissent toujours d'un bruit épouvantable. Il est passionné pour la danse et le chant. Le chant est très-monotone; il fatigue sur-tout les oreilles étrangères. Cinquante grouppes chantent, à tue-tête, le même air, ce qui forme une musique très-peu divertissante. Les postillons chantent tout le temps du relais. Les soldats chantent dans les marches et dansent dans le camp.

Les *bains d'eau* sont à-peu-près inconnus en Russie; le peuple n'y fait usage que des bains de vapeur: mais il ne peut s'en passer. Par-tout il y en a de publics. Les grandes villes en ont plusieurs. A Moscow et à Pétersbourg, ils sont en grand nombre. Le prix de l'entrée est de trois kopeks.

Le *bain* des hommes est séparé de celui des femmes. Ils consistent, l'un et l'autre, en une étuve, dans une grande cour découverte, où ceux qui ont assez transpiré se promènent nuds, se roulent dans la neige, se versent de l'eau sur la tête, et se font frotter ou battre avec des branches

d'osier ou de bouleau. Le Russe des villes choisit ordinairement le samedi pour se baigner; c'est une sorte de toilette préparatoire pour le lendemain. La chaleur des étuves est toujours de 38 à 42 degrés de Réaumur; comme le froid extérieur est quelquefois de 28 à 30, les deux atmosphères diffèrent d'environ 10 degrés. Les Russes, pourtant, passent continuellement de l'un à l'autre, et commencent dès qu'ils peuvent marcher : c'est là ce qui les rend insensibles à toutes les rigueurs des saisons, et si durs à la fatigue. Il est vrai que l'on ne compte pas les victimes qui succombent à ces rudes épreuves : Ceux qui y résistent, et c'est sans doute le plus grand nombre, sont forts, nerveux, bien constitués.

Le *bain* est le remède par excellence des Russes; ils le croyent bon pour tous les maux; ils y joignent l'usage du thé ou d'une décoction de quelques plantes; et leur médecine ordinaire consiste en un verre d'eau-de-vie de grain, où ils ont délayé de la poudre à canon, quelque-

fois du tabac. Ce reméde guérit assez ordinairement les hommes robustes; mais il tue souvent les autres.

Pour completter cette partie du tableau relative au *personnel-physique* des Russes, et à leur manière d'exister, il nous reste à décrire la structure du corps. Elle dépend de mille circonstances diverses, comme celle de tous les peuples : la nature du sol, le climat, la température, le genre de vie, les habillemens, la nourriture, les mœurs et les usages, la constitution politique, la religion même, ont une influence décisive sur la force, la durée de la vie, la santé et le caractère physique et moral de l'homme.

Les Russes sont d'une taille moyenne, vigoureux, et construits de manière à vivre long-temps; l'accroissement et la longévité varient chez eux beaucoup, suivant les différens climats; mais en général, plutôt grands que petits, ils sont communément bien faits : il est très-rare de rencontrer parmi eux une personne disgraciée de la nature. On doit principa-

lement l'attribuer à leurs vêtemens aisés et à la grande variété de leurs exercices : tous les jeux, tous les amusemens de la jeunesse, tendent à développer le corps et à donner de la flexibilité aux muscles.

Quoiqu'il soit ordinairement facile de distinguer par la forme extérieure, le Russe d'avec les autres Européens, cependant, on ne sauroit trop désigner les principaux caractères de la physionomie nationale ; la raison est, qu'en général, les traits marquans sont fort rares. Parmi ceux qu'on peut regarder ici comme caractéristiques, on remarque une petite bouche, des lèvres épaisses, des dents blanches, de petits yeux, un petit front : la forme du nez varie beaucoup ; il est fréquemment petit et relevé ; la barbe presque toujours très-épaisse ; les cheveux de toutes les teintes, mais rarement noirs. L'expression de la figure est, en général, la gravité et la bonhommie. L'ouie et la vue sont ordinairement très-fines et bonnes ; les autres sens plus ou moins lourds, suivant le climat et le genre de vie. Le

port et les gestes ont une vivacité particulière, souvent très-animée, mêlée même, chez les simples paysans, d'une sorte d'amabilité qui se distingue par des manières engageantes.

Les mêmes traits se retrouvent dans le sexe féminin, mais perfectionnés; ils portent même quelquefois un caractère de dignité. Une peau délicate et beaucoup de couleurs, sont ce qu'on y regarde comme les attributs les plus marquans de la beauté: on apperçoit communément de belles joues au teint de rose, parmi les femmes Russes. Comme leur accroissement n'est géné par aucuns bandages, et qu'elles ne portent point de corps, leurs proportions différent ordinairement beaucoup de celles qui, suivant le goût assez général de l'Europe, doivent se trouver réunies pour former une belle taille.

La constitution physique des Russes est excellente; leur heureuse organisation, leur humeur gaie, leur caractère franc, le courage avec lequel ils supportent toutes les incommodités, le genre de vie simple et

naturel auquel ils sont, généralement parlant, habitués, l'âpreté d'un climat sec, mais salubre, tous ces avantages concourent à procurer à la grande masse de ses habitans une force physique, incomparable à celle de la plupart des autres peuples. Elle est telle, qu'elle les rend capables de supporter très-long-temps, les fatigues les plus violentes, telles que la faim, la soif, la privation du sommeil.

La vieillesse sans infirmités est très-commune parmi les basses classes du peuple. Il règne peu de maladies particulières aux Russes; ils connoissent les moyens de s'en préserver par une nourriture simple, et par l'usage, au besoin, des remèdes domestiques. Les femmes accouchent partout sans de longues douleurs, ordinairement dans les salles de bains; aussi le nombre des enfans morts-nés y est-il infiniment moindre que par-tout ailleurs. La petite vérole et la rougeole n'y font pas, à beaucoup près, autant de ravages que dans la plus grande partie de l'Europe; mais d'un autre côté, (comme nous l'a-

vons déjà fait observer) les maladies vénériennes y sont plus dangereuses et plus contagieuses, sans doute parce que le froid en augmente l'intensité.

§. VI.

De la Langue Russe. — Des Belles-Lettres.

La langue russe, belle et riche de son propre fonds, a l'avantage de trouver, au besoin, de nouvelles richesses dans la langue esclavonne, qui lui a donné naissance. Toutes deux renferment un grand nombre de ces mots imitatifs qui peignent les choses par le son.

Il s'en faut bien que la langue russe soit parvenue au degré de perfection dont elle est susceptible : elle n'a point encore de grammaire estimée, ni de dictionnaire dont on puisse faire usage, pour apprendre à la lire, à l'écrire, pour entendre les ouvrages nationaux et pour en composer.

On a d'autant plus lieu d'en être étonné, que la Russie a depuis long-temps une académie des sciences dans sa capitale, et une université à Moscow.

Si l'on remarque dans la langue russe peu de termes abstraits, c'est que les hommes, pendant la longue enfance de cet empire, ne s'écartoient guères des objets et des temps présens: avec un petit nombre d'idées simples, on a rarement besoin de les généraliser, et d'en représenter plusieurs dans un seul mot.

Pour tout ce qui est sans corps et sans forme, et qui ne tombe pas sous les sens, la langue russe est presque absolument muette ou insignifiante. A défaut de termes de convention pour rendre certaines idées composées ou compliquées, on est obligé d'introduire dans la langue naturelle un mélange bisarre de différens dialectes ou jargons, qui déplaisent même aux nationaux.

Le langage vulgaire ne varie dans les différentes provinces que par la prononciation: celui des livres diffère beaucoup

des discours familiers. Cette langue conserve encore l'ancienne majesté des langues *mères ;* les Russes tutoient leurs Princes comme leurs Saints et leur Dieu. L'alphabet a quarante-un caractères; plusieurs servent seulement d'accens ; il a des rapports de conformité avec celui des Grecs et des Illyriens. Plusieurs mots se retrouvent dans les idiômes des différens peuples de l'Asie, dans la langue des Perses, des Chinois, des Mèdes, des Teutons, et plus de soixante peuples parlent encore aujourd'hui la langue slave ou esclavonne. Un voyageur qui possède celle-ci peut se faire entendre, des frontières d'Allemagne jusqu'à la mer du Kamtschatka.

Le plus ancien livre esclavon est une traduction russe du Pentateuque, imprimée à Prague en 1519, dans les caractères de Cyrille. On en introduisit de même l'usage en Russie, lorsqu'on établit à Moscow la première imprimerie, et on continua à s'en servir pour toute sorte de livres,

jusqu'en 1707, qu'on fit fondre à Amsterdam de nouveaux caractères russes, grands et petits, pour les imprimeries de Moscow, caractères qui sont à présent en usage.

La langue consacrée dans le service divin, est encore la même que parloient au neuvième siècle les esclavons établis sur les bords du Danube, d'où les Russes sont certainement sortis. La traduction de la Bible faite dans ce même siècle, étant toujours restée en usage, son origine et son ancien état n'ont rien d'équivoque, et c'est une chose remarquable que les divers dialectes des langues esclavonnes, comme le polonois, le russe, le bohémien, ont plus d'affinité avec cette langue mère, qu'elles n'en ont entr'elles.

La langue esclavonne, avec toutes ses variantes, domine dans une plus vaste étendue de pays, que peut-être aucune langue du monde. C'est la langue de la Bohême, de la Moravie, de la Croatie, de la Carinthie, de la Carniole, de l'Esclavonie, de la Bosnie, de la Servie, de

l'Albanie, de la Dalmatie, d'une partie de la Hongrie, de la Bulgarie, de la Pologne, de la Russie. Un voyageur qui la possède, peut se faire entendre des frontières d'Allemagne jusqu'à la mer du Kamtchatka; on peut même dire du centre de l'Allemagne et du voisinage de Venise jusqu'au Kamtchatka, puisqu'outre les provinces que je viens de nommer, on parle des dialectes de la langue esclavonne dans une partie de l'Istrie, du Frioul, de la Silésie, de la Lusace, de la Poméranie, du Mécklenbourg, et jusques sur les frontières du Holstein.

Quelques écrivains considérant le peu de progrès que les Russes ont fait dans les arts et dans les sciences, comparés aux autres nations de l'Europe, ont cru que la faute en étoit au climat de leur pays, ou à un manque de génie naturel. Cette dernière supposition mérite à peine qu'on y réponde sérieusement, puisqu'on ne doit taxer d'esprits naturellement bornés que ceux qui ont été rebelles à une bonne culture, et qu'on peut citer d'ailleurs plu-

sieurs Russes qui se sont distingués par leur génie et leur savoir.

A l'égard du climat, s'il produit un effet nécessaire sur l'esprit humain, où faudra-t-il poser les bornes de la capacité intellectuelle ? Supposons-nous au point où elle est à sa plus grande perfection, après lequel elle s'affoiblit à mesure qu'on s'en éloigne : cette influence du climat est-elle constante ou accidentelle ? Si elle est constante, pourquoi la Grèce moderne n'est-elle plus la patrie du savoir et des beaux-arts ? Pourquoi l'île d'Islande, qui est si près du pôle, a-t-elle été autrefois le seul pays lettré qu'il y eût dans le nord ? Pourquoi les Suédois sont-ils plus éclairés que les Russes ? Pourquoi les Russes d'Astrakhan ne sont-ils pas plus civilisés que ceux de Pétersbourg et d'Archangel ?

On pourroit peut-être dire sur cette question, tant de fois débattue, que si le climat n'influe pas *immédiatement* sur l'esprit humain, si les hommes du nord naissent avec des cerveaux aussi bien organisés que ceux des hommes des climats

plus doux, et s'ils peuvent s'élever aussi bien qu'eux aux connoissances sublimes, comme on ne sauroit guères en douter, il n'en est pas moins vrai que les nations du nord, par l'*influence médiate*, si je puis parler ainsi, d'un climat rigoureux, doivent être nécessairement plus lentes à se civiliser et à s'éclairer, et que toutes les causes morales étant d'ailleurs supposées également actives, elles réussiront moins bien dans les sciences, sur-tout dans celles qui dépendent principalement du goût et de l'imagination.

En effet, chez les peuples du nord, les individus vivent plus séparés, plus renfermés; ils ont moins d'occasions de se voir et de converser ensemble; ils sont plus pauvres, ils ont plus de besoins; ils jouissent de moins de loisir; ils ne peuvent se procurer leur subsistance que par une vie pénible et de grands travaux; ils ont moins de gaîté, des passions différentes, et en général moins sociales et moins vives. Il leur est bien difficile d'exister en grandes sociétés et dans de très-grandes villes. Un

ciel plus souvent sombre et orageux, des hivers longs et rigoureux qui interrompent toutes les communications, des nuits, dans ces hivers, qui laissent à peine quelques heures de jour à la plupart des travaux, et peut-être même la plupart des productions de la terre moins succulentes; tous ces divers effets du climat, d'autres encore qu'il seroit trop long de détailler ici, rallentissent nécessairement chez ces peuples les progrès des arts et des sciences, qui ont été et seront toujours, après tout, les enfans du loisir, de l'abondance et de tout ce qui constitue le bien-être parmi ceux appellés à les cultiver.

Il est constant aussi, que ces obstacles à la culture de l'esprit, peuvent être surmontés par des causes puissantes; mais on n'en sauroit conclure, ce me semble, que l'influence du climat soit une chimère, comme quelques philosophes l'ont prétendu. La Grèce, quoique située admirablement pour les arts, ne peut espérer de les voir fleurir, quand elle est à moitié déserte, appauvrie, et sous le double joug

de la superstition et du despotisme. L'Islande fut un moment une République très-libre ; la liberté y fit briller, dans cet intervalle, une étincelle de goût pour l'histoire et la poésie. Jusques vers le milieu du dix-septième siècle, la Suède n'avoit que très-peu de savans, et pas un seul écrivain de génie à citer ; quoiqu'elle en ait produit, dans les derniers temps, de très-illustres, son exemple prouve combien, sous un climat rigoureux, on est peu disposé à se livrer à des recherches et à des études qui ne promettent pas une utilité immédiate.

Plusieurs causes qui viennent de la nature du gouvernement, de la religion, et sur-tout de la servitude absolue des paysans, se sont opposées jusqu'ici à ce que les lumières se répandissent aisément parmi les Russes, et ces causes expliquent seules pourquoi ils ont fait si peu de progrès dans les arts et dans les sciences, sans qu'il soit besoin de recourir à l'influence du climat, ni à l'injustice de la nature envers eux. Une courte esquisse de

l'histoire de leur littérature et de son état actuel, suffit, d'ailleurs, pour réfuter ces assertions fondées sur une théorie démentie par les faits.

Les Russes ont connu l'art d'écrire au neuvième siècle; leur premier historien naquit à *Birlo-Ozero*, en 1056. A l'âge de dix-huit ans, celui-ci entra dans un monastère, et prit le nom de *Nestor*. Sa chronique est écrite d'un style simple, et quelquefois éloquent; elle finit en 1115. Il n'a pas oublié de consigner dans son histoire les phénomènes célestes, les éclipses, l'apparition des comètes. Ses continuateurs ont eu le même soin. Quoique *Nestor* soit parvenu à un âge avancé, il cessa d'écrire à 57 ans. On dit que son corps est resté incorruptible dans les catacombes de Kiof. Quoi qu'il en soit, il a été mis au rang des saints.

Outre ces annales, la Russie en a un grand nombre d'autres qui ne sont pas toujours d'accord entr'elles, et qui ont plus ou moins de rapports, soit avec l'histoire générale de la nation, soit avec l'his-

toire particulière de quelques règnes. M. *Muller* observe que *Nestor* et ses continuateurs, forment une suite telle que peu de nations pourroient se vanter d'en avoir de semblable pour une période si longue et si ancienne. Mais nous passons ce détail pour dire un mot de *Thiophanar Procopovitch*, archevêque de Novogorod, qui contribua beaucoup à introduire en Russie le goût de la belle littérature, en encourageant les sciences par son exemple et par sa protection. Il naquit à Kiof, en 1681; il commença ses études dans cette ville, et les perfectionna à Rome où il passa trois ans. A son retour il se fit connoître de Pierre I, qui, charmé de ses talens, de son savoir et de sa politesse, le prit auprès de sa personne pendant sa guerre contre les Turcs, l'employa à la réformation de l'église grecque, et le plaça à la tête du synode que ce prince établit après la suppression de la dignité patriarchale. Son principal ouvrage est la vie de Pierre-le-Grand, qu'il n'a malheureusement pas poussée plus loin que la bataille de Pul-

tava; elle est justement estimée, malgré la partialité qu'on y remarque quelquefois pour son bienfaiteur.

Personne cependant n'avoit encore entrepris d'écrire une histoire régulière et complette de Russie : cette entreprise a été tentée, pour la première fois, par le *prince Kilkof*, qui fut long-temps ambassadeur auprès de Charles XII. Ce prince l'ayant fait arrêter et emprisonner contre le droit des gens, *Kilkof*, pour amuser les ennuis d'une captivité de dix-huit ans, écrivit un abrégé de l'histoire de Russie, qui a été publié par Muller, avec des remarques dans lesquelles il rectifie les erreurs que le triste état de l'auteur n'avoit pu lui permettre d'éviter.

Enfin l'honneur de composer une histoire complette, étoit réservé au *prince Sherebatof*, celui, avec Muller, qui a le plus contribué à débrouiller les annales russes. Un libre accès aux archives de l'empire lui en donna les moyens : il cite toujours ses autorités ; l'on a de tout

temps rendu justice à son exactitude et à son amour pour la vérité.

Je ne puis m'empêcher de parler, à cette occasion, de l'histoire de Pierre-le-Grand par *Voltaire*. Cet ouvrage a été regardé, presque par-tout, comme méritant d'autant-plus de confiance, que l'auteur, dans sa préface, prétend ne l'avoir écrite que sur des autorités incontestables, et sur des documens que la cour de Pétersbourg elle-même lui avoit fait parvenir.

Mais les Russes instruits prétendent que ce n'est qu'une production très imparfaite et très-inexacte, un panégyrique plutôt qu'une histoire; qu'un grand nombre de faits importans y sont ornés ou mal représentés, et que l'auteur ne l'ayant écrite que pour faire sa cour à l'Impératrice Elisabeth, qui l'avoit engagé à ce travail par des présens considérables, il a dissimulé avec soin tout ce qui pouvoit être désavantageux à Pierre et à Catherine. Son génie ne brille pas même dans cette production: il n'y a pas plus de feu que de vérité dans le portrait de Pierre I, et l'on

peut dire que de tous ses ouvrages historiques, c'est le moins intéressant et le plus inexact.

A l'égard de la poésie des Russes, ils n'avoient autrefois que des chansons et un recueil de pseaumes composés par un moine. Les muses, comme dit le poëte Cheraskof, attendoient le règne de Pierre-le-Grand, pour paroître en Russie. Lomonosof et Sumorokof furent les premiers qui se distinguèrent.

Lomonosof, né en 1711, sur les bords de la Dwina septentrionale, fut étonnant par son génie poétique, et par la réunion d'une multitude de connoissances qui paroissent s'exclure mutuellement. Il étoit grammairien, rhéteur, historien, physicien et chimiste. Il n'ignora pas long-temps qu'il étoit né poëte. L'académie des sciences de Pétersbourg, informée de ses succès, l'envoya à Magdebourg pour perfectionner ses premières études: il fut le disciple du fameux Volf.

Lomonosof s'est distingué dans divers genres de composition; mais ce sont sur-

tout ses poésies qui lui ont assuré le premier rang entre les auteurs russes. Les plus belles sont ses odes, dans lesquelles il a pris Pindare pour modèle. On y trouve sa force, sa sublimité, et quelquefois un peu d'enflure; mais ce défaut est racheté par de grandes beautés. *Lomonosof* a enrichi sa langue de plusieurs genres de poésies et de mesures de vers nouvelles, qui lui ont mérité le nom de *père de la poèsie russe.* On trouve dans le recueil de ses œuvres un poëme sur Pierre-le-Grand, une poétique, une réthorique, des panégyriques, des morceaux d'histoire, des traités sur la physique, la chimie, l'astronomie, etc. ce qui prouve la facilité de son talent et l'universalité de ses connoissances.

Sumorokof a été appelé avec raison le fondateur du théâtre russe. Fils d'un gentilhomme, il étoit né à Moscow en 1727. Il avoit fait ses études dans la maison des cadets à Pétersbourg, et y avoit donné de bonne heure des preuves de son génie poétique. Il sacrifioit tous ses momens

à l'étude des bons auteurs latins et français. Ses premières productions furent des chansons galantes.

A l'âge de 29 ans, il se donna tout entier à la tragédie; ce fut le fruit de l'enthousiasme que lui avait inspiré Racine, dont il aimoit les ouvrages avec passion. Il donna alors sa tragédie de *Korf*, qui est en quelque sorte la première pièce russe. Ce phénomène littéraire excita l'attention d'Elisabeth; elle voulut qu'on la représentât en sa présence sur un petit théâtre de la cour. Les applaudissemens qu'obtint l'auteur l'encouragèrent à se livrer à son génie; il fit paroître successivement un grand nombre de tragédies, de comédies, et quelques opera. Elégant comme Racine, il tâcha d'imiter la conduite de ses plans; mais il ne put pénétrer le secret de notre inimitable poëte. Il voulut être sage comme lui, il fut froid, et sa scène manqua de mouvement.

On a de lui beaucoup d'autres poésies estimées: ses odes ont plus de grâces, mais moins de force et de sublime que

celles de *Lomonosof*, qu'il surpasse pour le théâtre. On lit avec plus de plaisir ses idylles, et sur-tout ses fables, que des critiques russes et français ne craignent pas de comparer à celles de Lafontaine.

Sumorokof n'eut à se plaindre ni de son siècle, ni de son pays. Elisabeth l'éleva au rang de brigadier, le fit directeur de son théâtre, et lui donna une pension de 400 liv. sterl. Catherine le fit conseiller d'état, lui donna l'ordre de St-André, en un mot, le combla d'honneurs et de bienfaits jusqu'à sa mort, qui arriva en 1777, à Moscow, dans la 51e. année de son âge. Avec tant d'avantages il ne fut pas heureux; il eut le caractère d'un poëte, comme il en avoit le talent: sensible à l'excès, passionné, imprudent, il ne pouvoit rien supporter, tant il s'étoit fait une idée exagérée de lui-même et de son art.

L'exemple et les succès de ces deux écrivains, ont répandu parmi les Russes le goût de la poésie et des lettres; un nombreux essaim de poëtes a essayé de suivre leurs traces.

Michel Kerceskof, d'une famille noble, a excellé dans plusieurs genres; poémes, odes, tragédies, comédies, fables, idylles, satyres, rien ne lui étoit étranger; mais son principal ouvrage est un poéme épique en douze chants, en vers yambes et rimés, intitulé la *Rusicade*. Le sujet en est la conquête de *Kasan* par Ivan II. L'exorde suffit pour en faire connoître le but et l'objet: « Je chante la Russie délivrée du » joug des barbares, le pouvoir des Tatars » abattu, leur orgueil humilié, le triomphe » de la Russie et la soumission de Kasan ».

Les Russes admirent beaucoup ce poéme, et il fait époque dans l'histoire de leur poésie. Le plan est bien conçu; les évènemens se succèdent avec rapidité, mais avec ordre; l'attention du lecteur est soutenue par des scènes de terreur supérieurement traitées. Le sujet est d'un grand intérêt pour les Russes; le poëte s'est servi habilement du respect religieux de la nation pour ses saints et ses martyrs, et en a fait le fondement du merveilleux de son poéme.

Lomonosof est peut-être le seul Russe de basse naissance qui se soit distingué dans la carrière des lettres, sans avoir été ecclésiastique; mais il est probable que ces exemples ne seront bientôt plus si rares. Grace à Catherine II, des écoles fondées sous son règne, dans toutes les provinces de l'empire, facilitent aujourd'hui à toutes les classes du peuple le moyen de s'éclairer, et les encouragemens donnés à ceux qui se distinguent, continuent d'y répandre une émulation générale. Cette princesse créa une commission chargée de faire faire des traductions en langue russe des meilleurs livres, anciens et modernes, et elle assigna une somme annuelle pour en faire les frais. Depuis 1768, époque de la création de cette commission, jusqu'en 1774, il y avoit par ses soins 83 ouvrages dont les traductions sont imprimées.

On n'enseigne en Russie la langue grecque que dans un petit nombre d'écoles. Les laïques l'ignorent presque tous; et c'est une distinction pour les ecclésiastiques que de la savoir. Le latin est plus commun

chez les premiers; cette langue est surtout familière au clergé. Nombre d'auteurs classiques sont traduits en russe; les plus estimés ont été imprimés en original à Moscow et à Pétersbourg. Les éditeurs sont pour la plupart étrangers, encouragés par des seigneurs russes qui cultivent la littérature ancienne.

Les Russes n'ont point passé par ces gradations lentes et ces nuances insensibles qui caractérisent les progrès de l'esprit humain. Ils ont reçu les arts perfectionnés des peuples d'Europe, et n'ont eu d'autre peine que le choix des modèles. Ces tableaux de grandeur et de gloire qu'ils auroient inutilement cherchés parmi eux, ont fait de vives impressions sur des ames neuves et passionnées. L'amour-propre a applani tous les obstacles; les esprits se sont livrés à tous les genres avec cette impétuosité d'imagination qui tient aussi au caractère national, sans faire attention que chaque genre demande en quelque sorte, dans les facultés intellectuelles, des qualités souvent contraires. Il

semble que le génie particulier des littérateurs russes ne leur permette pas de s'arrêter, et qu'il précipite leur marche indistinctement vers tous les objets.

§. VII.

Académie des Sciences — Sa Bibliothèque. — Voyageurs célèbres. — Anecdotes sur les professeurs Pallas, Gmelin *et* Guldenstaedt. — *Histoire naturelle. — Chambre des raretés. — Académie des arts. — Statue équestre de Pierre I. — Imprimeries.*

L'académie des sciences est dans *Vasiliostrow*, à côté de la Newa : elle a trois bâtimens dans sa dépendance, où sont réunies les collections les plus intéressantes et les plus précieuses dans tous les genres.

Cet établissement est dû à Pierre I. Ce prince ayant eu occasion de remarquer, dans le cours de ses voyages, combien les sociétés savantes contribuoient au progrès des lumières, forma le dessein

de fonder une académie des sciences à Pétersbourg. Il consulta Wolf et Léibnitz, et ce fut sur leur avis qu'il fit dresser les réglemens de cette société, dont il invita plusieurs savans étrangers à devenir membres; mais sa mort, qui suivit de près, ne lui permit pas d'achever l'exécution de son plan. Ce soin étoit réservé à Catherine I; elle y mit la dernière main: ce fut le 27 février 1724, que l'académie s'assembla pour la première fois. Catherine II la prit encore plus particulièrement sous sa protection. Sur sa recommandation spéciale, les plus habiles professeurs parcoururent les diverses provinces de l'empire. L'objet de ces voyages est développé dans les instructions que l'académie donna, dans le temps, aux différentes personnes qui les entreprirent. Il leur étoit prescrit de faire des recherches sur les divers genres d'eaux et de terres, sur les meilleures méthodes de cultiver les terreins déserts et stériles, sur les maladies locales des hommes et des animaux, sur leur traitement, sur la manière d'élever le bétail, et particuliè-

rement les brebis, les abeilles, les vers à soie; sur les lieux propres à la pêche et à la chasse; sur les minéraux, les arts, le commerce; sur le plan d'une *Flora* de Russie, ou collection de plantes indigènes. On leur recommandoit aussi de rectifier avec soin la longitude et la latitude des principales villes, de faire des observations astronomiques, géographiques et météorologiques; de marquer le cours des rivières; de dresser des cartes exactes; d'observer et de décrire avec soin les mœurs et les usages des différens peuples, leurs habillemens, leurs langues, les antiquités, les traditions, en un mot, de rechercher et de remarquer tout ce qui pourroit contribuer à faire connoître le véritable état de tout l'empire Russe.

Au moyen de ces savantes expéditions, il n'est peut-être point de pays qui puisse se vanter d'avoir produit, dans un temps aussi court, un si grand nombre d'excellens ouvrages sur son état intérieur, ses productions naturelles, sa topographie, son histoire, les manières, usages, langues

de ses diverses tribus, qu'il n'en est sorti des presses de l'académie des sciences de Pétersbourg.

La *bibliothèque de l'académie* doit son origine à 2,500 volumes que Pierre I en leva à Mittau, dans la guerre contre la Suède; elle fut ensuite augmentée par les libéralités de ses successeurs, et elle a été plus récemment enrichie par la collection curieuse de livres que le Prince Radziwil avoit à Newitz, et dont les Russes s'emparèrent en 1772, pendant les troubles de la Pologne.

Cette bibliothèque contient peut-être une plus grande quantité de livres chinois qu'aucune autre connue en Europe : il y en a 2,800 cahiers. Originairement, c'étoit aux Français que l'on devoit presque tout ce que l'on savoit d'à-peu-près certain de l'état intérieur de la Chine; mais les liaisons d'amitié qui s'établirent par la suite, et qui subsistèrent quelque temps entre les cours de Pétersbourg et de Pékin, rendirent facile la première l'acquisition de livres

chinois; l'établissement d'un séminaire à Pékin, acheva de donner aux russes les moyens d'étendre et de perfectionner ces connoissances.

Les divers objets d'histoire naturelle sont distribués dans différens appartemens. Ce cabinet, extrêmement riche en productions du pays, a été considérablement augmenté par les collections des Pallas, des Gmelin, des Guldenstaedt, qui ont enrichi le monde savant des mémoires qui contiennent les relations de leurs voyages.

M. *Pallas* partit de Pétersbourg au mois de mars 1768. Il passa par Moscow, Wolodimir, Kasimof, Arsamas et Kasan. Après avoir parcouru une grande partie de cette province, il passa l'hiver à Simbirsk: au mois de mars de l'année suivante il se remit en marche, et prenant sa route par Samara et par Orenbourg, il pénétra jusqu'à Gurlef, petite forteresse russe située à l'embouchure du fleuve Ural. Là, il examina les pays qui touchent à la Tartarie, et ceux qui confinent à la mer Caspienne. A la suite de plusieurs courses dans les

contrées voisines, il poursuivit sa route à travers les montagnes d'Ural jusques à Catherinenbourg, visita les mines de ce district, et en décembre il s'avança jusqu'à Tobolk. L'année suivante fut employée par ce célèbre voyageur à traverser les monts Altaï et à suivre le cours de l'Irtisk jusqu'à Koliwan, dont il visita les fameuses mines d'argent: il termina ses courses de cette seconde année par un voyage à Kramogarsk, ville située sur le Yenissei. Le froid y étoit si rigoureux, quoiqu'on n'y fût pourtant qu'au 56 de latitude septentrionale, qu'il y vit geler le mercure, phénomène curieux dont il a fait une description exacte.

Il repartit de Kramogarsk le 7 mars 1772, prit la route d'Irkutsk, et traversa le lac Baikal pour se rendre à Udinsk et à Kiakta, où se fait principalement le commerce entre la Russie et la Chine. Après avoir pénétré dans la partie de la Daurie, qui est au sud-est de la Sibérie, il s'avança jusque dans le voisinage du fleuve Amour, et suivant les limites qui séparent l'empire

Russe des pays habités par les hordes Mongoles, qui dépendent de la Chine, il retourna à Kramogarsk, où il passa l'hiver.

Pendant l'été de 1773, il visita Tara et Astrakhan, et termina ses courses de cette année à Tzaritzin, ville située sur le Volga: de-là il fit de nouveaux voyages au printemps suivant, et fut de retour à Pétersbourg le 30 juillet 1774, après une absence de six ans.

M. *Pallas* a donné une relation de ce grand et intéressant voyage, en cinq volumes *in*-4°, qui ont beaucoup ajouté à la réputation qu'il s'étoit acquise par son savoir et son caractère. Dans cet estimable ouvrage, l'auteur donne une description géographique et topographique des provinces, villes et villages où il a été, avec d'amples détails sur leur histoire, sur leurs productions, leur commerce, et sur les diverses tribus qui errent dans ces pays jusques aux confins de la Sibérie. Il les a distinguées et caractérisées par leurs langues, leurs manières, leurs usages; il expose tout avec une grande précision. Ses

voyages ne sont pas moins précieux pour les naturalistes, à cause de plusieurs découvertes importantes qu'il a faites dans les trois règnes.

M. *Pallas* termina heureusement sa course savante, mais ce ne fut pas sans avoir eu beaucoup à souffrir, et sans avoir été exposé aux plus grands dangers; *je reviens*, disoit-il en finissant sa relation, *avec un corps affoibli et des cheveux gris, quoique je n'aie encore que trente-trois ans.*

M. *Pallas* s'est également distingué comme naturaliste et comme historien; comme historien sur-tout, par le développement de l'origine et des mœurs des habitans de ces vastes régions, jusqu'aux limites de l'Inde du côté du nord. Dans un ouvrage qu'il a publié dans ces derniers temps, sous le titre de *Recueil pour servir à l'histoire politique, physique et civile des tribus Mongoles*, il répand une nouvelle lumière sur les annales de ces peuples, dont les ancêtres ont conquis la Russie, la Chine, la Perse, l'Indostan,

en même tems qu'ils ont fondé par la réunion de leurs conquêtes l'empire le plus vaste qui ait peut-être jamais existé.

En juin 1777, cet illustre savant lut, dans une séance de l'académie de Pétersbourg, à laquelle assistoit le Roi de Suède, une belle dissertation sur la formation des montagnes et les changemens que notre globe a soufferts, particulièrement en Russie. Cet ouvrage a été traduit en français.

M. *Pallas*, depuis son retour, n'a cessé de publier des mémoires très-curieux sur divers objets d'histoire naturelle, sur les peuples de la partie de l'Asie qu'il a parcourue, et sur d'autres sujets également intéressans.

Le docteur *Samuel Gmelin*, membre de l'académie des Sciences de Pétersbourg, partit de cette ville en juin 1768. Ayant passé par Moscow, Voronetz, Azof, Kazan, Astrakhan, il visita pendant les années 1770 et 1771, les ports de la mer Caspienne. Il examina avec attention les provinces de Perse, qui touchent à cette mer, et dont il a donné depuis une description détaillée

dans les trois volumes de ses voyages. Le desir dont il était animé, joint à l'espérance de faire de nouvelles observations, l'engagea à tenter une expédition semblable dans les parties occidentales de la Perse, qui sont sans cesse infectées par de nombreuses troupes de bandits. Au mois d'avril 1772, il partit, dans cette vue, d'une petite ville de la province de Ghilan, nommée Einzilli, sur la côte méridionale de la mer Caspienne : il ne put arriver qu'en décembre 1773, à Sallian, ville située à l'embouchure du Kur. Il continuoit sa route, et n'étoit plus qu'à quatre lieues de Kislar, forteresse qui appartient aux Russes, lorsque lui et ses compagnons furent arrêtés le 5 février 1774, par ordre d'un petit Prince tatare dont il étoit obligé de traverser le territoire. Ce prince prétendoit que plusieurs familles de ses sujets avoient déserté de chez lui il y avoit trente ans, et que les Russes leur ayant donné un asyle, il étoit en droit de retenir les voyageurs jusqu'à ce qu'on lui eut rendu ses sujets fugitifs. Ainsi le malheureux

Gmelin se vit transporté, comme ôtage, de prison en prison, jusqu'à ce que, excédé de persécutions qui n'avoient point de fin, il expira à *Achmekant*, village du mont Caucase. Pendant sa captivité, on envoya quelques uns de ses manuscrits à Kislar. On eut bien de la peine à sauver le reste des mains du barbare qui le tenoit aux fers.

Jean-Antoine *Guldenstaedt* fut plus heureux. Il partit pour les voyages projettés en 1768, et fut absent pendant sept ans; il se rendit par Moscow, Voronetz et Astrakhan, à Kislar, et visita le pays arrosé par le Tereck, à l'extrémité orientale du mont Caucase.

L'année suivante, le voyageur pénétra dans le pays d'*Osset*, qui forme la partie la plus élevée de cette fameuse montagne. Il y composa des vocabulaires des langues qu'on y parle, parcourut la Cabardie, et suivant la chaîne septentrionale du mont Caucase, passa en Géorgie où il fut admis à l'audience du Prince Héraclius, qui campoit alors à environ dix mille de Tefflis.

En juillet, il parcourut l'*Imiret*, pays situé entre la mer Caspiennne et la mer noire, que borne à l'ouest la Géorgie, au nord le pays d'Osset, à l'ouest la Mingrelie, et la Turquie au sud.

Le souverain d'*Imiret*, nommé le Prince ou le Tzar Salomon, ayant défendu, lorsqu'il parvint à la régence, le commerce scandaleux que les nobles de ses états faisoient de leurs paysans, offensa par-là les Turcs intéressés à ce commerce. Ils le firent déposer par leurs intrigues, et l'obligèrent à s'enfuir dans les montagnes, où il vécut pendant seize ans comme un sauvage, se cachant dans les bois et dans les cavernes, et n'ayant que sa valeur pour défense contre les assassins qui le cherchoient. Enfin dans la dernière guerre, il fut rétabli par les Russes. Ce prince porte à l'ordinaire un méchant habit brun, avec un mousquet sur l'épaule. Dans les grandes occasions, il se montre avec une robe d'un riche brocard d'or, et une chaîne d'argent autour du cou. Il monte un âne, et c'est le seul, peut-être, qu'il y ait dans tous

ses états. Il se distingue par-là de ses sujets, et par une paire de bottes dont il fait usage. Il fait publier ses édits dans les marchés, qui se tiennent les vendredis, par un homme qui monte sur un arbre, et de-là les prononce à haute voix aux assistans : ceux-ci, quand ils sont de retour chez eux, en font part à leurs voisins dans leurs habitations respectives. Ses sujets suivent la religion grecque.

Plein de reconnoissance pour la Russie, le souverain de ce pays accueillit très bien *Guldenstaedt*, et l'assista de tout son pouvoir.

Guldenstaedt pénétra ensuite dans la chaîne du milieu du Caucase, et parcourut la Georgie intérieure, les confins de la Mingrelie, l'*Imiret* inférieur et oriental.

Après avoir échappé heureusement aux bandits qui rôdent dans ces régions sauvages, il vint passer l'hiver à Kislar, et s'y procura diverses informations sur les tribus voisines des Tatars du Caucase.

L'été suivant, il voyagea dans la grande Cabardie, jusques au mont Besthan, qui

est le sommet le plus élevé de la première chaîne du Caucase; il visita les mines de Madohar, et arriva à Tcherskask sur le Don. Delà il fit des courses à Azof et à Tangarve, puis termina ses voyages, en reprenant par l'Ukraine la route de Moscow et de Pétersbourg, où il arriva en mars 1775.

C'est dans le *cabinet d'histoire naturelle* que se trouve la fameuse collection des préparations anatomiques du célèbre *Ruysch*, Hollandois, achetée par Pierre-le-Grand en 1717, pour la somme de 30,000 florins. Quoiqu'elle ait un peu souffert dans l'incendie de 1740, elle est cependant encore considérable; c'est la plus précieuse qui existe dans ce genre. Lors de cet incendie, les soldats aux gardes furent chargés de transporter tous les préparatifs anatomiques. L'un d'eux ayant par hasard cassé une fiole, se coupa le doigt, et l'ayant sucé, il trouva que son sang avoit un goût fort agréable et nouveau pour lui : la fiole fut vidée en un instant. Il fit part de cette découverte à ses camarades, et les prépa-

ratifs arrivèrent à sec à leur destination. Ceux qui ont vu de près les Russes, n'auront pas de peine à croire cette anecdote, quelqu'extraordinaire qu'elle paroisse.

On distingue dans ce même cabinet une suite d'embrions très-remarquables : elle commence par la grosseur d'un grain de chenevis, et continue progressivement jusqu'aux enfans entièrement formés. La collection des monstres est inconcevable : on trouve un hermaphrodite, un enfant couvert de cheveux par-tout, des enfans doubles, un enfant ayant les parties sexuelles sur le front.

La collection des oiseaux, insectes, poissons, coquillages, plantes séchées, est immense; tout cela est rangé dans le meilleur ordre, suivant le système de Linnæus.

On ne peut qu'être surpris du nombre et de la variété des os fossiles, des dents (1),

(1) On a dit un mot de ces fossiles en traçant le tableau de l'*État physique* (tome I, page 73). On croit devoir en parler ici plus en détail, dans le rapport que l'objet de cette découverte a nécessairement avec les sciences.

cornes d'éléphans, de rhinocéros, de buffles, qu'on a trouvés dans les diverses provinces de Russie, et sur-tout dans la Sibérie méridionale. A la vue de cette étonnante variété, on ne peut qu'être curieux de savoir par quels événemens ces os se trouvent dans un pays où les animaux auxquels ils appartiennent n'ont jamais existé, du moins autant qu'on peut le savoir.

C'étoit l'opinion de Pierre I, plus grand monarque que grand naturaliste, que les dents qu'on trouve près de Voronetz étoient les restes des éléphans qu'Alexandre-le-Grand menoit avec lui, lorsque, suivant quelques auteurs, il traversa le Don avec toute son armée, et s'avança jusqu'à Kostinka. Le célèbre *Bayer*, dont l'autorité est beaucoup plus sûre en pareille matière, conjecture qu'elles appartenoient plutôt à des éléphans amenés dans ce pays-là par les guerres que firent les Mongols aux Persans et aux Indiens. Cette hypothèse, qui semble d'abord assez plausible, paroîtroit confirmée en quelque manière par la dé-

couverte qu'on a faite du squelette entier d'un éléphant dans un tombeau, en Sibérie; mais elle est suffisamment réfutée, comme M. *Pallas* l'observe avec raison, par la seule considération que les éléphans des armées des Indes, n'auroient jamais pu produire l'immense quantité de dents qu'on a déjà découverte, sans parler de celles qu'on peut présumer avec fondement rester encore en terre.

Au surplus, l'ingénieux naturaliste (*Pallas*) a décrit avec soin ces os fossiles: il a tâché d'expliquer leur origine. Il dit, dans son mémoire, qu'on n'en trouve nulle part en aussi grande abondance qu'en Sibérie; et qu'on en a tiré des dents d'éléphans en telle quantité, qu'elles sont devenues un objet considérable de commerce. En examinant, à Pétersbourg, ceux qui sont dans le cabinet de l'académie des sciences, il fut porté à conclure que comme il s'en trouve de dispersés dans tous les pays du nord de l'Europe, le climat en étoit probablement moins froid qu'aujourd'hui, et que

les éléphans, les rhinocéros, ainsi que les quadrupèdes, qu'on ne voit à présent que dans les pays méridionaux, pouvoient alors y vivre et y multiplier. Mais quand il alla ensuite sur les lieux d'où l'on tire ces os fossiles, et qu'il les observa par lui-même et non plus par les yeux d'autrui, il abandonna son hypothèse avec une bonne foi qui ne peut que lui faire beaucoup d'honneur. Il se joignit alors à plusieurs autres physiciens, qui pensent qu'ils ont dû être charriés par les eaux dans les lieux où ils sont aujourd'hui, et qu'il n'y a qu'une inondation subite et générale, comme le déluge, qui ait pu les transporter au nord, des pays du sud, où vivent les animaux auxquels ils appartiennent. En preuve de cette assertion, *Pallas* observe que ces os se trouvent le plus souvent séparés comme s'ils avoient été déplacés et emportés par les vagues, couverts d'une couche de vase, et ordinairement entremêlés de restes de plantes marines et de substances de cette espèce. Les remarques consignées dans ses voyages

de Sibérie, ne permettant pas d'ailleurs de douter que cette partie de l'Asie n'ait été autrefois couverte des eaux de la mer.

Tel est le sentiment de M. *Pallas* sur ce sujet. Le lecteur qui en desirera davantage, doit consulter les excellentes dissertations de ce savant voyageur.

La *chambre des raretés* est très-intéressante à parcourir. Entr'autres choses très-curieuses, on y remarque les ornemens trouvés dans des tombeaux en Sibérie : plusieurs sont d'une grande valeur, étant d'or massif et d'un fort beau travail. Ces ornemens consistent en bracelets, dont quelques-uns pèsent une livre ; en colliers qui ont la forme de serpens ; en vases, couronnes, boucliers, anneaux, figures d'animaux d'or et d'argent ; en sabres à poignées d'or ornées de pierres précieuses ; en idoles tatares et autres antiquités. Cette quantité d'ouvrages de prix ne paroîtroit pas croyable, si l'on n'avoit pour garant le témoignage d'hommes dignes de foi, qui, en faisant le récit de leurs voyages, déclarent les avoir vus de leurs

propres yeux; et puisqu'elle existe en effet, il faut nécessairement que le peuple qui enterroit ainsi tant de choses précieuses fut très-riche.

Une longue galerie du même cabinet est destinée à rassembler les divers habillemens des peuples de l'empire, ceux de l'Orient et des Chinois en particulier. Un autre appartement est rempli des habillemens, armes, instrumens apportés des îles nouvellement découvertes entre l'Asie et l'Amérique, et des parties voisines du continent, qui ont été visitées par des navigateurs Russes: ce sont des bonnets ornés de longues tresses de cheveux dans le goût des anciens casques, des habits de peau de loutres marines, de rennes et de plusieurs plumes peintes en rouge, ornés de franges de cuir, de cheveux, de nerfs, de masques de bois qui représentent la tête d'un grand poisson, ou d'un animal amphibie; masques dont les habitans font usage dans les grandes fêtes.

Il y a aussi dans cette galerie différentes idoles qui appartenoient aux Kalmoulks

ou aux hordes Mongoles qui errent dans la Sibérie, et qui sont encore idolâtres pour la plupart, ou attachées à la religion du Dalaï-Lama. Quelques-unes de ces divinités sont dessinées sur de la grosse toile; d'autres sont en terre cuite, peintes ou dorées : le plus petit nombre est de bronze, et vient du Thibet; ce sont pour la plupart des figures grotesques à plusieurs mains et plusieurs bras, assises les jambes croisées, et dont le creux est ordinairement rempli de reliques, de sentences, de prières.

En entrant dans un appartement voisin, on est frappé d'une figure en cire qui représente Pierre I, de grandeur naturelle; il est assis dans un fauteuil; sa ressemblance est parfaite. Il a les sourcils, les cheveux et les yeux noirs, le teint brun, un air féroce, la tête penchée de côté, suivant sa coutume; il est fort grand, et en le mesurant, aussi bien que l'attitude où il est peut le permettre, il doit avoir eu plus de six pieds. Il semble vêtu du seul habit paré qu'il ait jamais porté; c'est le

même qu'il avoit le jour où il plaça de sa propre main la couronne sur la tête de sa chère Catherine ; cet habit est de soie bleue, richement brodé d'argent : on auroit mieux aimé voir ce grand monarque dans son uniforme vert, et avec l'épée à poignée de cuivre que l'on conserve dans la même chambre, épée qu'il portoit à la bataille de Pultava. On y trouve aussi le chapeau qu'il avoit ce jour-là ; il est percé vers le haut d'une balle de mousquet. On garde dans la même chambre la culotte de matelot, les bas de laine, les souliers et le chapeau qu'il avoit à Sardam, lorsqu'il travailloit au chantier, sous le nom de *maître Peter*. Enfin, l'académie des sciences a poussé son respect pour la mémoire de son illustre fondateur, jusqu'à conserver dans son cabinet le cheval qu'il montoit le jour de cette fameuse bataille, ses deux chiens favoris, son tour, ses outils, et plusieurs de ses ouvrages ; on y voit de plus, sur une barre de fer, gravée cette inscription :

Le jeudi, 21 février 1724, S. M. Pierre I

étant allé à Olonetz, forgea cette barre de sa propre main.

On ne doit pas oublier trois gobelets d'argent qui furent présentés à ce prince lorsqu'on lança trois vaisseaux de ligne qui avoient été construits sous sa direction immédiate. Un de ces gobelets contenant 65 médailles des rois de France, fut un présent de l'impératrice Catherine, qui savoit également se servir des vertus et des foiblesses de son mari, pour se concilier son affection. On remarque aussi le modèle d'un vaisseau de 120 canons, dont le roi Guillaume III fit présent à Pierre I pendant le séjour de celui-ci en Angleterre, en reconnoissance duquel, ainsi que du bon accueil qu'il avoit reçu du monarque, Pierre lui donna, dit-on, en partant, un diamant d'un grand prix, enveloppé dans un morceau de gros papier commun, emblême assez expressif de lui-même et de sa nation, dont les qualités précieuses étoient encore dans une enveloppe grossière.

L'*académie des arts* est annexée à l'aca-

démie des sciences. Catherine II fit construire pour son usage un grand bâtiment circulaire sur les bords de la Neva. Il forme un point de vue magnifique, de quelque côté qu'on l'apperçoive ; si l'on considère la beauté de l'édifice, qui, pour l'architecture, est le plus beau de Pétersbourg, la grandeur de l'établissement qu'il renferme et l'utilité dont il doit être, on conviendra que, parmi les nombreuses institutions de l'Impératrice, aucune ne mérite mieux que celle-ci l'admiration des voyageurs et la reconnoissance du peuple.

Les écoliers y sont admis à l'âge de six ans, et y restent jusqu'à celui de dix-huit ; ils sont au nombre de 300, habillés, nourris et logés aux dépens de la couronne. On leur apprend à lire, à écrire, l'arithmétique, le français, l'allemand, le latin. A 14 ans, ils ont la liberté de se vouer à un des arts qu'on enseigne dans l'académie, et qui sont divisés en quatre classes :

1°. La peinture, dans ses différens genres. . . .

2°. La gravure sur cuivre et sur pierre.

3°. La sculpture en bois, en ivoire, en ambre.

4°. L'horlogerie, l'art de tourner, de faire des instrumens, de fondre des statues de bronze et d'autres métaux, d'imiter les pierres fines et les médailles, de dorer, de vernir.

Cependant, il faut convenir qu'on n'a pas, jusqu'à présent, recueilli de grands fruits d'une institution si louable et si bien calculée pour faire fleurir les beaux-arts : il est certain que les Russes ne manquent point du tout de génie ; mais le goût des arts n'y règne point encore comme dans les autres pays de l'Europe ; il est peu de célèbres artistes. Les Russes, par une prévention funeste à l'intérêt, autant qu'à la gloire de la nation, tout en exaltant leurs compatriotes et en dénigrant les étrangers, préférent l'ouvrage des derniers, les paient au poids de l'or, et entretiennent par-là un découragement, une apathie bien naturels dans les artistes Russes qui doués de quelques talens, les

négligent, ou les portent chez des nations plus éclairées, plus justes, où ils n'ont à redouter ni la misère ni l'oubli.

Les grands monumens sont en petit nombre, et ce n'est pas à cet égard que Pétersbourg pourra soutenir de long-temps la concurrence avec les grandes capitales de l'Europe ; il en est un, cependant, qui ne doit pas être passé sous silence ; c'est la statue équestre de Pierre-le-Grand, ouvrage dans lequel le génie d'*Etienne Falconnet* seconda si heureusement les intentions de Catherine.

L'artiste conçut le dessein d'élever cette statue sur un rocher brut, piédestal emblématique fait pour rappeler à la postérité l'ignorance et les obstacles qu'avoit eu à vaincre le législateur de la Russie.

Une idée si neuve et si sublime ne pouvoit manquer d'être saisie, et aussitôt on s'occupa de trouver un roc dont la masse et la forme répondissent à la grandeur du projet.

Le hasard, qui dédaigne toujours la médiocrité et qui, plus souvent favorise le

génie, servit heureusement *Falconnet*. Au milieu de la Carelie, et non loin d'une baie formée par le golfe de Finlande, on découvrit un rocher absolument isolé, élevé au-dessus du sol de 21 pieds, et qui en avoit 42 de long sur 34 de large.

On s'empressa de creuser tout autour, et on eut la satisfaction de reconnoître qu'il n'étoit adhérent à aucun autre roc. On observa même qu'il n'y avoit point d'autre pierre dans le marais, où la nature l'avoit placé comme par miracle. On estime que ce rocher pesoit trois millions deux cents mille livres poids de marc. Le plus grand obélisque connu, celui que l'empereur Constance fit transporter d'Alexandrie à Rome, ne pèse que neuf cent sept mille sept cent quatre-vingt livres, ce qui ne fait que le tiers du poids du piédestal de la statue de Pierre Ier.

Il sembloit presqu'impossible de mouvoir une masse si énorme; et les premiers mécaniciens de Pétersbourg, n'indiquèrent que des moyens insuffisans, lorsqu'un simple forgeron proposa de le placer sur

de très-épais chassis à coulisse, remplis de boulets à canon, et de le faire hâler sur ces boulets avec des cabestans. Ce moyen réussit parfaitement, et quoiqu'il y eût onze verstes du marais où il avoit été trouvé jusqu'à Pétersbourg, quoiqu'il fallût lui faire traverser des chemins bourbeux, des rivières, et l'embarquer sur la Neva, il arriva heureusement au lieu de sa destination.

Ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'un avanturier Grec, nommé *Lascaris*, s'attribua l'invention du forgeron Russe, ainsi que les sept mille roubles de récompense qu'on y avoit attachés. La cour, instruite de la supercherie de Lascaris, le laissa tranquillement jouir de son impudence; et le flatteur Betzkoi, qui le protégoit, sut le garantir du ressentiment de l'Impératrice.

L'un des côtés du rocher avoit été frappé de la foudre, et lorsqu'on voulut y porter le ciseau pour en ôter les parties endommagées, on vit qu'au lieu d'être composée d'une matière homogène, la masse entière n'étoit qu'une collection de plusieurs sortes

de pierres précieuses, comme du cristal de roche, de l'agathe, du granit, des topazes, des cornalines, des améthistes; et bientôt, les femmes les plus élégantes de Pétersbourg furent parées de bracelets, de boucles d'oreilles et de colliers, qui provennoient de cet étonnant rocher.

Pierre I est représenté vêtu à la romaine et couronné de lauriers. Le cheval qu'il monte est plein de feu; il paroît s'élancer, et a les deux pieds de devant en l'air: avec ceux de derrière, il foule un serpent de bronze, symbole de l'envie; ce serpent, mordant la queue flottante du cheval, en assure l'équilibre. Le modèle de la tête de Pierre, qui est très-belle, est l'ouvrage de mademoiselle *Collot*, qui épousa depuis le fils de *Falconet*. L'inscription est admirable par sa simplicité: on lit, d'un côté du piédestal, ces mots en lettres d'or: *Petro primo*; *Catharina secunda*; et de l'autre, la même chose en Russe: — *Petro perivoma*, *Ekaterina utoraïa*, 1782.

M. *Pallas* prétend que le granit de ce piédestal est d'une espèce qui ne par-

vient jamais à la dureté des autres, qu'il se dissout et tombe en poussière, et que cela arrivera au rocher dans deux ou trois siècles.

A St.-Pétersbourg, il y a des *imprimeries* appartenantes à la couronne, au sénat, au collège de guerre, à l'académie des sciences, au corps des cadets des mines, au corps des cadets de terre, et au corps d'artillerie.

A Moscow, il y a les *imprimeries* de l'université et du Sénat.

Pour les publications qui concernent l'église, le synode en a une à St.-Pétersbourg et une à Moscow; à Kiof, l'académie a aussi la sienne. Outre celles-là, la couronne en a encore une à Ekatarinoslaf, et une autre à Astrakhan.

Les *imprimeries* particulières sont au nombre de trois à St.-Pétersbourg; il en existe, en outre, deux à Revel, une à Riga, une à Dorpat, une à Oberpahen et une à Moscow.

On imprime en russe, en allemand,

français, latin, grec, slavon et arabe; mais principalement dans les trois premières langues. On n'imprime guère, toutefois, soit aux dépens de la couronne ou autrement, que les ouvrages dont on peut espérer une vente prompte et facile.

Le premier livre imprimé en Russie, contient les actes des Apôtres, etc., édition de 1564. L'impression dura dix ans; elle fut exécutée par les imprimeurs *Federitchet*, *Pierre Timofeyer*.

Catherine II déclara, dans les dernières années de son règne, l'*imprimerie* et la *librairie* professions libres; tout le monde peut, en effet, les exercer. L'intention de cette Princesse, en cherchant ainsi à étendre cet art si précieux, étoit sans doute d'inspirer à ses sujets un plus grand amour pour les sciences, ainsi que pour toutes les connoissances utiles et agréables; mais il reste encore différens obstacles à lever, avant de pouvoir atteindre complettement ce but, auquel doit aspirer tout législateur jaloux d'établir son ouvrage sur des bases honorables et solides.

RÉSUMÉ.

Telle est cette nation nouvellement célèbre, sur laquelle l'Europe a les yeux ouverts, et dont les progrès rapides dans l'organisation sociale, fournissent au politique comme au philosophe, un sujet de méditation aussi curieux qu'intéressant. L'étendue prodigieuse de son territoire, joint à la diversité de ses climats ainsi que de ses productions, y modifie de tant de manières le genre de vie et les moyens d'existence, que nous pouvons découvrir dans l'ensemble du tableau qui les retrace, toutes les gradations de l'industrie, depuis la plus grossière jusqu'à la plus perfectionnée. Ce pays singulier, dans lequel les occupations des hommes varient suivant leurs différentes constitutions civiles et morales, présente un phénomène d'autant plus piquant, qu'on y retrouve, à chaque pas, ces traits primitifs dont le tems, chez la plupart des peuples

civilisés, a fait disparoître jusqu'aux plus legères nuances.

Le génie d'un grand homme a créé la Russie : ce génie la gouverne encore ; il a passé successivement par quatre femmes, toutes animées, sur-tout la dernière, du principe qui caractérise les ames vraiment fortes, l'amour de la gloire. Connoître les hommes, distinguer les talens, les mettre à leur place ; c'est à cette science, pratiquée pendant près de cent ans par ses illustres Souveraines, que la Russie est redevable de sa grandeur actuelle : je doute qu'après être tombé si glorieusement en quenouille, elle adopte jamais la loi salique, ni rien qui y ressemble.

Je n'ajouterai qu'un mot. Un pays qui pèse sur l'Asie, qui agit sur l'Europe, et sur lequel l'Europe ne peut agir ; un pays qui ne tire du dehors que des superfluités, en fournissant à ses voisins de tout ce qui fait partie du nécessaire ; en faveur de qui la somme des exportations, très-supérieure celle des importations, détermine la balance du commerce ; un pays qui,

comparable en ce point à l'Amérique, ne peut que gagner aux troubles, aux malheurs et aux révolutions des États de l'occident, accroître de plus en plus, à leurs dépens, la population de ses déserts, s'instruire par leurs fautes, se civiliser à leur exemple; un pays qui fait avec ses serfs, n'importe à la politique par quels procédés, tout ce que la Grèce et Rome libres faisoient avec leurs citoyens; un pays où l'art du Gouvernement est parvenu jusqu'à savoir convertir en moyens de force les vices même de sa constitution; pour qui l'altération du numéraire, la valeur fictive de ses monnoies, et le papier qu'on lui substitue impunément, au lieu d'être, comme ailleurs, les instrumens de sa ruine, ou au moins de son discrédit, sont devenus des sources d'économie et de richesses; qui construit un vaisseau à trois ponts avec la douzième partie de ce qu'il en coûte à la France et à l'Angleterre; qui ne dédaignant pas de confier des soldats invincibles aux plus habiles officiers étrangers, soit de terre, soit de mer, fait commander ses

armées par des Allemands, ses flottes par des Anglais, en attendant que les leçons qu'il en reçoit, et les lumières qu'il en emprunte, le mettent dans le cas de les leur rendre, peut-être avec usure : un pays capable d'allier à la toute-puissance du despotisme, les institutions les plus utiles des monarchies tempérées; où la superstition concourt avec la tolérance à l'harmonie générale, par le soin avec lequel on sait ménager l'une et l'autre; un pays où tout homme, lorsqu'il se présente pour le servir, est bien reçu, sans que l'on s'informe, ni de la patrie du nouveau venu, ni de sa religion, encore moins de sa couleur, mais seulement de ce qu'il sait faire, ou de ce qu'il peut enseigner; un pays devant lequel tremble la Puissance qui, pendant si long-temps, fit trembler tous les Princes de l'Europe chrétienne; un pays, enfin, à peine au monde, et qui déjà est un géant; un tel pays, j'ose le dire, promet de grandes destinées, et il n'est pas difficile de tirer son horoscope.

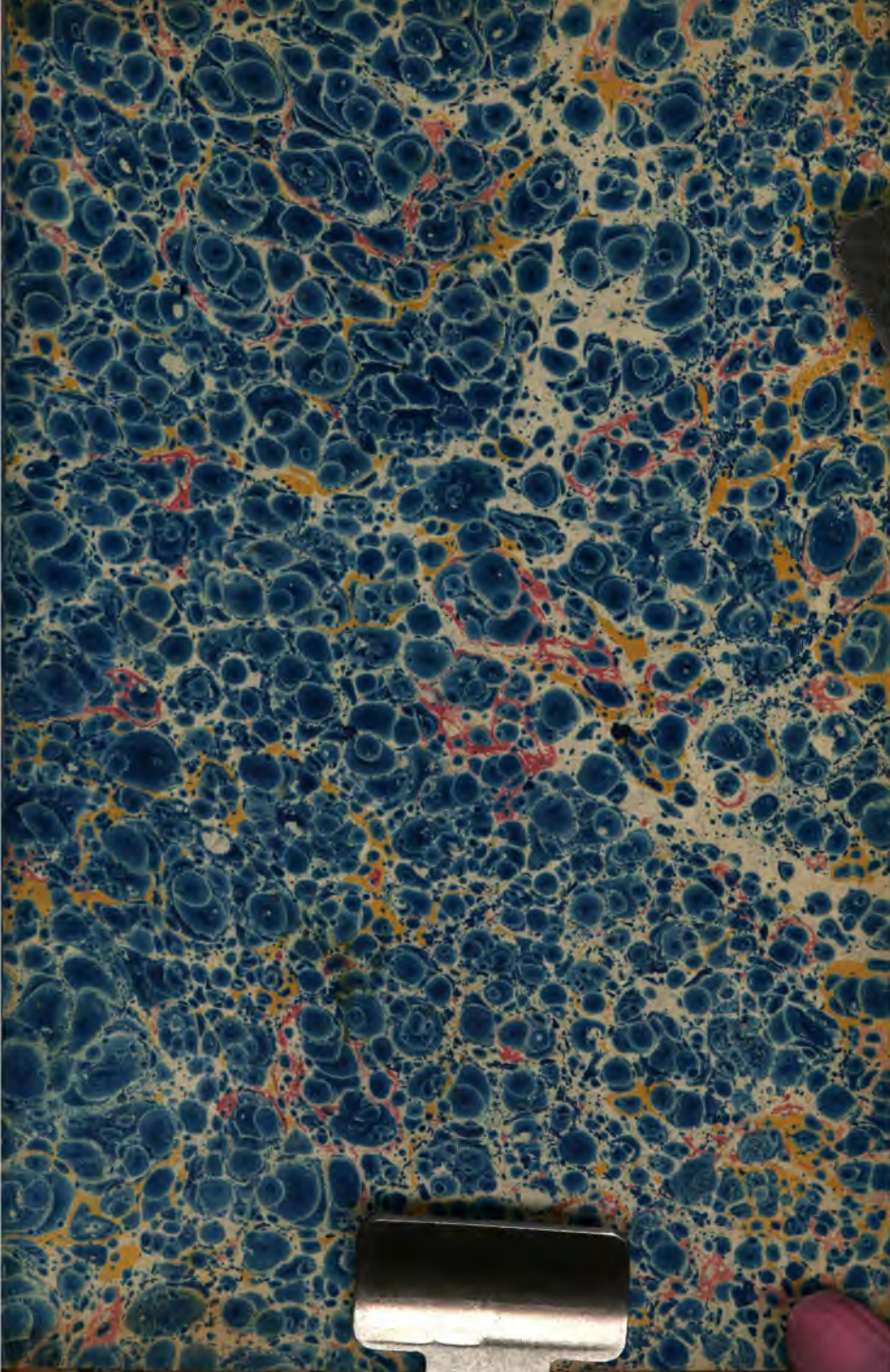
Le globe offre aujourd'hui à nos re-

gards deux États, situés à ses extrémités opposées, dont l'un, sous un Gouvernement absolu, est le pendant de l'autre, qui se gouverne en République. Tous deux se trouvent dans une position unique sur la terre : pour s'aggrandir, des armées leur sont très-inutiles ; ils n'ont besoin que d'attendre et de savoir mettre à profit les circonstances. Les calamités de l'Europe, ses bouleversemens successifs, ont dû ajoûter considérablement à la puissance de la RUSSIE et des ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE : combien il est temps que le mouvement qui les a produits s'arrête, et que l'équilibre enfin se rétablisse !

Fin du Tome second.

Fin du [illegible] secondé.

89094356565
b89094356565a



B89094356565A